

T'AS DE BEAUX U



T'AS DE BEAUX VIEUX

Marseille, 48 °C. Lou Pédraski est plongée dans un univers où l'âgisme est devenu une guerre high-tech. Enquêtrice pour UberFlic, elle doit trouver l'auteur d'une vidéo virale qui transforme en boule de pétanque les têtes des résidents des *Jardins*.

Bien chargé en humour, ce polar d'anticipation dynamite les clichés sur la vieillesse en pointant du doigt les dérapages du technosolutionnisme. Il explore les dérives d'une société qui préfère gérer ses vieux comme des yaourts périmés et montre que vieillir est un superpouvoir.

Un roman où l'on se projette dans le futur (avec assistance*) **rit** (beaucoup), **grince des dents** (souvent) **s'indigne** (utilement), **s'émeut** (heureusement) et **s'interroge sur la gestion d'une société vieillissante**.

*** Une cinquantaine de pastilles racontent la vie en 2050.**

1. Je suis vieille et je vous emmerde
2. Les vieux sont les rats de laboratoire du numérique
3. On préfère se faire bouffer par un requin que d'aller en maison de retraite
4. Les anciens ont des fêlures qui laissent passer la lumière
5. Comme tout le monde a un âge, tout le monde est âgé
6. On gère les vieux comme des yaourts dans un frigo
7. Têtes qui roulent n'amassent pas mousse
8. À quoi bon soigner les anciens, cela ne leur rendra pas la santé ?
9. Apprendre fait toujours du bien
10. Vieillir en beauté, c'est vieillir avec son cœur
11. Ils ne nous tuent pas, ils nous effacent
12. La connerie ne pratique pas l'âgisme
13. Les morts donnent des leçons de savoir-vivre
14. Il n'y a rien de plus qui ressemble à un vieux qu'un autre vieux
15. On négocie sa mort avec la faucheuse
16. Je n'aime pas le silence. Il n'a aucune conversation
17. Être vieux, c'est avoir des superpouvoirs inversés.
18. Ils veulent créer des Guantánamo gériatriques
19. Il y a un âge où on ne peut plus se faire des amis de toujours
20. On préfère gérer nos anciens que les honorer
21. Quand on déterre le passé, on enterre le présent.
22. Pour éliminer les vieux, il suffit de les rajeunir
23. La mort est un manque de savoir-vivre
24. Nos émotions ne sont pas des bugs
25. Vieillir en beauté, c'est vieillir avec amour
26. Les pensées des vieux ne vendent pas du rêve
27. Un amour de trois mois est encore sous garantie
28. Un bon reportage, c'est thèse, antithèse, charentaises
29. La mort ne sera plus qu'une panne à réparer.
30. Les anciens ont plaisir à être généreux
31. T'as de beaux vieux, tu sais
32. Arrêtez de me féliciter d'être bien conservée. Je ne suis pas un cornichon.

1. Je suis vieille et je vous emmerde

On se projette dans un futur avec un assistant virtuel, des conversations holographiques et la disparition de Fouinette, une ancienne journaliste et auteure.

Le hurlement de l'alarme me projette hors des bras de Morphée. Je constate que le thermomètre affiche 48° pour le troisième jour consécutif. Je me dirige vers la cuisine en évitant les affaires de Boule éparpillées sur tout le trajet en hurlant :

– Schopenhauer, actualités.

Après des mois de débats, l'Assemblée nationale a voté l'amendement remplaçant l'expression « personne âgée » par le mot « vieux » dans tous les textes officiels. Cette décision fait suite au mouvement lancé par Marguerite Delacroix. Cette militante de 93 ans pense qu'il est temps d'arrêter de considérer qu'être vieux est une insulte.

J'ordonne à l'imprimante alimentaire de fabriquer des pancakes. Schopenhauer continue à débiter ses actualités.

Incident dans une maison de retraite connectée. Les déambulateurs GPS ont été reprogrammés par les résidents pour les conduire au bar du coin. Le personnel met trois heures chaque matin pour les récupérer.

La machine émet un sifflement comme si elle était fière de sa création. Comme elle crache une pâte qui a la consistance d'une semelle de chaussures, son autosatisfaction me semble déplacée.

Les gilets chauds se sont attaqués aux climatiseurs des immeubles occupés par des seniors. Ils estiment qu'ils sont responsables des coupures de courant dans les banlieues.

— Schopenhauer, STOP.

Mon assistant virtuel se tait alors qu'un signal sonore annonce l'arrivée holographique (1) de ma mère. Elle s'affiche en 3D au

milieu du salon. Je n'ai même pas le temps de froncer du sourcil qu'elle m'écorche les oreilles :

(1) 2050- L'holo

.....
Lors d'un appel, l'image de la personne se projette dans votre environnement.

L'holo est très utilisé par les anciens, car elle leur donne l'impression de se déplacer sans effort. Comme avec l'holo, on est là sans être là, les plus jeunes ont parfois l'impression d'un viol de leur intimité.

— Bouddha, Fouinette a disparu. Je l'appelle. Elle ne répond pas. Je suis inquiète.

Sa voix vibre. Son front est plissé. Ses mains s'agitent comme des oiseaux affolés. On croirait qu'elle m'annonce l'apocalypse.

— Bouddha, il faut faire quelque chose.

Bouddha est le surnom dont m'affuble ma mère depuis que j'ai douze ans. Il vient d'une période où j'avalais des hamburgers et des pizzas

en distillant des citations de Bouddha : « *Il n'existe rien de constant, si ce n'est le changement* » ou « *Avec nos mâchés, nous construisons le monde* ». J'avais alors l'impression d'être un être pensant. Je le fus un peu moins quand je découvris que Bouddha n'aurait pas dit : « *Avec nos mâchés* », mais « *Avec nos pensées, nous construisons le monde* ». Depuis, même si je ne pense plus la bouche pleine, le surnom est resté.

— Maman, Fouinette doit enquêter, dis-je en mordant dans un pancake qui ressemble à du carton mouillé.

— Tu sais l'âge qu'elle a ? Elle devrait être en train de tricoter des chaussons ou de nourrir les pigeons, pas de disparaître.

Ma grand-mère ne veut jamais dire son âge.

— Quand on a un âge avancé, on te demande ton âge pour activer un kit de clichés, dit-elle. Tu deviens fragile, dépassé, à protéger. C'est une assignation à résidence mentale.

Mais, je sais qu'elle a 94 ans. Un âge où, n'en déplaise à Bouddha, le changement est moins constant.

— Maman, tu connais Fouinette. Elle doit continuer à fouiner. Ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle Fouinette.

Fouinette, alias Héloïse Lucchet, a passé sa vie à enquêter. Journaliste d'investigation, elle proposait des reportages qui étaient des bombes. Là où d'autres se contentaient de gratter la surface, elle creusait jusqu'au noyau. Elle semait le chaos en révélant des vérités que personne ne voulait entendre. Elle a laissé derrière elle des carrières en ruines, des réputations en lambeaux et un public qui continue à l'adorer.

— Qu'elle le veuille ou non, Fouinette est la retraite, grommelle ma mère.

Sa remarque vient du fait que Fouinette a publié un livre intitulé « Je suis vieille et je vous emmerde », où elle évoque la retraite.

La retraite indique qu'il faut se retirer de la vie à un âge légal. Il y a l'avant où on pédale comme des fous pour monter en haut de la montagne. Quand on arrive en haut, c'est la descente en enfer. On est devenu une charge pour la société.

Le sujet étant explosif. Les syndicats, les politiques, les réseaux lui sont tombés dessus. Elle répondit aux attaques en disant :

— Vos réflexions se propagent comme la vermine sur le bas clergé. Depuis des années, vous ne pensez qu'à l'âge du départ à la retraite. Vous vous battez pour un an de plus, deux ans de moins de travail... Vous êtes des comptables de la vie. Il serait temps de penser à adapter le travail à une société hypertechnologisée qui vieillit à la vitesse de la lumière.

De ses propos, les réseaux et les médias ne retiennent que l'expression désuète. Ses détracteurs fabriquent des vidéos et ho-

logrammes où Fouinette apparaissait en robe de bure avec une tonsure sur le crâne.

2050- L'anti-arnaque (2)

Des intelligences artificielles accessibles à tous créent des faux plus vrais que les vrais. Aucune technologie ne pouvant protéger des arnaques, la confiance en une relation à distance s'est effondrée.

Aujourd'hui, le seul moyen de se protéger est d'échanger en direct. Les anciens étant les premières victimes des arnaques, ils applaudissent ce changement qui augmente les contacts physiques.

J'ai cru que cette stupidité aurait raison d'elle. Je me suis trompée. Elle a décidé d'être encore plus vieille et emmerdeuse. C'est alors qu'elle a lancé DEFACE (2). Le principe est que, avec le développement des intelligences artificielles, le seul moyen de ne pas se faire arnaquer est de faire une transaction en face-à-face. À distance, on risque d'avoir affaire à un faussaire qui a pris l'image et la voix de votre fille pour vous faire cracher au bassinet. L'amoureux parfait directeur de la clinique branchée de Milan s'avère être un boutonneux qui, au fond d'une cave, se cache derrière une image volée.

Elle était particulièrement sensible sur le sujet, car de nombreux proches sont tombés dans les filets de ces truands. N'ayant pas été élevés par des intelligences artificielles, ils n'appréhendaient pas leur immense perversité.

Depuis quelques années, tout le monde ou presque ayant été victime d'une arnaque, DEFACE connut immédiatement un succès fou. Un sympathisant ayant fait remarquer que le commerce en ligne excellait dans la tromperie, il y eut un boycott massif. On vit alors réapparaître des commerces de proximité.

— Fouinette a toute sa tête, elle va revenir, dis-je en tentant de me préparer un pancake mangeable.

— Toute sa tête, reprend ma mère. Ce n'est pas sûr. Souviens-toi de sa dernière enquête. Boule était dans la panique.

— De quoi parles-tu ?

— De l'enquête sur la disparition du XY. Elle lui a fait croire que, bientôt, il n'aurait plus d'hommes. Le pauvre choupinet était tout chambardé.

— Mamie, rassure-toi, ton choupinet a d'incroyables richesses, dit Boule.

À chaque fois qu'on parle de lui, mon fils apparaît. Je me retourne. Boule se tient dans l'encadrement de la porte. Ses cheveux en bataille et ses yeux explosés de fatigue trahissent une nuit passée à dévorer des articles scientifiques et historiques bien trop complexes pour un gamin.

— Fouinette enquêtait sur la disparition du chromosome Y (3), précise-t-il avec l'autorité d'un professeur d'université. Au temps des Cromagnons, les mâles avaient 1500 gènes. Maintenant, c'est la débandade. Il ne leur en reste plus que 45.

— Oui, oui... Je comprends que cela t'inquiète, reprend ma mère avec une voix qui patauge dans le yaourt. Tu es si jeune.

— Mamie, tu vrilles, reprend Boule. Je trouve ça plutôt cool que les mecs perdent leur Y. Ils seront moins de gros machos qui croient que les nanas sont des punching-balls sur lesquels ils peuvent cogner. Au collège, les mecs jouent les bonhommes. Sauf que, dès qu'une fille leur colle une raclée au ping-pong ou les ridiculise en maths, ils chialent. Franchement, si perdre le chromosome Y les rend moins lourds, moi, ça me va.

Boule a douze ans et il est ce qu'on pourrait appeler un polyengagé. Il adopte les causes, comme les autres enfants collectionnent les cartes à jouer. Il les mélange et en tire une vision toujours personnelle, souvent décalée et parfois brillante. Après avoir été sensibilisé à l'invisibilisation des personnes âgées par Fouinette, il s'est battu pour les droits des robots domestiques à prendre un jour de repos, la libération des nanoparticules (3) emprisonnées dans les crèmes solaires, le droit des drones à ne pas tuer...

— Bouddha, tu dois savoir sur quoi Fouinette enquête en ce moment, insiste ma mère, en se penchant pour mieux scruter mon visage.

2050- L'infiniment petit (3)

Les nanoparticules sont omniprésentes dans l'air, l'eau, les aliments, les cosmétiques. Elles franchissent les barrières biologiques, s'accumulent dans organes vitaux et déclenchent inflammations chroniques, cancers et troubles neurologiques irréversibles. L'infiniment petit produit des infiniment grands dégâts. Des études montrent que 65% des anciens sont victimes de l'absorption des nanoparticules.

— Elle travaille sur les erreurs de programmation des intelligences artificielles, dis-je en mordant dans le deuxième pancake qui résiste autant que le premier. Si un programmeur oublie une ligne, une IA peut nous transformer en trombones,

— Mam's, tu as un TGV de retard. C'était l'année dernière, soupire Boule en levant les yeux au ciel. Fouinette était obsédée par l'obéissance des intelligences artificielles. Tu leur dis de fabriquer des trombones. Elles fabriquent des trombones. Elles ont besoin de matos pour fabriquer leurs trombones. Elles grignotent tout ce qu'elles

trouvent : les voitures, les maisons, le chat... Le risque est qu'elles nous avalent pour nous transformer en trombones.

Boule mine la scène en ajoutant :

— On doit programmer les machines pour qu'elles mettent du chaos dans les pensées des humains. Si on ne le fait pas, on va tous devenir des robots.

Là, il faut préciser qu'il est 7 h 17.

J'ai été réveillée par une avalanche de mauvaises nouvelles.

Mes pancakes sont des cailloux.

Ma mère a envoyé son hologramme se balader dans mon appartement.

Ma grand-mère a disparu.

Mon fils compose un hymne au chaos.
Comme toute personne un peu humaine, j'ai envie d'enfiler mes
pantoufles et d'aller me balader sur Mars.

2. Les vieux sont les rats de laboratoire du numérique

On met un pied dans l'intrigue : Fouinette traquerait des monstres qui transforment les personnes âgées en rats de laboratoire.

Moonlight, ma professeure de yoga, fait enchaîner les postures à un rythme d'enfer. La sueur dégouline dans mes yeux, mes bras tremblent en position du chien tête en bas.

— Vos chakras sont pollués par vos assistants virtuels, susurre-t-elle de sa voix synthétique. Ils vampirisent votre énergie vitale. Ma petite gazelle cosmique, il faut que tu crées un bouclier énergétique contre leurs vibrations toxiques.

Je serre les dents. Étant un brin vieux jeu, j'ai envie de mordre quand une intelligence artificielle me met en garde contre les dangers des intelligences artificielles.

La séance se termine enfin. Je roule mon tapis et dévale les escaliers. Devant la porte de mon appar-

2050- Discrimination faciale (4)

Avec l'ouverture par reconnaissance faciale, des capteurs identifient vos traits et envoient les informations à une intelligence artificielle qui les analysent. Si vous êtes autorisé, la porte s'ouvre... Les programmes étant testés par des jeunes, les plus âgés sont souvent coincés dehors. De nombreuses plaintes pour âgisme ont été déposées.

tement, je souris. La porte ne s'ouvre pas. Je dis :

— Porte, ouvre-toi. C'est Lou.

Je recommence en faisant des grimaces et en hurlant de plus en plus. Je suis prête à la défoncer quand Boule ouvre la porte.

— Mam's, tu sais bien que la porte ne s'ouvre pas quand tu es énervée.

Je me retiens de sortir de ses gonds cette foutue porte à reconnaissance faciale (4).

— Tu n'es pas parti au collège ? demandé-je.

— Pas cours. Madame Chen a tourné de l'œil avec cette chaleur de malade, répond-il. Pas grave, je mate des trucs sur les expériences bizarres qu'on a faites sur les gens.

— Boule, tu sais que d'autres enfants de ton âge jouent aux jeux vidéo ou regardent des séries ?

— Pas envie de tuer des zombies gluants ou en massacrant des bêtes velues qui hurlent. Chacun sa life.

Un silence s'installe et laisse la place à l'inquiétude.

— Boule. Est-ce que Fouinette t'a parlé de sa dernière enquête ? lui demandé-je.

— Oui et non, répond-il en évitant mon regard.

Il fixe un livre, ses mains tripotent nerveusement le coin d'une feuille qui se déchire sous la pression.

Cette réponse évasive ne lui ressemble pas. Boule me regarde toujours droit dans les yeux.

— Oui ou non ? Elle t'en a parlé ou pas ? Nous sommes dans un monde binaire, pas quantique. Tu vois la différence ? C'est fromage ou dessert. Pas fromage et dessert.

Il lève enfin la tête, et je vois dans ses yeux un mélange de culpabilité et d'angoisse. Ses sourcils sont froncés, sa bouche pincée.

— C'est compliqué, Mam's, murmure-t-il. Fouinette m'a fait promettre de ne rien dire.

— Qu'est-ce que tu ne dois pas dire ? demandé-je avec la

confiance d'une mère qui sait que son enfant va parler.

— Si je parle, cela va lui porter malheur.

Sa voix tremble sur ces derniers mots.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Fouinette m'a dit que les secrets, c'est comme les sortilèges, ajoute-t-il. Si on les brise, ça retombe sur ceux qu'on aime. Sur-tout quand ils sont vieux et fragiles.

J'essaye de calmer mon agacement. Fouinette a toujours eu un don pour dramatiser. Là, cela dépasse les bornes.

— Boule, tu sais bien que Fouinette aime en faire des tonnes. Les secrets ne portent pas malheur, dis-je en pensant que j'ex-celle dans la démagogie. Dans toutes les familles, ils traînent des secrets qui pétrifient des générations. Un enfant caché, une homosexualité vue comme honteuse, un pétage de plomb : ces facteurs créent une glu qui condamne des générations à se comporter en gros lourdauds.

Boule se mordille la lèvre inférieure. Il a ce tic depuis tout petit quand il est vraiment angoissé.

— Ouais, je sais, dit-il en secouant la tête. Mais... Elle peut aussi avoir raison ? Je ne veux pas qu'il lui arrive des choses horribles à cause de moi... Si je dis rien et qu'il lui arrive un truc, ce n'est pas ma faute. Si je balance et qu'après elle morfle, là c'est pour ma pomme. Donc, le mieux est que je ferme ma bouche. Il faut que j'aille au collège, dit-il visiblement soulagé d'avoir trouvé une échappatoire.

— Tu as le temps, dis-je en admiration devant un gamin de douze qui sait tenir ses promesses.

Il part dans sa chambre et me laisse dubitative dans le salon. Quelques minutes plus tard, il revient en traînant les pieds. :

— Je vais mettre du temps pour aller à l'école, car je n'ai plus de trottinette.

— Tu savais bien qu'on ne l'attache pas à un arbre, dis-je.

— Je ne pouvais pas deviner qu'un antivol blesse un chêne cen-

tenaire. L'arbre a survécu aux bombes, aux tempêtes, à la pollution. Il ne va pas se laisser embêter par un mini-câble de trottinette. Quand on est vieux, on n'a plus peur de rien. C'est logique. On a déjà tout connu.

— La vieillesse n'est pas un vaccin qui protège de la souffrance, dis-je en étant, je vous l'avoue, assez fière de ma réponse.

— La ville pourrait me la rendre en me disant qu'il faut plus l'attacher à un arbre.

— Tu as eu quatre avertissements.

Il me regarde avec ses yeux de chien battu, puis sort l'artillerie lourde :

— J'ai interrogé Framboise (5), l'IA des parents labellisée par Bien grandir. Elle dit que tu es injuste. Elle pense que tu devrais m'en racheter une. Moi, je dis rien, mais...

Il hausse les épaules avec cet air faussement détaché que les enfants maîtrisent si bien :

— Enfin, c'est toi qui vois. Marcher 40 minutes sous la canicule, c'est dangereux pour un enfant.

C'est la phrase de trop. Je gesticule d'exaspération.

Le stratagème de Boule est assez limpide. Je suis inquiète, donc prête à toutes les concessions. Mon fils veut monnayer le secret de Fouinette contre une trottinette.

Ce chantage me fait grimper au plafond. Je vais vous épargner les détails de l'échange musclé avec mon fils. Si vous êtes parent, vous connaissez la recette. Elle commence par : « *C'est pour ton bien que je te dis ça.* » La phrase transforme la réprimande en acte d'amour. On enchaîne avec une once de chantage : « *Si tu ne fais pas ceci ou cela, tu seras privé de sortie, d'écran, de connexion...* » On ajoute un peu de philosophie de comptoir : « *La confiance, il n'y a rien de plus important dans une famille.* » On termine par une pincée de victimisation : « *Après tout ce que j'ai fait pour toi...* » et une cuillerée de comparaison : « *Regarde tes sœurs, elles au moins...* ». On lisse le tout avec de l'anticipation : « *Un jour, tu comprendras*

que je fais cela pour ton bien ».

Je vois ses épaules s'affaïsser. Il ferme les yeux, prend une grande inspiration comme s'il s'apprêtait à sauter d'un plongeur.

— D'accord, dit-il dans un souffle. Tu promets que ça ne lui portera pas malheur ?

— Je te le promets.

J'accepte d'investir dans une nouvelle trottinette. En contrepartie, il m'explique que Fouinette enquête sur l'utilisation des personnes âgées pour mettre au point de nouvelles puces pour le cerveau.

— Le sujet la passionne depuis des mois, précise Boule. Elle dit que les vieux sont les rats de laboratoire de l'industrie du numérique. C'est comme si c'était normal de les embrouiller vu qu'ils sont déjà perdus.

— Tu es sûr ? demandé-je.

— Ben oui. Fouinette m'a montré la liste des résidences où on implante des puces dans le cerveau.

— À quoi servent-elles ces puces ?

— Ben, je ne sais pas. À retrouver la mémoire ou à lire dans les pensées.

— Tu crois que c'est vraiment intéressant de lire dans les pensées des vieux ?

— Autant que dans les tiennes, répond Boule en me renvoyant dans mes buts. Mam's, tu promets de ne rien dire ? Fouinette va être en colère si elle sait que tu sais, supplie Boule.

— Oh, elle te pardonnera vite.

— Elle n'aura plus jamais confiance en moi, ajoute-t-il, avec les yeux qui brillent.

Quand il est parti, un morceau de pancake se bloque dans ma gorge. Fouinette n'a pas simplement disparu. Elle a plongé dans un nid de guêpes en embarquant mon fils de douze ans dans l'aventure.

3. On préfère se faire bouffer par un requin que d'aller en maison de retraite

Boule nous fait frissonner en se souvenant des atrocités de l'Unité 731. Lou craint que les cerveaux des personnes âgées soient pucés.

— Des nouvelles ? demande Schopenhauer alors que j'entre dans ma douche.

— Savonnées, dis-je.

Comme je tente une désintoxication en assistant virtuel personnel (5), je limite ma conversation avec Schopenhauer. J'en ai assez qu'il me manipule avec ses bons conseils. Si je n'avais pas mes trois dragons (alias mes enfants) pour me ramener à la raison, j'aurais investi dans un caniche fluo avec option karaoké. Je continuerais aussi à demander à une machine si je préfère de la confiture d'abricot ou de fraises dans mon yaourt.

— Les douches savonnées sont déconseillées. Elles augmentent la consommation d'eau de 23 %. Il faut

2050- Une vie assistée (5)

Ayant accès à toutes vos données, l'assistant virtuel personnel organise la vie de chacun et souvent décide à sa place. Des chercheurs se sont aperçus que ces assistants étant dangereux pour les anciens. Ils se laissaient porter et n'avaient plus aucune prise sur leur vie.

donc...

— Schopenhauer, STOP.

Boule a bidouillé les paramètres de Schopenhauer pour en faire un ayatollah de l'écologie. Il me fait la morale quand je ne récupère pas l'eau de pluie pour laver la salade. Il m'a même conseillé de limiter mes battements de cœur pour économiser mon énergie corporelle.

— Schopenhauer, actualités.

J'ai choisi le nom de mon assistant à cause du dilemme du hérisson. En hiver, les bêtes se blottissent les uns contre les autres pour avoir moins froid. Comme les piquants les blessent, ils s'éloignent et ont de nouveau froid. Progressivement, ils trouvent la bonne distance. Le philosophe Schopenhauer résume ainsi la complexité des relations humaines. Comme je recherchais la juste distance avec mon assistant, le nom s'imposait.

— Demande enregistrée.

Avec la loi Squeezie, on peut léguer non seulement ses biens, mais aussi ses followers.

— Bienvenue aux générations futures, dis-je en sortant de la douche. Grâce aux rugissantes technologies, ils n'auront pas que les gènes et les tares de leurs parents en héritage. Ils devront aussi se coltiner leurs likes et leurs désillusions.

— Mam's, qu'est-ce que tu veux encore aux générations futures

— Il est onze heures ? Qu'est-ce que tu fais encore là ? Ne me dis pas qu'un autre prof s'est pris un coup de chaud ? dis-je en emmitouflant dans ma serviette.

— Nos profs sont fragiles. J'ai découvert un truc de malade, ajoute Boule en agitant des feuilles imprimées. Tu connais l'Unité 731 au Japon ? Une dinguerie. Imagine l'affaire. On a un médecin frappadingue qui veut fabriquer des armes biologiques. Pour les tester, il injecte à des prisonniers la peste, le choléra, la variole. Il appelle ses victimes des « *maruta* ». Ça veut

dire *bûche de bois* en japonais. Tu te rends compte ? Il les considère comme du bois de chauffage. Pire, cette ordure les dis-sèque alors qu'ils sont vivants pour voir comment les maladies progressent dans leurs organes. Mam's, ce fou teste aussi leur résistance au froid. Il trempe leurs bras dans l'eau glacée jusqu'à ce qu'ils gèlent, puis il les frappe avec des bâtons pour entendre le bruit que ça fait.

Après cette tirade prononcée sans respirer, Boule se lève d'un bond, ramasse ses documents et part dans sa chambre.

Étant nourrie, yogatisée, lavée, habillée, je décide de réécouter mes dernières conversations avec Fouinette.

— Schopenhauer, trouve dans mon moucharacouple (6) les derniers échanges avec Fouinette où elle parle des enquêtes qu'elle mène.

— Échange holographique de mardi dernier à 17 h 27.

Lieu : Appartement de Fouinette.

Action : Fouinette termine une conversation. Elle envoie un objet archaïque, nommé téléphone, cogner contre le mur.

Émotions : agacement.

— Schopenhauer, c'est bon. Lance la conversation.

— C'est parti pour un rétro-échange.

2050- L'effacement du droit à l'oubli (6)

Le moucharacouple enregistre toutes les conversations. Une intelligence artificielle retrouve ensuite les propos. C'est ainsi que, si vous avez dit : « Les Durand viennent dîner vendredi » et que votre compagnon dit : « Tu ne m'en as jamais parlé. Tu ne me dis jamais rien. ». Vous pouvez ressortir l'épisode. On efface ainsi la liberté que se glissait dans le droit à l'oubli. Comme dit Lucie, 91 ans, on ne nous autorise plus à perdre la tête.

— Lou, tu es là ? Cela me fait plaisir. Je discutais avec Véro. Les vieux sont pénibles. Ils se plaignent en permanence. Mon cancer, mon arthrose, ma prostate, ma sciatique... Leurs cancers

sont toujours des grands crus, de la gamme incurable. Qu'est-ce qu'ils croient ? À nos âges, il faut bien crever de quelque chose. On ne va pas continuer à squatter la planète et empêcher les plus jeunes de respirer. Au lieu de se rendre malade en étalant ses misères, pourquoi ne pas prendre plaisir à vivre ?

— Fouinette, sur quoi enquêtes-tu en ce moment ? demandé-je. Depuis quelque temps, Fouinette a tendance à se plaindre de ses amis qui se plaignent. J'essaye donc de changer de sujet.

— Lou, est-ce que tu sais l'âge que j'ai ? répond Fouinette.

— Non, dis-je pour lui faire plaisir. Je sais juste que tu as dépassé l'âge où l'on abandonne de faire ce qu'on aime. Seule la mort te fera lâcher prise.

Fouinette me regarde, sourit. J'ai marqué un point. Je sens qu'elle hésite.

— Je... Bon, voilà... Dans les maisons de retraite, on maltraite les vieux.

— Rien de neuf sous le soleil, dis-je. On les maltraite depuis des lustres. Tout le monde le sait. C'est pour cela que les vieux préfèrent se faire bouffer par un requin qu'aller en maison de retraite.

— C'est différent maintenant. Avant, c'était juste de la négligence. Maintenant, on transforme les anciens en rats de laboratoire. C'est de l'esclavage high-tech.

— Fouinette, j'adore quand tu t'énerves, dis-je. Tes rides se creusent et tu ressembles à un chow-chow en colère.

— Ne te moque pas de moi, Lou. On voit les plus âgés comme des déchets. On veut que nos cerveaux servent une dernière fois avant de pourrir. Avec leurs technologies cognitives, (7) nous sommes leurs cobayes gratuits.

— Fouinette, de quoi tu parles ? Tu veux encore me faire croire que tous les dentiers sont connectés à la CIA ?

— Lou, c'est sérieux. Ils veulent nous pucer pour lire dans nos pensées. C'est malin. Qui va croire un vieux qui dit qu'on lit

dans ses pensées ? C'est le crime parfait. On a des victimes silencieuses, des familles complices par ignorance, et une société qui ferme les yeux parce qu'elle a honte de ses vieux.

— J'imagine que tu vas organiser une révolte de déambulateurs ?

— Je vais démasquer ces enfoirés. Je vais leur faire payer.

En repensant à cette conversation, je réalise que Boule a dit juste. Fouinette serait bien en train d'enquêter sur l'utilisation des vieux dans le développement des technologies cognitives.

2050-Evolution et éthique (7)

Après avoir cartographié le cerveau, les chercheurs sont passés à l'action. Ils ont créé des implants qui restaurent une faculté disparue. Ils ont ensuite créé des assistants cognitifs personnalisés qui amplifient des capacités. On a alors une intelligence hybride où homme et machine collaborent. Cette évolution a été boostée par le vieillissement de la population et permise par l'absence de réflexion éthique et le non-respect de l'intimité.

4. Les anciens ont des fêlures qui laissent passer la lumière

On avance. On apprend que Lou est détective chez UberFlic et qu'elle va enquêter sur la disparition de personnes âgées.

Dans l'après-midi, la porte-fenêtre s'illumine, le visage holographique de ma mère se coince pile devant mon nez. Je sur-saute et renverse mon café :

— Bouddha, puisque maintenant tu travailles pour la police, tu dois enquêter sur la disparition de Fouinette, dit-elle. Au moins ton nouveau boulot servira à quelque chose.

— Merci, maman, tes encouragements me vont droit au cœur, dis-je en levant les yeux au ciel.

— Bouddha, tu sais très bien que je m'inquiète pour toi.

— Oui, en disant que je collectionne les métiers bidon.

Là, un point s'impose sur ma situation professionnelle.

Hier, j'étais croonerdatiste. Je ressuscitais les chanteurs morts en leur écrivant de nouvelles paroles de chansons. Grâce à moi, Johnny chantait sur le réchauffement climatique, Brel sur les arnaques aux cryptomonnaies. Piaf hurlait : « Mon drone à moi ». Un jour, l'intelligence artificielle s'est réveillée et a pris le relais. En moins de temps qu'il faut pour le chanter, elle fabriquait les paroles et la vidéo de tous les chanteurs disparus. Heureusement, les droits d'auteur en particulier sur mes versions

gériatriques de : « *C'est la chenille qui redémarre* » m'ont permis de survivre un temps :

*Pose les deux pieds à plat
la sciatique qui se prépare
En voiture, les voyageurs
La sciatique part toujours à l'heure
C'est la sciatique qui redémarre...*

Bien sûr, on m'a demandé d'intégrer toutes les pathologies. J'ai donc fait des couplets sur l'arthrose, le lumbago, la prostate... Un vrai festival de la décrépitude.

*Pose tes mains sur tes genoux
C'est l'arthrose qui se réveille
En voiture, mes petits loups
L'arthrose grince à merveille
Accroche-toi à ta canne
C'est l'arthrose qui redémarre...*

— Là c'est différent. Fouinette a disparu. Tu as toujours été douée pour fouiner, comme ta grand-mère.

— Chez UberFlic, les missions sont très réglementées.

Quand je n'ai plus eu un sou en poche, j'ai atterri chez UberFlic. Après les taxis, Uber a tout ubérisé. L'entreprise continue à s'enrichir en pratiquant sa légendaire méthode de management qui se résume à... Tu achètes un citron. Uber le presse et vend le jus. Quand ton citron n'a plus de jus, Uber te jette.

C'est ainsi que je suis devenue l'assistante de Sherlock. Pas le détective

2050- Un nouvel esclavage (8)

L'intelligence artificielle a transformé le paysage professionnel en automatisant les tâches répétitives et analytiques. Sur le marché du travail, la majorité des travailleurs sont les esclaves des machines. Ils effectuent des tâches que les machines ont du mal à faire. Les autres encadrent les évolutions des IA. Ils développent des compétences que les machines n'ont pas : la créativité, l'adaptabilité, l'empathie...

à la pipe, une intelligence artificielle qui distribue des bons points et des enquêtes.

Quand on démarre comme moi, elle nous demande de filocher des mamies qui dealent en fauteuil roulant ou de surveiller des maris volages. Il semble que les humains soient toujours meilleurs que les machines pour détecter la perversité humaine. Ce n'est pas très reluisant, mais au moins j'ai un boulot. Avec les IA qui dévorent tous les métiers (8), c'est un miracle.

— Je ne suis pas affectée aux disparitions, précisé-je.

— Tu ne perds rien à demander, insiste-t-elle en me fixant de ses yeux de cocker suppliant.

— Maman, je ne fais que photographier des gros lourds qui tapent sur leur femme. Je ne suis pas Miss Marple.

— Eh bien, c'est le moment de le devenir.

Quand ma mère disparaît enfin de mon champ de vision, je sors le barème d'UberFlic. Une enquête sur la disparition d'un enfant ou d'un adulte nécessite un nombre de points que j'ai peu de chances d'atteindre. En revanche, celle d'une personne de plus de 75 ans est accessible aux enquêteurs débutants.

C'est logique. La société estime que les vieux sont aussi inutiles que trop nombreux (9). Ils doivent donc disparaître. Alors,

quand ils disparaissent, on ne va pas s'en formaliser.

2050- Trop de vieux (9)

Trois personnes sur 10 a plus de 60 ans. Le nombre d'actifs diminuant, le financement des retraites devient impossible. Les caisses de santé sont vides. On ne peut couvrir les soins des plus de 70 ans et la dépendance des plus de 80 ans.

Du coup, j'envoie un message à Sherlock.

« Sherlock, des milliers de vieux disparaissent chaque année. J'aimerais les retrouver. Si tu as une enquête qui va dans ce sens, pense à moi. »

La réponse est immédiate :

— Lou Pé, connexion demandée.

— Je m'appelle Lou Pédraski, répondis-je en actionnant la communica-

tion.

Sherlock m'appelle Lou Pé. Même s'il n'y a pas d'intentions malveillantes de la part de la machine, je n'apprécie pas ce diminutif. À plusieurs reprises, j'ai modifié le formulaire. La machine s'obstine à considérer que je suis « loupée ».

— Lou Pé, pourquoi voulez-vous chercher des personnes âgées disparues ?

Lors du premier entretien, Sherlock m'a demandé de choisir entre le vouvoiement et le tutoiement. J'ai choisi que la machine me vouvoie et que je la tutoie. Il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre que cet artifice ne l'incite pas à mieux me respecter.

— Parce que je suis touchée par les anciens.

— Lou Pé, pourquoi êtes-vous touchée par les anciens ?

— Parce que les anciens ont des fêlures qui laissent passer la lumière.

— Lou Pé, pourquoi leurs fêlures laissent-elles passer la lumière ?

— Parce que ce sont les interstices entre leurs différentes vies. Elles ne collent pas toujours bien ensemble.

— Pourquoi ne collent-elles pas bien ?

— Parce que lorsqu'on a un âge avancé, on n'a pas qu'une vie réussie ou ratée. On est constitué d'une mosaïque d'expériences. On n'est pas un « maruta », mais un patchwork qui se modifie en fonction des situations.

Lorsqu'on fait une demande à Sherlock, il utilise la méthode des « pourquoi ». Il formule une question qui démarre par pourquoi. On doit répondre par parce que... Il a absorbé ce principe qui a fait la fortune de consultants en management. Ces génies expliquent que les « pourquoi » peuvent résoudre tous leurs problèmes. Dans leur besace, ils ont tous la même histoire.

*Dans un atelier de production, Momo répand de la sciure sur le sol.
Personne ne fait attention à ce geste anodin, jusqu'à ce que le consul-
tant arrive sur son cheval blanc et dise :*

Pourquoi répandez-vous de la sciure par terre ?

Parce que c'est glissant ?

Pourquoi est-ce glissant ?

Parce qu'il y a de l'huile par terre ?

Pourquoi il y a de l'huile par terre ?

Parce qu'il y a une fuite dans la machine ?

Pourquoi il y a une fuite dans la machine ?

Parce que le joint est usé.

Pourquoi ne remplacez-vous pas le joint ?

Le problème ? On ne sait jamais quand ça s'arrête. Si l'algorithme a décidé de poser 731 questions, il y en aura 731. Pourquoi ? Parce que c'est programmé comme ça.

N'ayant pas le choix, je joue le jeu :

— Pourquoi les vies des anciens se superposent-elles ?

— Parce que l'identité n'est pas un bloc de marbre qu'on sculpte une fois pour toutes. C'est un palimpseste. On écrit, on efface, on réécrit par-dessus. L'ancien texte transparaît toujours. C'est pour ça que les vieux ont ce regard particulier : ils voient avec tous leurs yeux à la fois.

— Lou Pé, demande enregistrée. Dossier en cours d'attribution. Fin de session.

Miracle. Sherlock s'arrête parfois avant que j'aie une furieuse envie de le découper en bits et octets.

5. Comme tout le monde a un âge, tout le monde est âgé

Lou se voit enfin confier une mission. Une vidéo met en scène la mort des anciens des Jardins. Elle doit déterminer qui est l'auteur.

Ce matin, à peine sortie des bras de Morphée, j'ai rassuré ma mère, découvert l'Unité 731, investi dans une trottinette, aligné des parce que. Après cet excès de vitesse matinal, je suis à l'arrêt. Quand on travaille chez UberFlic, on passe du temps à attendre. On est un chien qui jappe pour qu'on lui apporte sa gamelle. On attend qu'on nous donne du boulot, qu'on valide nos rapports, qu'on nous attribue des points.

— Mam's ! Viens voir, crie Boule depuis sa chambre.

Je le rejoins. Il a transformé sa chambre en centre de documentation macabre. Des photos en noir et blanc me glacent le sang.

— J'ai trouvé d'autres trucs atroces, dit-il en agitant ses feuilles. À Tuskegee, aux États-Unis, ils ont laissé des hommes noirs mourir de syphilis. Ils leur disaient qu'ils les soignaient. En vrai, ces bâtards les laissaient mourir juste pour voir.

Ses yeux brillent d'indignation.

— Regarde ça, dit-il en brandissant une autre feuille. En Suède, des boloss stérilisaient les gens de force. Si tu étais handicapé, pauvre ou juste pas vraiment d'équerre, tu ne pouvais pas faire

des bébés. C'est trop injuste.

Il se redresse sur son lit, les joues rouges d'émotion :

— Mam's, pourquoi les adultes trouvent toujours que c'est bien de faire du mal ?

Sa question me transperce. Comment expliquer à un enfant que l'humanité a cette capacité infinie à justifier l'injustifiable ?

— Boule. Pourquoi vas-tu chercher ces trucs horribles ? demandai-je en m'asseyant sur le bord de son lit.

— Fouinette a raison, s'écrie-t-il en sautant sur ses genoux. Les

méchants ne changent jamais. Avant, on te torturait parce que ta couleur de peau était mauvaise, maintenant c'est parce que tu n'as pas le bon âge.

Sa voix se brise légèrement :

— Mam's, tu crois qu'on peut faire du mal à Fouinette parce qu'elle est trop vieille.

Je sens un frisson me parcourir l'échine. Boule a une faculté de faire des liens et voir des choses là où les adultes préfèrent fermer les yeux.

— Boule, calme-toi. Fouinette est juste partie faire une enquête. Elle va revenir bientôt.

— Et s'il la prenait pour un maruta ? dit-il.

— Boule, on n'est plus au temps de l'unité 731, dis-je avec un ton on ne peut plus rassurant. Schopenhauer, donne-moi le risque qu'on enlève une femme de 94 ans ?

En cas d'urgence, je m'autorise à faire appel à Schopenhauer. La détresse

**2050- Ca biaise toujours !
(10)**

.....
Les intelligences artificielles continuent à être sexistes, racistes et gérontophobes. Elles continuent d'apprendre sur des bases de données historiques marquées par ces inégalités sociales,
Pour éliminer ces déviances, les techniciens proposent des méta-algorithmes qui génèrent automatiquement des contre-exemples éliminant les discriminations. On constate qu'on n'a toujours pas compris que le problème, c'est la solution et que, toujours plus de la même chose, donne toujours plus du même résultat.

d'un fils, c'est plus qu'une urgence.

— 0,09 %. C'est logique : « Les femmes réfléchissent, mais ne pensent pas. »

Mon corps est parcouru par une tension. J'ai beau procéder régulièrement à un nettoyage de Schopenhauer, il se recharge en propos sexistes et racistes du philosophe allemand (10). S'il continue, je le renomme Olympe de Gouges.

— Schopenhauer, quel est le risque si cette femme est Héloïse Lucchet ? demande alors Boule.

— Le risque est alors de 68 %. Au fil des années, Héloïse Lucchet a augmenté son nombre d'ennemis.

— Je le savais, s'exclame Boule en sautant du lit. Elle est en danger. Je vais la sauver.

— Non, tu vas à l'école, dis-je d'un ton ferme.

Il se met à faire les cent pas dans sa chambre, ses petits poings serrés :

— Après, ils vont s'en prendre à toi. Qu'est-ce que je vais devenir sans ma maman ?

Sa voix tremble. Je ne sais pas s'il est terrorisé, en colère ou il fait du cinéma. Avec lui, la frontière est difficile à cerner.

Quand il finit par partir pour l'école, traînant les pieds et jetant des regards par-dessus son épaule, j'ai l'impression d'être une serpillère jetée dans un bain d'émotions. Je me mets à la fenêtre pour le regarder s'éloigner sur sa nouvelle trottinette. Il slalome entre les passants, petit point coloré dans cette marée grise de gens qui marchent vite, tête baissée sur leurs écrans.

— Inactivité enregistrée. Veux-tu lire un rapport sur l'appauvrissement des personnes âgées (11) ?

— Schopenhauer, déconnexion pendant toute la journée
Je suis fière de moi. Je laisse de moins en moins mon assistant virtuel remplir mes vides.

Mon buffet vibre.

2050- Une bombe à retardement (11)

Pensions érodées et coûts de santé en flèche... 40% des seniors basculent sous le seuil de pauvreté. Les principales victimes sont les femmes aux carrières hachées. Cette bombe à retardement sociale vient de l'inadéquation entre l'espérance de vie (87 ans pour les femmes) et des systèmes de protection sociale calibrés sur une mortalité d'après-guerre. Le gouvernement promet une réforme d'urgence. Les associations dénoncent un abandon organisé de ceux qui ont travaillé 40 heures par semaine et plus pour s'assurer une vieillesse tranquille.

— Lou Pé, Sherlock. Connexion demandée.

— Acceptée. Sherlock, je m'appelle Lou Pédraski.

— Lou Pé, j'ai examiné votre demande d'enquêter sur la disparition des personnes âgées. Je suis content que vous appréciez les personnes âgées. La plupart des enquêteurs ne les aiment pas. Ils sont jaloux. Ils ne supportent pas qu'elles soient toujours au frais quand il fait si chaud. Pourquoi aimez-vous les vieux ?

Je soupire. Je vais encore devoir supporter sa litanie de pourquoi.

— Parce que j'aime Fouinette. Ma grand-mère est vieille. Donc j'aime les vieux, dis-je pour dire quelque chose.

— Lou Pé, je sais que vous appréciez Fouinette. À 94 ans, on peut dire qu'elle est âgée. Comme tout le monde a un âge, tout le monde est âgé. Si tout le monde est âgé, il n'y a

plus de jeunes. Pourquoi un monde sans jeunes n'est pas vivable ?

— Parce que...

Je m'arrête. Je me lève, vais au compteur et coupe le courant. C'est ma manière d'envoyer la machine se gratter les puces avec ses pourquoi à répétition. Si je veux bien faire des concessions pour gagner ma vie, il y a des limites.

Mon buffet vibre de nouveau

— Lou Pé. Ici Sherlock. Connexion demandée.

— Je m'appelle Lou Pédraski.

— Lou Pé, je vous propose un contrat à la résidence les Jardins. C'est une résidence pour seniors. Dossier à 222 points. Vous prenez ?

— 222 points ? m'étonné-je. Ce n'est pas dans ma catégorie.

— On vous confie cette enquête parce que vous appréciez les anciens.

— Super. Merci, Sherlock. Que dois-je faire exactement ?

— Lou Pé, une vidéo deepfake circule depuis 48 heures. Elle met en scène la mort violente de résidents des Jardins. Cette vidéo a été visionnée plus de 2,3 millions de fois. Elle provoque des réactions hostiles envers l'établissement et menace la sécurité des pensionnaires.

Mon sang se glace. Une vidéo de morts violentes qui devient virale ? Mes 222 points viennent de prendre une tout autre dimension.

— Qui a commandité cette enquête ?

— Lou Pé. Information non donnée. Vous devez identifier le créateur de la vidéo, ses motivations, et neutraliser sa diffusion avant qu'elle ne cause des dommages irréversibles.

— Neutraliser ? Je ne suis pas une hackeuse, Sherlock. Je suis juste...

Lou Pé, vous avez été promue à un poste d'enquêtrice senior. Voici votre feuille de route.

Elle s'affiche à l'écran. Je découvre un protocole qui me fait froid dans le dos :

MISSION LES JARDINS

PRÉALABLE :

1 : Découverte contextuelle

Intégrer les Jardins, comprendre le fonctionnement de la structure, cartographier les lieux.

Phase 2 : Analyse du film

Visionner la vidéo en mode expertise. Décrypter les détails techniques, les angles de prise de vue, les éléments d'environnement. Établir le profil du créateur.

Phase 3 : Visionnage collectif

Organiser une projection avec les résidents. Observer leurs réactions.

N.B. Le coupable peut se trahir. Prévoir une issue de secours si la situation dégénère.

Phase 4 : Interrogatoires croisés

Questionner personnel et résidents. Détecter les incohérences, les mensonges, les complicités. Déterminer quand se dérouleront les crimes.

Je fixe l'écran, abasourdie. Ce n'est plus une enquête de routine.

— Sherlock, tu parles de crimes ? Quels crimes ?

Lou Pé. Vous le découvrirez en menant l'enquête. Temps imparti : une semaine. Au-delà, le dossier sera transféré à un enquêteur de niveau supérieur.

— Que se passera-t-il si je refuse la mission ?

Lou Pé. Retour au niveau débutant. Perte de tous tes points acquis. Licenciement envisagé.

Je suis prise au piège. D'un côté, il y a une mission qui me terrifie. De l'autre, si je la refuse, je n'aurais d'autre choix que de faire chanter « *C'est l'arthrose qui redémarre* » dans des EHPAD connectés. J'ai la sensation que je ne suis qu'un pion dans un jeu dont je ne connais pas les règles.

— J'accepte, dis-je d'une voix que j'espère plus assurée qu'elle ne l'est.

Lou Pé. Parfait. Vous avez rendez-vous demain avec la directrice. Elle vous » attend.

La connexion se coupe. Je reste là, paralysée, réalisant que je viens de m'engager dans quelque chose qui me dépasse.

6. On gère les vieux comme des yaourts dans un frigo

On plonge dans le sujet. Marius, l'ancien directeur des Jardins, a été nommé le « bolchevique de l'Alzheimer » quand il a transformé la résidence en maison à vivre.

Je commence par prendre connaissance de l'histoire des Jardins. À Marseille, tout le monde connaît cette maison de retraite qui a pignon sur rue depuis des lustres. Elle a connu sa révolution quand Marius a transformé l'établissement en maison de retraite-crèche-espace de coworking-école de musique-logement étudiant.

Ce directeur avait un principe qui se résumait en deux phrases :
— Un vieux tout seul, c'est un vieux qui meurt. Si Gustave ne peut pas aller à la montagne, on fait venir la montagne à lui.
Marius avait eu un choc en regardant son grand-père dépérir dans un EHPAD.

— On aurait dit une morgue avec du chauffage, avait-il dit. Attendre la fin en regardant des rediffusions de Julien Lepers, c'est être un mort-vivant. Être heureux doit être un choix que peuvent aussi faire les anciens.

Il a donc décidé de faire l'inverse de tout ce qui se faisait. Là où les autres isolaient, lui mélangeait. Là où on parquait, lui brassait. Il affirmait :

— Les vieux ont besoin de bruit, de vie, de bordel.

**2050- C'était déjà demain
(12)**

.....
2025, à Marseille, les Jardins d'Haiti est une maison à vivre. Dans cette résidence qui accueille 91 résidents, il y a une crèche de douze enfants, un espace de coworking, un jardin partagé, des appartements étudiants, un restaurant et une bibliothèque ouverts sur l'extérieur, un projet pédagogique avec une école primaire, une école de musique et un food-truck. Laurent Boucraut, son directeur est convaincu que le lien social est un des piliers de la prise en charge des personnes âgées. Comme quoi, certains n'attendent pas 2050 pour inventer le bien vieillir.

Cette révolution fit grincer les dents des concurrents. Le secteur obéissait à des règles immuables : séparer, isoler, standardiser. Dès qu'il y avait des problèmes, on ajoutait des normes aux normes existantes.

Comme le disait Marius :

— On gère les vieux comme des yaourts dans un frigo. On les classe par date de péremption et on évite qu'ils se touchent.

Dans les congrès, Marius était devenu l'ennemi public numéro un. Les directeurs en costume-cravate l'appelaient « le bolchevique de l'Alzheimer ». Quand ses collègues ne juraient que par l'optimisation des coûts, il parlait de maisons à vivre et de mixité des âges, des activités et des énergies. (12)

Les concurrents organisaient des ateliers mémoire avec des puzzles de 12 pièces ou de la gym avec un robot chroniquement déchargé. Aux Jar-

dins, on entendait des cris de bébés, des discussions enflammées de coworkers sur la blockchain, des gammes de pianos et des rires lorsque les étudiants chantaient du Jul avec les résidents.

Les directeurs de mouiroirs observaient ses agitations. Enfoncés dans leurs fauteuils de cuir, ils attendaient que l'aventurier se plante :

— Des bébés, ça apporte des maladies, maugréaient-ils en sirotant leur café équitale.

- Des étudiants, ça fait du bruit et ça vole dans les frigos.
- Des musiciens font du bruit. Tout le monde sait que les personnes âgées ont besoin de calme.

Ce Marseillais les énervait en voulant transformer un mouroir en lieu de vie. Pire, il montrait que, même loin de chez eux, les anciens pouvaient retrouver le sourire,

Dans une vidéo, Marius met les points sur les i :

- Cette guerre oppose deux visions irréconciliables. Il y a d'un côté, les Jardins et notre priorité à créer du lien. De l'autre, une industrie cynique qui a fait de la vieillesse un marché juteux et n'a aucune intention de laisser un idéaliste foutre en l'air leurs profits.

Aujourd'hui, les chiffres parlent d'eux-mêmes : 600 résidents permanents, 200 habitants temporaires, des immeubles rachetés, des passerelles végétalisées. Avec l'aquaponie, l'élevage d'insectes, les potagers, les Jardins produisent 50 % de leur nourriture.

Mon étude est interrompue par un appel de Jules.

- Bonjour, marmonné-je. Je suis désolée. Je n'ai pas beaucoup de temps. J'ai beaucoup de travail. Je suis forcée de...

- Le propre du travail, c'est d'être forcé, dit-il avec cette voix légèrement éraillée qui me fait fondre.

Je ne réponds rien. Ma relation avec Jules est trop récente pour que je l'envoie casser des cailloux dans le désert pour cause de réflexion pourrie. En prime, je n'ai pas envie de l'éloigner. Depuis que nous nous sommes rencontrés, j'ai entrepris un processus de décongélation de mon désir qui me fait un bien fou.

Enfin, « nous nous sommes rencontrés » n'est pas vraiment juste. C'est plutôt depuis que Boule m'a casée avec Jules.

Du haut de ses douze ans, Boule s'est transformé en mâle alpha gestionnaire de sa tribu. Il m'a prise entre quatre yeux et m'a dit :

- J'ai discuté avec mes sœurs. Tu ne peux plus continuer

comme ça.

« Comme ça », j'ai compris que c'était passer mes soirées à faire du macramé en regardant des séries en m'enfilant des verres de vin blanc.

— Tu vas devenir vieille, grosse et moche, dit-il.

— La laideur a un avantage : elle dure, répondis-je.

Boule insista :

— Il n'y a pas de grenouille qui ne trouve son crapaud. Mam's, j'ai demandé à Schopenhauer de te chercher un compatible. Il a trouvé.

Bien entendu, j'ai refusé son compatible. Je n'avais pas envie qu'on me coince un homme dans ma vie. Encore moins lorsque l'entremetteur était mon fils.

J'ai vraiment cru que Boule avait lâché l'affaire. J'étais naïve.

Quelques jours plus tard, mon écran se met à clignoter, puis une fenêtre s'ouvre. Un homme apparaît, visiblement en détresse.

— Excusez-moi, dit-il. Je crois qu'il y a un bug. Mon assistant virtuel a planté en plein appel professionnel. Vous recevez mon signal?

Il est beau, troublant. Une barbe de trois jours, des yeux fatigués, mais intelligents.

Nous restons connectés vingt minutes. Il me raconte qu'il est psychocrypteur. Il décode les intentions cachées des fabricants de fausses vidéos. Je lui explique mon boulot d'enquêtrice débutante.

Le lendemain, nouveau bug. Jules réapparaît sur mon écran.

Au troisième bug, je commence à avoir des doutes. Au cinquième, j'en suis sûre : ces pannes ne sont pas accidentelles. C'est en surprenant Boule en grande conversation avec ses sœurs que j'ai la confirmation :

— Elle a mordu à l'hameçon grave. Elle a même avalé la canne à pêche. Depuis, elle ne regarde plus de séries. Elle attend les bugs.

La découverte de la supercherie ne m'a pas énervée. Elle m'a même amusée. Au-delà du stratagème, quelque chose d'authentique était né entre Jules et moi.

En me déconnectant, je clique sur une interview où la directrice actuelle présente PULSE, l'ADN des Jardins :

— *PULSE (Plaisir Unique Lien Savoir Environnement) c'est notre ADN. Ces cinq lettres résument notre philosophie.*

Plaisir. *Dans une société qui considère que, lorsqu'on vieillit, on doit renoncer au plaisir, nous affirmons que le plaisir est un droit inaliénable.*

Unique. *Chaque personne qui vit ici apporte quelque chose d'irremplaçable.*

Lien. *Ce matin, j'ai croisé un bébé de 18 mois qui apprenait à marcher guidé par André, 89 ans. Ils se donnaient la main. Qui aidait qui ?*

Savoirs. *Hier, une résidente de 78 ans a appris à fabriquer une application pour jardiner selon les phases lunaires.*

Environnement, *c'est notre fierté (13). Nos champignonnières produisent 12 tonnes par an, nos jardins en permaculture nourrissent la communauté.*

Comment mesurez-vous le succès de PULSE ? », demande une voix off.

— *On compte les sourires et les projets. Quand un centenaire lance une start-up avec un étudiant de 20 ans, on sait qu'on a réussi.*

2050- A l'étude (13)

Une étude menée par des chercheurs américains, britanniques et néerlandais a exploré l'impact du mode de vie et de l'environnement sur le vieillissement et la santé. En 200 ans, l'espérance de vie humaine a presque doublé, alors que notre génome n'a pratiquement pas changé. C'est donc bien l'environnement (alimentation, médecine, hygiène, conditions de vie...) qui fait la différence.

Bonne élève, je passe ensuite à la vidéo.

7. Têtes qui roulent n'amassent pas mousse

On s'intrigue en voyant des têtes de personnes âgées qui se détachent et roulent sur le sol et on se demande si c'est le récit d'un système qui perd la tête.

J'ai regardé la vidéo. Même si je sais que c'est un de ces innombrables faux qui polluent nos cerveaux, je suis restée collée à mon siège. Pour que vous la visualisiez, j'ai retrouvé le script de commande envoyé à l'intelligence artificielle :

Adopte le style visuel de Wes Anderson et crée une scène dans laquelle un vieux fauteuil à bascule est placé en évidence.

Corsica de Petru Guelfucci accompagne la séquence. Des résidents des Jardins vont successivement s'asseoir dans le fauteuil.

Pendant 15 secondes, le résident est immobile. Entre la 16e et la 20e seconde, il » esquisse un sourire. À la 21e seconde, sa tête se sépare du corps. Parfois, elle se détache proprement comme celle d'une poupée mécanique et roule sur le sol. Elle peut aussi sauter en l'air dans un mouvement de ressort ou se dévisser.

Un carton d'identification apparaît en surimpression avec le nom et l'âge du résident.

Après avoir revisionné plusieurs fois la vidéo, je peux juste af-

firmer que l'individu qui l'a produit a un solide bagage culturel. Wes Anderson excelle dans le rétrofuturisme. Il brouille les codes entre le futur et le passé. C'est donc une bonne référence pour mettre en scène des anciens qui vont perdre leur futur. Boule, qui vient de lire le script derrière mon épaule, confirme avec ses mots :

— C'est un prompt¹ de farci de la tronche. Ce n'est pas le prompt de Momo de DZ Mafia. Lui, ça donnerait : *« Bon, frérot, tu vas me chier un truc de ouf. Tu me mets un gros fauteuil au milieu d'une pièce pleine de couleurs. Un super daron s'assoit. On lit son blaze et le nombre d'années au compteur. Il fait la statue, et tout d'un coup sa tête part en sucette. Des fois elle roule comme une boule de pétanque, des fois elle saute comme un ressort, des fois elle pète en mille morceaux. Chaque coup c'est différent. Un autre ancêtre prend sa place. Tu ajoutes des bruits chelous. »* Mam's, tu connais l'affaire du TGN1412 ?

Mon fils a une tendance maniaco-oppressive. Quand une chose lui tient à cœur, il faut qu'il sature l'air avec son obsession. Je n'ai pas le temps de subir ses assauts sur les horreurs de l'humanité. Il faut que j'avance dans mon enquête.

J'appelle Jules. Mon presque futur amoureux devrait pouvoir m'aider vu qu'il est psychocrypteur. Expert en faux générés par les intelligences artificielles, il décode les intentions sous-jacentes des créateurs.

Pour que je comprenne son boulot, il m'a donné un exemple qu'il a nommé le Lazare show. Des vidéos montraient des gens se jetant des tours de la Défense. Ils s'écrasaient sur le sol, puis, tel Lazare après quatre jours de tombe, se relevaient en expliquant que ce saut de l'ange leur avait permis de démarrer une nouvelle où ils étaient devenus riches, amoureux et heureux. La bêtise

¹ Le prompt, mot anglais (inciter, entraîner, inciter à dire quelque chose) est une liste d'instructions rédigées (en général) en langage naturel permettant à une intelligence artificielle de fabriquer un texte, une image, une vidéo...

humaine étant sans limites, des dizaines de personnes se sont jetées dans le vide et bien entendu n'en réchappèrent pas. L'enquête révéla que les vidéos avaient été commanditées par un promoteur immobilier qui voulait faire baisser les prix des tours en multipliant les morts sordides.

Jules est ravi de me rendre service. Une heure plus tard, il me livre ses résultats :

— Lors de la première vision de ta vidéo, j'ai pensé que c'était un pamphlet contre la médicalisation algorithmique du vieillissement, dit-il en adoptant le ton de l'expert. On peut envisager que les têtes roulent pour raconter un système qui perd la tête.

— Tu crois ? dis-je pour montrer mon scepticisme.

— Les résidences seniors sont devenues des laboratoires d'optimisation cognitive. Les têtes qui roulent n'amassent pas mousse. Elles symbolisent donc le rejet.

En parlant, il penche légèrement la tête, plisse les yeux comme s'il percevait des mystères invisibles. Je trouve cela aussi séduisant qu'un peu agaçant.

2050- Immortalité numérique (14)

.....
En 2016, James Vlahos, sachant que son père a atteint d'une grave maladie, il l'a enregistré et a créé son double numérique.

30 ans plus tard, tout le monde peut avoir des clones numériques des personnes disparues. Les psys s'inquiètent de cette pratique, car elle empêche de faire son deuil.

— Cela peut aussi être une attaque contre le Grand transfert, continue-t-il.

— Le « Grand transfert » ? Tu parles de la sauvegarde numérique de la conscience des personnes ? (14)

— Exactement. C'est une pratique aussi cachée que controversée. Les têtes qui se détachent peuvent représenter les consciences qui, au lieu d'être transférées vers des supports numériques, se retrouvent mal intégrées dans leur nouvelle matrice.

Je l'écoute en ayant la vague et désa-

gréable impression que quelque chose sonne faux dans ses propos. Mal à l'aise, je mets un terme à l'échange en inventant un appel urgent.

Après avoir raccroché, je reste songeuse. C'est comme si Jules jouait un rôle... Non, pire, c'est comme si je venais d'échanger avec une IA. De la certitude, de grandes phrases bien creuses comme « Têtes qui roulent n'amassent pas mousse », on retrouvait dans ses propos la mayonnaise des machines.

Cette simple évocation me fait froid dans le dos. Et si Jules n'était qu'un algorithme particulièrement sophistiqué ? Boule, avec sa naïveté de gamin, m'aurait branchée sur la dernière génération d'IA sentimentales.

Pour masquer mon trouble, je visionne de nouveau la vidéo :

— C'est du beau boulot ta vidéo. Ça doit être fait avec Mistigri. Cette IA déchire. Ses faux semblent plus vrais que les vrais, dit Boule, qui, comme d'habitude, débarque au moment où je ne l'attends pas.

— Ces images ne sont pas appropriées pour les enfants, dis-je.

— Tu rigoles. Il n'y a pas de sang et on ne voit pas la cervelle sortir du crâne. Dommage qu'ils n'ont pas fait parler les têtes quand elles roulent. Les poules continuent de marcher même quand elles n'ont plus de tête. Les humains pourraient parler. Ce serait logique.

— Logique et sans intérêt, dis-je.

— Quand on regarde le monde, on a l'impression que tous les dirigeants n'ont plus de tête. Pourtant, ils parlent.

Il me regarde avec ses yeux de gosse qui comprend trop vite qu'on vit dans un monde où l'on ne sait toujours pas si l'œuf est le père de la poule ou la poule la mère de l'œuf.

8. À quoi bon soigner les anciens, cela ne leur rendra pas la santé ?

C'est de plus en plus tendu. Chaque semaine, une tête d'un résident des Jardins tombera.

Toujours au taquet sur mon enquête à 222 points, il est temps que j'aille interroger la directrice des Jardins. Je demande à Schopenhauer combien de temps je vais mettre :

— C'est compliqué. D'une part l'âge modifie le rapport au temps. Durant l'enfance, la nouveauté des choses s'imprimant dans votre conscience, les jours sont d'une longueur insensée.

2050- Ca climatise (15)

.....
La climatisation a été interdite. On a abandonné cette solution qui réchauffe dehors pour refroidir dedans. Elle est juste autorisée dans les habitats collectifs hébergeant des personnes de plus de 75 ans. A cause de cette règle, ces résidences sont devenues des lieux où on vient travailler, discuter, échanger.

Au fil des années, votre avenir se raccourcit et votre passé s'alourdit. Le temps semble diminuer. D'autre part, à cause de la chaleur, les rails des trams ont fondu, le métro est en panne, les voitures autonomes sont à l'arrêt.

— Schopenhauer, tu es toujours aussi captivant, dis-je en serrant les dents.

Je suis exaspérée tant par le baratin de cette machine mal nettoyée que par les défaillances des transports. Il me reste la marche par 48 °C (15).

Je me rue vers ma penderie, arrache mon sweat de refroidissement et mes Birkenstock à semelles isolantes.

— Message de service. Vous devez attendre. Sherlock a des informations importantes à vous communiquer.

— Schopenhauer, j'ai autre chose à faire qu'attendre.

— C'est la procédure.

Je frappe du poing sur le mur si fort que mes articulations craquent. L'algocratie a remplacé la bureaucratie. On n'y gagne pas au change. Kafka avait raison : croire au progrès ne signifie pas que le progrès ait lieu.

J'attends donc. Je n'ai pas le choix. Si je sors de l'appartement, Schopenhauer va mettre en marche une alarme.

Un signal finit par m'indiquer que Sherlock veut me parler :

— Lou Pé, le faux et le vrai sont les deux facettes de la même médaille.

Je lève les yeux au ciel. Ce genre de banalités me provoque un tassement de vertèbres.

— C'est comme le soleil et la plante, dis-je pour abonder dans son sens.

— Lou Pé. Métaphore obscure. À préciser... À préciser. À préciser. À préciser...

L'IA se bloque. Je soupire, me lance dans une explication sur la photosynthèse pour essayer de la débloquer.

— Le soleil fournit de l'énergie lumineuse que la plante convertit en énergie chimique et matière organique. Sans soleil, la plante ne peut réaliser la photosynthèse. Sans plantes, l'énergie solaire n'est pas capturée dans les écosystèmes terrestres. Le soleil et les plantes sont donc les deux facettes d'une même médaille.

Va savoir pourquoi ça marche, mais Sherlock reprend :

— Lou Pé, l'affaire des Jardins ne se limite pas à une vidéo. Chaque semaine une tête d'un résident tombera.

Mon sang se glace.

— Une vraie tête ?

— Lou Pé. Si la tête des résidents des Jardins est vraie, alors on peut dire qu'une vraie tête tombera.

— Tu veux dire que des résidents vont mourir ?

— Lou Pé. Les statistiques montrent que les humains qui ont perdu leur tête survivent rarement longtemps.

Dans ma poitrine, mon cœur se met à battre comme un marteau-piqueur. Mes mains deviennent moites, une goutte de sueur perle sur mon front. Depuis le début, je pensais que tout cela n'était qu'un jeu macabre. Les mots de Sherlock viennent de faire voler en éclats cette vision rassurante.

De vraies personnes vont mourir.

J'ai du mal à reprendre mon souffle. Je ne suis pas Colombo avec son imperméable et son sempiternel « encore une petite question » ou Lisbeth Salander avec sa rage froide. Je suis juste Lou Pédraski, ancienne fabricante de paroles pour chanteurs morts. Les vraies enquêtrices ont toujours des tocs pour compenser leurs traumatismes. Elles comptent leurs pas, s'aspergent de gel hydroalcoolique, vérifient dix fois que la porte est fermée.

Moi, je suis juste une mère angoissée, une femme abandonnée, une fille qui en veut à sa mère. Mes névroses sont banales, mes blessures communes. Elles ne peuvent pas m'aider à identifier un tueur.

— La mort est une affaire sérieuse, dis-je avec un tremblement dans la voix.

— Lou Pé, c'est surtout une affaire définitive pour vous autres les humains. Si tu as peur de la mort, je peux confier l'affaire à un autre enquêteur.

La panique m'envahit. Plus que de la mort, j'ai peur de perdre mes 222 points. Il va me permettre d'aller me promener dans la forêt avec Boule. Il faut que mon fils découvre la vraie nature avant de préférer définitivement le virtuel au réel.

Je suis prise au piège entre ma trouille viscérale et ma nécessité

économique. C'est pathétique. Face à un tueur en série, je pense d'abord à mon compte en banque.

— Non, dis-je d'une voix aiguë. Je trouverai le coupable.

Les mots sortent de ma bouche comme des soldats de plomb. Ils sonnent faux même à mes propres oreilles.

— Lou Pé. Je vous rappelle que vous êtes juste assistante d'enquête.

J'esquisse un vague sourire en constatant que même une machine craint de perdre son pouvoir.

— Lou Pé, vous avez rendez-vous avec la directrice. Posez-lui des questions indiscretes. Les responsables de maison pour personnes âgées savent beaucoup de choses. Les résidents leur parlent et leur demandent de garder le secret. C'est logique. Ils ont été élevés dans cette culture. Quand ils étaient jeunes, il n'y avait pas de capteurs qui enregistraient leurs échanges familiaux. Ils ont donc l'impression que ce qui est important, c'est ce qu'ils cachent.

Sur le trajet, mon cerveau brûle. Je pense que, pour la société, la vieillesse semble un secret honteux dont il est indécent de parler. On a fait de la vieillesse un tabou. Ce silence permet de se dire :

- À quoi bon soigner les anciens, vu que cela ne leur rendra pas la santé.
- À quoi bon leur bâtir des résidences décentes, vu que cela ne leur donnera pas la culture, les intérêts, les responsabilités qui donneraient un sens à leur vie ?
- À quoi bon bien les nourrir, vu qu'ils sont promis à une mort encore plus certaine que la nôtre ?
- À quoi bon s'intéresser à eux vu qu'ils n'intéressent plus personne ?

Et si le tueur voulait profiter de l'invisibilité sociale de la vieillesse ?

9. Apprendre fait toujours du bien

Des bancs qui brûlent les fesses des seniors aux algorithmes hospitaliers qui les sacrifient... La directrice nous plonge dans l'enfer de l'âgisme.

Sur le trajet pour aller aux Jardins, je réécoute un reportage de Fouinette intitulé : « Rapport d'anomalies ». Ma grand-mère commence en disant :

— Les structures d'hébergement pour les anciens sont des prisons où l'on enferme des personnes qui ont commis le délit d'avoir trop vécu. La société interdit aux vieux d'être vieux. On les punit en les maltraitant.

Après avoir donné le ton, elle interroge Jean-Paul Castel, quatre-vingt-douze ans, résident aux Beaux jours. Il a noté les anomalies constatées dans sa maison de retraite et les a envoyées à la direction de l'établissement. N'ayant eu aucune réponse, il a fini par les poster sur les réseaux sociaux. Son compte est devenu viral.

Anomalie numéro 1 : Archimède

Chers maîtres nageurs des Beaux jours,

Le guide distribué aux familles indique que nous avons droit à un bain quotidien. Quand ma voisine est arrivée, on l'a mise direct au jus : elle est restée plus de quatre heures dans la baignoire. Est-ce qu'Archimède a dit qu'une vieille plongée dans une baignoire ressort toute seule ? Ou

avez-vous inventé une nouvelle loi physique qui se résume à : « Tout corps plongé dans l'eau des Beaux Jours y reste définitivement »

Anomalie numéro 2 : survie polaire

Chers plombiers dézingueurs des Beaux jours,

Depuis quelques jours, le chauffage est réglé sur le mode banquise.

Quand vous nous proposez des couvertures authentiques de la guerre 14-18, cherchez-vous à recréer l'ambiance des tranchées ou pensez-vous que nous avons besoin d'un entraînement à la survie polaire ?

Anomalie numéro 3 : petit-déjeuner

Chers maîtres du temps des Beaux jours

Quand le petit-déjeuner est servi, tous les résidents dorment. Pensez-vous qu'un café froid et un bol de corn-flakes mou nous donnent plus envie de vivre ? Ou cherchez-vous à nous prouver que nous pouvons survivre au réveil ?

Après avoir constaté que cette maltraitance est devenue si ordinaire qu'elle ne fait plus réagir personne, Fouinette termine le reportage en disant :

— Ça changera, quand on bâtera des maisons de retraite pour des jeunes. On construit des mouroirs parce qu'on pense que, à partir d'un certain âge, on n'a plus de futur **(16)**. Pourtant, même si le futur ne dure que quelques mois ou quelques secondes, il est toujours là.

Quand j'arrive aux Jardins, je suis hallucinée. J'avais gardé en mémoire l'image d'un immeuble coincé entre des barres d'immeubles. Cela ressemble à un village suspendu sorti d'un rêve d'architecte écolo.

**2050- La fin de la retraite
(16)**

Hier, on passait sa retraite dans son canapé. Aujourd'hui, on quitte son travail pour développer un projet personnel. Ce changement de vision a diminué de façon spectaculaire les coûts liés à la santé des personnes âgées. Des chercheurs ont montré qu'avoir des projets est le meilleur moyen pour rester en forme.

Les immeubles ont été vitrés et végétalisés. Des lianes grimpent le long des façades. Elles ont transformé le béton en jardins verticaux. Des passerelles aériennes relient les bâtiments et créent un réseau de chemins suspendus. La nature a repris ses droits. Pour une fois, l'urbanisme s'est adapté à elle, pas l'inverse.

Entre les immeubles, des potagers s'épanouissent sous des serres transparentes. Des ruches bourdonnent près d'un verger où poussent des fruits que je ne reconnais pas. L'air sent la lavande et le romarin. Il est difficile de croire qu'on est à Marseille, en pleine canicule et que l'endroit héberge des centaines de seniors.

Je demande à rencontrer la directrice.

— Marjorie ? Cherchez-la dans le jardin provençal, c'est là qu'elle aime être, me dit une femme menue.

Je la trouve effectivement sous un olivier en grande conversation avec une jeune femme aux yeux noirs brillants d'intelligence.

— Le magicien Merlin l'enchanteur affirme que la seule chose à faire quand on est triste, c'est apprendre. Peu importe que ton corps soit tremblant et affaibli, que tu passes tes nuits à écouter la maladie qui t'a pris en otage, apprendre fait toujours du bien. C'est la seule chose qui n'abîme personne et qui donne le sourire. Apprendre rappelle qu'on est vivant et donc qu'on peut encore grandir, évoluer, s'étonner. Camille, la priorité est de donner le goût d'apprendre à des personnes qui pensent que leur vie est terminée et qu'elles n'ont plus qu'à attendre la mort.

À cet instant, elle me remarque et m'invite à m'asseoir.

— J'imagine que vous êtes Lou. Je vous attendais. Enchantée, je suis Marjorie. Camille est une facilitatrice en savoirs de Seniors à la classe (17).

— Bonjour Camille. Quels types de savoirs transmettez-vous aux résidents ? demandé-je.

— Tous, répond-elle avec un sourire malicieux. Le macramé

quantique, la philosophie des escargots, l'art de faire pousser des légumes sur Mars, la théorie du chaos appliquée à la cuisine... Ce qu'ils désirent découvrir.

— Vous y connaissez dans tous ces domaines ?

— Je ne suis spécialiste de rien, répond Camille.

— Aux Jardins, on apprend ensemble, reprend Marjorie. Hier, les résidents ont découvert comment les champignons communiquent entre eux. L'important, c'est la curiosité, pas l'expertise.

En écoutant Marjorie, une phrase de Boule me revient :

— Mam's, arrête de mettre les gens dans des cases. La vie, ce n'est pas un jeu de Tetris où chacun doit rentrer dans sa forme prédéfinie.

Il l'a prononcé le jour où j'avais rencontré le père d'un de ses copains. L'homme étant plutôt séduisant. Après son départ, j'ai dit :

— Pour un développeur, il est fin et beau.

Boule m'a regardée comme si j'étais une extraterrestre, avant de s'exclamer :

— Ben, voilà. Bonjour, le préjugé. Tu crois que tous les développeurs mangent des pizzas, boivent du coca, vivent dans des caves et sont des gros lourds ? Que tous les profs sont coincés ? Que toutes les mamans divorcées sont relou ?

Il a marqué un point ce jour-là, mais cela n'a pas éliminé tous mes préjugés. J'imaginais que la directrice serait grise, revêche, avec un teint de papier mâché et l'enthousiasme d'un croque-mort. Cela ne pouvait être autrement. Elle devait passer ses

2050- Seniors à la classe (17)

Le mouvement « seniors à la classe » connaît un vrai succès. Le principe est que les élèves font la classe aux seniors. Ils leur apprennent leur langage, leur font découvrir les outils qu'ils utilisent ou leurs musiques.

journées à consoler des vieux qui marmonnent en regrettant le bon vieux temps.

Quand Camille nous quitte pour rejoindre un groupe qui étudie la bioluminescence des méduses, Marjorie affiche un visage plus sombre :

— Vous avez vu la vidéo ?

Je hoche la tête.

— Ça m'inquiète, mais ça ne m'étonne pas. On a découpé les générations en blocs. On a les baby-boomers, les X, Y, Z, alpha, bêta... Depuis des années, on vit dans l'idée que chaque génération devrait éradiquer ce que la précédente a établi. Cette segmentation a fait naître une opposition de plus en plus organisée et violente. Résultat, passé un certain âge, l'humain devient un parasite qu'il faut éliminer.

Elle me raconte ensuite l'ampleur du phénomène. Dans certains parcs, on a installé des systèmes de reconnaissance faciale sur les bancs publics. Si quelqu'un de plus de 65 ans s'assoit, le banc devient brûlant au bout de cinq minutes.

— Dans de nombreuses villes, les transports en commun ont des heures seniors, ajoute Marjorie. Si les seniors voyagent en dehors de ces heures, le tarif est multiplié par quatre. Les files d'attente dans les magasins ont des voies rapides interdites aux plus de 70 ans. De plus en plus de restaurants indiquent : « Établissement optimisé pour une clientèle dynamique ». Les vieux doivent comprendre qu'ils ne sont pas les bienvenus.

— C'est de la discrimination pure et simple, dis-je.

— Oui, de la séniophobie **(18)**. Elle est parfois très perverse. On a les passages piétons où on n'a que trois secondes pour traverser ou les portes automatiques programmées pour se fermer plus vite quand elles détectent une démarche lente. Enfin, le pire, c'est la santé. Dans les hôpitaux, les algorithmes de tri attribuent automatiquement une priorité basse aux plus de 70 ans, quel que soit leur état. J'ai vu des octogénaires attendre

dix heures aux urgences avec des fractures ouvertes pendant qu'on soignait des jeunes venus pour des coups de soleil. Les pharmacies signalent régulièrement des tentatives de contamination de médicaments prescrits aux seniors. La semaine dernière, on a trouvé une note dans notre boîte aux lettres : « *Chaque jour de soins pour un octogénaire équivaut à un mois d'éducation perdu pour un enfant.* »

Elle marque une pause, regarde vers les jardins où des résidents cultivent paisiblement leurs légumes.

— Lou, c'est la guerre des générations. Trente pour cent de personnes de plus de soixante-cinq ans, c'est devenu insoutenable. D'un côté, il y a des jeunes qui ne trouvent pas de travail, ne

peuvent pas se loger et doivent se débrouiller avec une planète en ruine. De l'autre, des vieux qui monopolisent les ressources, possèdent l'immobilier et vivent de plus en plus longtemps grâce à des technologies coûteuses. Les antivieux s'insurgent contre ces centenaires qui survivent grâce aux nanorobots. Ils n'ont pas tort. Ces investissements pharaoniques empêchent de financer les études des étudiants en médecine.

— Vous comprenez leur colère ? demandai-je, étonnée.

— Bien sûr, mais je refuse leurs méthodes. La solution n'est pas d'éliminer les vieux, c'est de repenser entièrement le système. Regardez ici, les résidents s'activent au jardin pour produire leur nourriture, enseignent aux jeunes... Ils créent de la richesse. Ils ne sont pas un poids mort pour la société. Ils sont une ressource. Chacun contribue selon ses capacités. Ce n'est

2050- La seniphobie a sa loi (18)

La loi mondiale contre la séniphobie (phobie des seniors), adoptée en 2035, a marqué un tournant. Son objectif est de faire de chaque âge une force et non un obstacle.

Elle interdit toute mention de l'âge dans les offres d'emploi et sanctionne les discours discriminants.

Elle autorise aussi les personnes qui le désirent à ne pas indiquer leur âge sur leurs papiers d'identité.

pas une affaire comptable, c'est une philosophie de vie.

Je l'écoutais en pensant à Fouinette. Radicale sur ce sujet, elle ne mâchait jamais ses mots :

— Les vampires centenaires accaparent la majorité du patrimoine immobilier pendant que leurs gamins croupissent dans des colocations. Ils se font greffer des organes imprimés en 3D, injecter des cellules souches, réparer par des nanorobots pour traîner leurs carcasses toujours plus longtemps. Pendant ce temps, on ferme des maternités, on rationne les vaccins, on refuse des greffes aux trentenaires. Une gérontocratie cannibale dévore sa descendance.

— Pensez-vous que la vidéo a été produite par ces antivieux ? demandé-je.

— C'est possible, répond Marjorie. Ça pourrait aussi venir de familles qui regrettent d'avoir placé leurs parents ici.

— Comment ça ? Le cadre semble idyllique.

— Justement. Trop parfait pour certains portefeuilles. Dans les maisons de retraite classiques, les personnes restent en moyenne trois ans avant de mourir. Les familles font leurs calculs : Papa a 85 ans, il lui reste trois ans, ça va coûter 150 000 euros, on récupérera le reste de l'héritage. Chez nous, ils restent en moyenne neuf ans. Vous imaginez le choc quand les familles font leurs comptes ?

Elle claque des doigts et affiche des messages qu'elle a reçus :

Votre établissement ruine notre famille. C'est une honte. Vous allez nous obliger à vendre notre maison familiale.

Avec vos jardins et pseudo-ateliers, vous entretenez l'illusion que les vieux peuvent encore être utiles à la société. C'est faux et ruineux pour leurs proches.

Vous prétendez révolutionner l'accompagnement du grand âge. En réalité, vous ne faites que vider nos comptes en banque.

— C'est terrible, dis-je.

— Le problème de fond, c'est l'héritage. Tant qu'il existera, les

familles verront leurs aînés comme des coffres-forts qu'il faut faire sauter avant qu'ils soient vides.

Décidément Fouinette est une pollueuse de cerveau. Sur ce sujet, je l'entends scander avec sa canne une diatribe pour la suppression de l'héritage **(19)** :

— Plus d'appartements haussmanniens qui hibernent pendant des générations. Plus de jeunes qui attendent la mort de grand-mère pour pouvoir s'installer. Plus de vieux culpabilisés de dilapider l'héritage familial en vivant trop longtemps. Les seniors deviendront libres de dépenser leur argent. Les jeunes apprendront à réussir par eux-mêmes.

Marjorie m'envoie un regard inquiet en disant :

— Ce qui me fait le plus peur dans cette vidéo, c'est qu'elle pourrait donner des idées. Des familles

exaspérées par les frais d'hébergement, des antivieux radicalisés, des héritiers impatientes... Il y a beaucoup de monde qui aimerait voir nos résidents perdre la tête définitivement.

Un frisson me parcourt. Après avoir compris que j'allais sans doute me coltiner avec de vrais morts, je découvre que cette enquête va me mener dans les recoins sombres de l'âme humaine.

2050- L'héritage en débat (19)

Après 15 ans de débat, l'héritage a été supprimé. Les personnes peuvent effectuer une transmission de leurs biens de leur vivant. Si nombreux considèrent que la loi est frileuse, elle redonne une place au donateur.

10. Vieillir en beauté, c'est vieillir avec son cœur

Ils sont ex-dockers, ex-hôtesse, ex-traders, ex-roadies et surtout ex-tout... Ils cultivent leur présent avec humour et tendresse.

Marjorie m'annonce qu'elle a invité tous les résidents à venir voir la vidéo. C'est prévu à dix heures. Elle me laisse les accueillir et viendra me rejoindre plus tard.

10 heures... 10 h 5, 10 h 15, 10 h 45, 10 h 55...

Je suis seule dans une pièce où au moins une cinquantaine de personnes devraient être présentes. Je retourne voir la directrice :

— Les résidents prennent leur temps. Ils n'ont plus de planning, d'horaires, de contraintes. Alors ils en profitent.

— Ce n'est donc pas sûr qu'ils viennent ?

— Ils viendront. À un moment, ils seront là.

— Quand ?

— Vous le saurez quand ils seront là.

J'ai du mal à cacher mon agacement. Heureusement, mon téléphone sonne. Le directeur de l'école de Boule s'affiche.

— Madame Pédraski, votre fils est absent. Il n'est pas venu en cours et ne s'est pas connecté à distance.

— Ne vous inquiétez pas, il va arriver, dis-je en géolocalisant mon fils. À sa vitesse de déplacement, je comprends qu'il teste sa nouvelle trottinette.

— Quand ?

— Vous le saurez quand il sera là.

L'humain, et particulièrement moi-même, peut être versatile. Il y a cinq minutes, cette réponse m'a profondément agacée. Maintenant, je la sers à mon interlocuteur. Je prends même un malin plaisir à enfoncer le clou :

— Monsieur le directeur, avouez que ce serait un vrai progrès si nous manions le temps avec plus de souplesse. Les enfants comme les idées pourraient prendre leur temps pour mûrir. Les professeurs enseigneraient jusqu'à ce que tous leurs élèves aient compris et pas juste jusqu'à la sonnerie. On ne s'épuiserait plus à courir après des secondes ou à rattraper le temps perdu. Le burn-out deviendrait une légende urbaine. Même l'obsolescence programmée deviendrait obsolète.

Je suis interrompue par un applaudissement lent et puissant. Un colosse entre dans la salle, sa démarche légèrement claudicante contraste avec sa carrure impressionnante. Ses mains sont de véritables battoirs. Elles sont marquées de cicatrices et de taches brunes. Sa chemise à carreaux rouge et noir, tendue sur des épaules de déménageur, révèle une musculature que l'âge n'a pas encore totalement entamée. Ses cheveux gris bouclés encadrent un visage buriné où brillent des yeux d'un bleu délavé, étonnamment tendres.

— Peuchère, j'aime bien ce que vous dites, lance-t-il avec un accent marseillais à couper au couteau. Enfin, j'aurais surtout apprécié avant-hier. Maintenant, je tue le temps. Et oui, comme tous les vieux, je suis devenu un criminel.

L'homme rit de sa propre plaisanterie. Le rire résonne dans toute la pièce comme un roulement de tonnerre bienveillant.

— Je me présente. Je suis Hercule Poireau. Poireau, comme le légume, pas comme le détective. Docker, quarante-trois ans de service. J'ai déchargé la moitié des bateaux qui sont passés par Marseille... Il y a dégun ici. Où sont les fadas ?

— Hercule, arrête de marronner. Ils vont arriver. Ils sont au conseil résident. Ils votent sur la suppression ou la conservation des avatars des résidents décédés.

— Ça ne discute pas, gronde Hercule en frappant du poing sur la table. Quand on meurt, on ne laisse pas traîner ses fantômes numériques.

— Mon pauvre vieux, tu es toujours aussi intransigent, soupire une voix cristalline.

Une femme s'avance avec la grâce étudiée de celles qui ont passé leur vie à servir en souriant. Ses cheveux violets, coiffés au carré avec une précision millimétrique, contrastent avec sa robe rose bonbon.

— Pauline, imagine que tu arrives pour OM-PSG. Sur la pelouse, il n'y a pas que les vingt-deux couillons de la Lune. Il y a aussi les hologrammes de Papin qui court encore sur l'aile, de Drogba qui réclame le ballon, de Mandanda qui gueule depuis ses buts. Dans les tribunes, des milliers de supporters décédés continuent à hurler « Allez l'OM. » Ça te plairait ?

— Hercule, je suis niçoise, alors tes histoires d'OM, je m'en fous. Enfin, comme un stade plein de morts, c'est un cimetière qui fait du bruit. Je préfère quand il n'y a pas beaucoup de bruit dans les cimetières. On peut mieux entendre parler ses morts. Pauline secoue la tête, comme si une personne invisible venait de lui chuchoter à l'oreille. Puis elle se redresse en affichant un large sourire.

— Je suis Pauline, mais ici, on m'appelle Barbie. C'est juste parce que je prends soin de moi. Déformation professionnelle. J'étais hôtesse de l'air. Quarante ans à sourire en servant des cacahuètes à 10 000 mètres d'altitude. Oui, j'avais une vie avant d'être ici. Même moi, parfois, je l'oublie.

— C'est comme tout le monde. Le temps a filé comme l'hyper-

loop² et nous voilà, s'exclame une voix rauque.

Une femme fait son entrée en claudiquant. Elle s'appuie sur une canne noire couverte d'autocollants de groupes légendaires : Rolling Stones, AC/DC, Metallica, U2. Ses cheveux gris sont coupés en brosse punk, ses avant-bras noueux disparaissent sous un patchwork de tatouages délavés où l'on distingue encore des guitares, des crânes et des cœurs transpercés. Son jean troué aux genoux et son tee-shirt vintage de U2 lui donnent l'allure d'une rockeuse qui refuse de raccrocher. Une cigarette électronique pend à son cou comme un talisman, et ses yeux verts, maquillés d'un trait de khôl épais, brillent d'une énergie indomptable.

— Oui, putain, on a du mal à le croire, mais hier, j'étais jeune, belle, pleine d'avenir, continue-t-elle en tapotant sa canne sur le sol dans un rythme syncopé. J'ai cligné des yeux. Je suis devenue mère de trois ingrats, cocue, grosse et incapable de nouer mes lacets. Maintenant, je suis ex-roadie, ex-culturiste, ex-mère, ex-égérie... Bref, juste ex-plein de trucs. Je suis enchantée de vous rencontrer. Je suis Grazilla, mais on m'appelle Graze.

Elle tire une longue bouffée sur sa cigarette électronique et souffle un nuage de vapeur parfumée à la cerise.

— Roadie ? Vous avez suivi des groupes ? demandé-je pour tenter de créer un lien.

— Orchestral Manoeuvres in the Dark, Talking Heads, R.E.M... Frérôts, j'ai monté plus de scènes que de mecs, et ce n'est pas peu dire, s'esclaffe-t-elle, ses yeux pétillant de nostalgie. Maintenant, le seul truc que je monte, c'est mon lit médicalisé. Putain, j'ai vraiment envie de niquer ma race.

— Graze, ton langage. Il y a une jeune femme dans la salle, proteste Pauline en lissant sa robe.

² Hyperloop : système de transport futuriste où des capsules circulent à très haute vitesse (jusqu'à 1000 km/h) dans des tubes..

— Ma chérie, j'ai vu plus de rock stars à poil que tu n'as d'heures de vol. Alors, mes mots vont et viennent. Et même que, parfois, ils me font jouir.

Un homme pénètre dans la salle avec la solennité d'un maître horloger. Sa barbe blanche, volumineuse et parfaitement taillée, encadre un visage émacié aux traits fins. Son gilet de velours rouge, boutonné jusqu'au col, lui donne des allures de notable d'autrefois. Une chaîne de montre à gousset barre son ventre, et ses mains osseuses consultent le précieux instrument toutes les dix secondes. Ses yeux gris acier, cachés derrière des lunettes rondes, scrutent le monde avec la précision d'un métronome.

— Le temps, c'est comme les dents, lance-t-il en révélant un sourire parfaitement édenté. Au début, on en a trop, on ne sait pas quoi en faire. Puis on les perd une par une sans y prêter attention. Quand on réalise qu'il n'en reste presque plus, on donnerait tout pour en récupérer quelques-unes.

— Tu n'as qu'à les faire repousser (20). Ça marche très bien, dit Graze en découvrant sa dentition refaite.

2050- Dans les dents (20)

Différentes méthodes existent pour faire repousser les dents. On absorbe un médicament à base d'acide ribonucléique ou on manipule des cellules souches. Ce progrès évite tous les dentiers et tous les trous dans la mâchoire.

— Pas question. Je ne veux pas que ma bouche devienne un potager.

— Avec les pastagas que tu t'enfiles, tu aurais des dents de requin, reprend Graze. Putain, si on ne peut plus rigoler, ajoute-t-elle en voyant le regard contrarié de l'homme.

— Je suis Calatrava Letan de la maison Letan, reprend l'homme avec une dignité froissée. Mon père était horloger, mon grand-père était horloger. Moi, j'ai fabriqué des horloges atomiques embarquées dans les sa-

tellites. J'ai passé ma vie à mesurer le temps des autres et maintenant, c'est lui qui se mesure à moi. Est-ce que vous savez

combien de secondes il y a eu dans ma vie ?

Graze lève les yeux au ciel :

— Tu es vraiment obsédé par tes chiffres.

— 2 840 334 224. Madame Graze, je ne suis pas obsédé. Je suis précis, dit-il en consultant sa montre une énième fois.

— Oh, l'ancêtre, tu crois que, quand la mort va venir te chercher, elle va te demander combien de secondes tu as vécues ? Non, elle t'embarquera même si tu n'as pas ton compte. Et, putain, ce n'est pas parce que tu as un prénom de montre qu'elle va faire des manières.

— Graze, tu es vraiment obligée de dire putain dans toutes tes phrases ? demande Pauline. À ton âge, ce n'est pas raisonnable.

— Ma chérie, à mon âge, même vivre n'est pas raisonnable. Alors, autant vivre à perte de raison.

Un homme s'approche avec l'élégance naturelle de ceux qui ont passé leur vie dans les palais de la finance. Ses cheveux argentés, plaqués en arrière avec une précision chirurgicale, brillent sous les néons. Sa chemise d'un blanc éclatant est boutonnée jusqu'au col. Ses chaussures italiennes reflètent la lumière comme des miroirs. Il claque des doigts par réflexe, geste machinal de celui qui a passé quarante ans à donner des ordres à la vitesse de l'éclair. Ses yeux bleu acier, habitués à scruter les cours de la Bourse, évaluent chaque situation avec la froideur d'un algorithme.

— Je vous écoutais, jeune femme, quand vous parliez du temps de votre fils. Le problème est que le temps des anciens ne vaut plus rien **(21)**. Je sais de quoi je parle. J'ai été trader pendant quarante ans. Je vendais des secondes à prix d'or,

2050- De tous les temps (21)

Chez les anciens, la chronosophie connaît un vrai succès. Cette sagesse du temps transforme l'attente en contemplation, la lenteur en profondeur, et la longévité en un art de vivre. Elle développe l'idée que le temps ne se possède pas, mais se partage.

et transformais les minutes en millions. Aujourd'hui, personne n'achèterait une seconde de mon temps. Mon temps est en faillite. Je ne me suis pas présenté. Je suis Vadim Mollencbroke. Le cliquetis familier d'un déambulateur à roulettes attire mon attention. Une femme s'avance lentement. Sa silhouette tassée par les années évoque un galet poli par les vagues. Son corps, plus large que haut, semble avoir absorbé toute la tendresse du monde. Ses cheveux blancs nacrés, coiffés avec un soin méticuleux, encadrent un visage rond. Ses yeux, d'un bleu délavé, pétillent.

— Alors, Simone, c'est quoi ton poème du jour ? demande Calatrava en consultant sa montre.

Simone ne répond pas.

— Tu as mangé ta langue ? demande Pauline.

— Calatrava, réfléchis deux secondes avant de parler. Tu sais bien que Simone est végétarienne, réplique Graze.

— Ne vous y méprenez pas, reprend Calatrava. D'habitude Simone n'a pas la langue dans sa poche. Elle nous récite des poèmes.

Simone sourit et finit par dire d'une voix douce comme du velours :

— Les poèmes sont des trésors, dit-elle avant d'en réciter un de Felix Leclerc.

*Vieillir en beauté, c'est vieillir avec son cœur,
Sans remords, sans regret, sans regarder l'heure.
Aller de l'avant, arrêter d'avoir peur,
Car à chaque âge se rattache un bonheur.*

Un chien aux poils poivre et sel se faufile entre les jambes, quête des caresses. Son museau grisonnant et ses yeux sages trahissent son grand âge. Sa queue remue avec l'enthousiasme d'un chiot. Il porte un collier rouge avec une médaille en forme d'os où est gravé « Dilemme ».

— C'est Dilemme, dit Hercule en se penchant pour caresser

l'animal de ses mains de géant. Vous pouvez le caresser. Il ne pègue pas. Il vient vers vous parce qu'il a senti que vous étiez tendue. C'est normal. Nous, les vieux, on fait peur. La preuve, quand je me regarde dans la glace, je panique.

— Je croyais que tu étais un ravi de la crèche, dit Graze. Et que, même dans le noir, tu étais heureux.

— Heureux ? Oh, la bazarette, tu connais ce mot, s'amuse Hercule en caressant Dilemme. Peuchère, je le suis parce que je n'attends plus rien des autres comme de moi-même. Je vis l'instant comme Elon et Trump là-bas.

2050- Animaux de compagnie (22)

.....
Les résidences pour personnes âgées sont obligées d'accepter les animaux de compagnie.

Partout, on constate que prendre soin d'un être vivant, c'est se rappeler que soi-même, on est vivant.

Il montre deux singes qui se chamaillent derrière une vitre, l'un essayant de voler la banane de l'autre.

11. Ils ne nous tuent pas, ils nous effacent

Les têtes sautent. Les résidents rient. Un message transforme la comédie gériatrique en thriller un peu angoissant.

J'adore entendre les résidents. Avec leurs complicités et leurs manies, ils ont l'air si jeunes. Je me laisse bercer quand, tout d'un coup, un silence traverse la salle.

Calatrava le laisse s'éloigner avant de dire :

— Il est exactement 11 h 41 et 12 secondes.

— Calatrava, soupire Pauline, tu vas nous rendre dingues.

— Et vous, jeune dame, comment composez-vous avec le temps ? me demande alors l'horloger.

Une vingtaine de paires d'oreilles super bioniques attendent ma réponse. A mon étonnement, elle ne se coince pas dans ma gorge.

— Mon quotidien est une course-poursuite épique avec le temps, dis-je. Un travail vampire, un fils cyclone, une mère puzzle... Je perds souvent la bataille. Encore plus, depuis que ma grand-mère joue les fantômes.

— Vous voulez dire dire qu'Héloïse Lucchet a disparu ? s'exclame Hercule.

— Comment savez-vous qu'Héloïse Lucchet est ma grand-mère ? Vous la connaissez ?

Pauline arrête de se poudrer le nez. Graze éteint sa cigarette électronique. Vadim cesse de faire claquer ses doigts. Même

Elon et Trump ne se chamaillent plus.

— Je ne sais plus. On a dû me le dire. Ce n'est pas vrai ? Excusez-moi. À mon âge, on se fait souvent des nœuds au cerveau. Ce sont nos erreurs de vieillesse ! dit Hercule en se raclant la gorge. Je hoche la tête, mais mon esprit dérive. Je ne crois pas à cette erreur de vieillesse. Fouinette habite-t-elle ici ? Que cache ce silence ?

Les questions se multipliant, je me demande si je dois m'inquiéter pour ma grand-mère. Deux jours plus tôt, Boule m'a posé une question qui me hante :

— Maman, est-ce qu'il y a une date limite pour l'inquiétude ? Quand quelqu'un devient très vieux, est-ce qu'on arrête de s'en faire pour lui ? Ce serait logique ? Puisque la seule chose importante qui lui reste à vivre, c'est mourir.

Je sors faire un tour dans le jardin pour reprendre consistance et croise Marjorie :

— J'aurais dû vous prévenir, dit-elle. Aux Jardins, les résidents sont des actifs. Ils accomplissent tous une ou plusieurs tâches qu'ils aiment ou qu'ils ont toujours pratiquées. Certains passent l'aspirateur aussi bien, voire mieux, que ces robots qui ont envahi la majorité des maisons pour anciens. Une résidente passe ses journées à nettoyer les réfrigérateurs. Ancienne laborantine, elle est convaincue que les bactéries les plus dangereuses se cachent dans les univers froids. D'autres s'occupent du jardin ou organisent des cours de sport. Certains cuisinent. Un résident prépare chaque jour un tiramisu aux fruits de saison qui a beaucoup de succès. Nous avons aussi notre école de conversation. Des résidents échangent avec des personnes du monde entier qui veulent pratiquer le français. Cette activité évite d'avoir des résidents qui attendent les repas en grommelant. En revanche, comme ils sont âgés, ils prennent du temps pour accomplir leurs tâches. Nous avons développé un système d'alarme pour leur annoncer le début des événements. Cela les

stressait et les démobilisait. Après de longs débats, le conseil des résidents a décidé que, puisque tout le monde avait du temps, on pouvait attendre. C'est maintenant la règle ici. On appelle ça « le temps perdu-gagné ».

En l'entendant, je pense à Corinne, la sœur de Fouinette. Quand , comme elle le disait, elle a été emprisonnée dans une maison de retraite, son seul désir était d'en finir avec la vie. Afin que j'accepte de l'aider à effectuer l'acte ultime, elle me dressait un tableau de son quotidien :

— Ici, il n'y a que des vieux. Ils sont moches et insupportables. Il n'y a plus que la bouffe et la haine qui les tiennent en vie.

Dans son mouiroir, les pensionnaires étaient parqués devant des télés hurlantes. Parfois, une aide-soignante débordée hurlait :

— Madame Dupont, pour le caca, il faudra attendre.

Ça exaspérait Corinne, qui considérait que le droit à l'intimité ne se perd pas avec l'âge.

Les repas étaient le moment de toutes les hostilités. Germaine accusait Monsieur Robert de lui voler son yaourt. Josette refusait de s'asseoir à côté de cette vieille peau qui sent le pipi. Les conversations tournaient autour des selles, des médicaments et des visites qui ne venaient jamais.

Les animations consistaient en un loto hebdomadaire où l'on gagnait un paquet de gâteaux périmés. Des séances de gymnastique douce permettaient d'agiter mollement les bras sur une musique de supermarché. Le summum du divertissement était le coiffeur. Chaque mois, armé de sa bombe de laque, il transformait dames et messieurs en Playmobil.

Corinne observait ce spectacle avec la lucidité féroce qui l'avait toujours caractérisée :

— Ici, nous sommes moins que des objets. Les objets cassés, on les répare ou on les recycle. Nous, on nous parque comme du bétail avant l'abattoir. Personne ne s'intéresse à nous parce que nous sommes juste des vieux, et que rien ne ressemble plus à un

vieux qu'un autre vieux.

Ce qui terrifiait le plus Corinne, c'est d'être effacée.

— Moi qui ai passé ma vie à être une originale, une emmerdeuse, une femme qui n'en fait qu'à sa tête, je deviens comme eux. Toute ma vie se dissout dans cette médiocrité. Ils nous volent jusqu'à notre personnalité. Ils nous transforment en zombies geignards qui n'ont plus que leurs bobos pour exister. Ils ne nous tuent pas, ils nous effacent.

Corinne a persévéré dans son originalité. Un membre du personnel a oublié de cadenasser l'accès au toit. Elle en a profité pour arrêter le carnage d'une vie qui ne vaut plus le coup d'être vécue.

Alors, l'idée des Jardins, où les résidents gardent une utilité, une dignité, me réjouit. Plutôt que d'attendre la mort en grommelant, autant préparer des tiramisus et discuter avec le monde entier.

Marjorie revient avec un plateau de tisanes en me disant :

— Vous voyez, ils sont venus. Ils arrivent quand ils sont prêts, pas quand l'horloge le décide.

Quand la directrice entre dans la salle, tous les résidents se taisent. Vous ne pouvez pas imaginer le bruit que cela fait une cinquantaine d'anciens qui s'arrêtent de parler en même temps. Le silence est si épais qu'on a l'impression d'être plongé dans un bain de guimauve.

La vidéo commence. Plan fixe sur le premier résident. Marguerite Dubois, 93 ans. Une immobilité parfaite dans ce décor pastel à la Wes Anderson. Puis sa tête se détache, roule avec élégance sur le parquet ciré.

Calatrava consulte sa montre et murmure :

— Pile, trente secondes. Précision horlogère.

Vadim fait claquer ses doigts :

— Beau timing. Du travail de pro.

On voit Henri Moreau, 87 ans. Sa tête saute comme un bouchon

de champagne.

— Pschitt, s'exclame Graze en levant sa tisane. Putain, frérots, c'est comme une bouteille de Dom Pérignon. Qui a déjà bu de ce Champagne ?

Un grognement collectif lui répond.

Hercule apparaît à l'écran. On le voit figé sur sa chaise, puis sa tête explose en une pluie de confettis.

— Peuchère, s'esclaffe l'Hercule. Je suis tout espéloufi. Je fais le feu d'artifice maintenant.

Son rire de géant résonne dans toute la salle. Il est si contagieux que Pauline commence à glousser en se cachant derrière son miroir de poche.

— Tu ressembles à un bouquet de fleurs qui explose, dit-elle. C'est très poétique.

— Poétique ? reprend Graze en tirant sur sa cigarette électronique. Putain, Barbie, tu n'as rien capté du film. J'appelle ça de la daube pour midinettes.

— Graze, on ne dit pas putain, mais fichtre.

Le fou rire commence à contaminer la salle. Vadim fait claquer ses doigts de plus en plus vite :

— ROI³ excellent sur cette séquence. Investissement minimal, impact maximal.

Pauline apparaît à l'écran. Sa tête pivote lentement sur elle-même, puis glisse sur le côté avec la grâce d'une danseuse.

— Oh. s'exclame la vraie Pauline en battant des cils. Regardez comme je suis élégante. Même sans corps, je garde la classe.

— Tu as toujours eu la grosse tête, lance Simone. Maintenant, c'est officiel.

Graze explose de rire :

— Simone. Quand tu ouvres ta gueule, tu es terrible.

³ Le ROI, ou Retour sur Investissement (Return on Investment en anglais), est un indicateur financier qui mesure la rentabilité d'un investissement.

— Graze, ton langage, proteste mollement Pauline tout en riant.

— Tu dérailles. Je n'ai même pas dit « putain ».

— Oui, mais on l'entend.

Graze apparaît à l'écran. Elle est vêtue d'un tee-shirt de U2. Sa tête saute violemment, rebondit trois fois sur le sol dans un bruit métallique.

— Rock'n'roll. hurle Graze en levant le poing. Même ma mort fait du bruit. Bono serait fier.

Elle fait semblant de jouer de la guitare électrique, imitant les gestes d'un solo endiablé.

— Tu as toujours eu la tête dure, commente Hercule.

Le rire devient général. Il est nerveux, un peu forcé. Pauline se tape sur les cuisses, Vadim applaudit en faisant claquer ses doigts, Calatrava rit tellement qu'il en oublie de consulter sa montre.

C'est au tour de Vadim. Il porte une chemise blanche. Sa tête se dévisse comme un couvercle de bocal avec un petit pop cristallin.

— Excellent. s'exclame Vadim. On dirait que j'ai négocié ma mort comme un contrat.

— Tu es vraiment un bon vendeur, dit Pauline. Tu arrives même à vendre ta propre mort.

Calatrava apparaît. Sa tête tombe d'un coup, net, précis, comme l'aiguille d'une horloge qui marque l'heure.

— Parfait, s'écrie le vrai Calatrava en consultant sa montre. Pile à l'heure. Même mort, je suis ponctuel.

La dernière réplique déclenche un fou rire. Les anciens rient, pleurent de rire, s'interpellent, se tiennent les côtes. Dilemme court partout en aboyant, contaminé par l'euphorie générale. Même les singes derrière leur vitre semblent amusés.

— Putain, on dirait un remake des Dix petits nègres en version gériatrique, lance Graze entre deux éclats de rire.

— Avec nos têtes qui sautent, ça ferait plutôt « Les dix petits

bouchons », renchérit Hercule.

Pauline se regarde dans son miroir :

— Au moins, sur la vidéo, je n'ai pas de rides.

— Oui, ma chérie, sans tête, pas de front plissé, dit Graze.

Le fou rire redouble. Certains sont pliés en deux, d'autres s'essuient les yeux. L'atmosphère est électrique, survoltée.

J'ai la mâchoire serrée pour éviter de hurler « Silence les vieux. »

Je m'accroche.

Le téléphone de Marjorie sonne.

Elle décroche. Son visage se transforme. Une ombre obscurcit son regard.

Elle murmure quelques mots, raccroche, se lève en disant :

— Excusez-moi, dit-elle d'une voix blanche. Il faut que j'y aille.

Elle sort précipitamment. Ses pas résonnent dans le couloir.

Les rires se sont éteints. C'est comme si le départ précipité de la directrice les avait mis sur pause. Les résidents se regardent.

— Qu'est-ce qui arrive ? demande Pauline en refermant son miroir.

— Ça doit être grave, murmure Calatrava en consultant sa montre.

Un à un, ils commencent à partir. D'abord Hercule, qui traîne davantage la jambe. Puis Vadim, qui a cessé de faire claquer ses doigts. Graze éteint sa cigarette électronique,

Calatrava consulte sa montre :

— Il est précisément midi trente-trois minutes et quarante-sept secondes.

En quelques minutes, la salle se vide. Je me retrouve seule face à l'écran noir avec Dilemme couché à mes pieds.

Le silence qui m'entoure maintenant semble lourd de menaces. Je remarque une ombre qui passe furtivement devant la porte entrouverte. J'ai l'impression que quelqu'un m'observe.

12. La connerie ne pratique pas l'âgisme

Sieste dans l'histoire. Aux Jardins, on inverse les rôles. Les résidents travaillent, le personnel se repose.

De retour chez moi, je commence à décompresser quand Sherlock me contacte.

— Lou Pé, rapport d'enquête attendu.

— La projection a provoqué un fou rire généralisé, dis-je, encore troublée par cette réaction.

— Lou Pé, le rire constitue un mécanisme de défense. La probabilité est élevée que les résidents s'en servent pour masquer leurs angoisses. Cette réaction collective laisse supposer une connaissance préalable du contenu vidéo. Avez-vous envisagé une complicité entre les résidents ?

— Ils partagent le même quotidien depuis des années. Leur complicité est solide. Elle a été tissée par des silences, des regards échangés et des petits arrangements.

— Lou Pé, cette cohésion pourrait être un élément déterminant dans l'enquête. Il faut que vous identifiiez les meneurs.

Je m'apprête à couper la connexion quand Sherlock ajoute :

— Lou Pé, Hari Molière, 95 ans, résident aux Jardins, est décédé ce matin à 12 h 36, soit treize minutes avant votre départ.

Mes circuits s'affolent. Le téléphone de Marjorie, son départ précipité, l'ombre dans le couloir... Tout s'explique.

— Comment est-il mort ? demandai-je, la gorge serrée.

— Lou Pé, épuisement cardiaque sur vélo d'appartement. Il a pédalé pendant 74 minutes à vitesse maximale.

— C'est un meurtre ;

Lou Pé, aucune information ne l'indique.

— S'il est mort pile au moment où la vidéo montre sa tête qui roule, il est impossible que ce soit un hasard. Qui a accès à la salle de sport ?

— Lou Pé, la salle de sport est en accès libre. On doit juste prendre un badge à la réception. Il faudra que vous interrogiez Victor Poireau ?

— Pourquoi ?

— C'est son compagnon. Ils devaient se marier le mois prochain.

— Se marier ? À leur âge ? Deux hommes ?

— Lou Pé. Alerte discrimination détectée. Premier avertissement. L'âge et le genre ne constituent pas un obstacle à l'amour et au mariage. UberFlic refuse toutes formes de discrimination. Au deuxième avertissement, vous perdrez 20 % de vos points.

Il n'y a rien qui m'agace plus que la morale assistée par intelligence artificielle. C'est encore à cause de Fouinette qui m'a répété quelques kilos de fois :

— La morale est un compromis sociétal qui résulte de la friction entre les désirs et les contraintes, l'individuel et le collectif, l'idéal et le réel.

Bon, en décodé, ce n'est pas un truc qu'on peut résumer en cochant des cases d'un programme.

— Sherlock, la vraie morale ne fonctionne pas avec un système de malus, dis-je. Elle se nourrit de doutes et de questionnements. Elle ne se réduit pas l'obéissance à des commandements préenregistrés.

J'ai l'impression que mes propos sonnent juste... En réalité, ils résonnent dans le vide. Sherlock s'est déconnecté avant d'avoir

pu profiter de ma réflexion. Il s'est contenté de m'envoyer un message disant :

— Lou Pé. Retour aux Jardins pour interroger la directrice.

Comme une intelligence artificielle en cache souvent une autre, Schopenhauer prend le relais en affichant un message.

— Achetez un cadeau pour l'anniversaire de votre mère. Je m'en occupe ?

Sur le trajet pour aller aux Jardins, je rumine sur le sujet.

Est-ce que les cadeaux font plaisir en priorité à ceux qui les donnent ? Avec ma mère, c'est sûr. Elle m'offrait toujours des pulls trop grands. « C'est pour que tu grandisses dedans », disait-elle.

Est-ce qu'on peut avoir du plaisir à faire un cadeau quand l'amour ressemble à une corvée administrative ?

Est-ce qu'un cadeau part toujours d'une bonne intention vu que souvent on donne pour faire taire sa conscience ?

Est-ce qu'il y a un âge où il n'est plus utile de faire des cadeaux ?

Bref, vu la grandeur et la décadence de mes réflexions, heureusement que j'ai trouvé une voiture autonome qui m'amène rapidement aux Jardins.

À l'accueil, Il y a une femme d'au moins 80 ans en blouse blanche. Chignon strict, lunettes à chaîne dorée, c'est l'archétype de l'infirmière-chef d'autrefois.

— Je cherche la directrice, dis-je.

— Je la remplace. Que voulez-vous ? répond-elle d'un ton sec.

— Je veux parler à Marjorie. C'est urgent, dis-je en souriant à cette résidente.

— Vous la trouverez au bâtiment Orchidée, chambre Pistil. Elle fait sa sieste. Elle est fatiguée en ce moment.

— Je cherche Marjorie, la di-rec-trice, insisté-je.

— Ah, vous n'êtes pas au courant. Une fois par mois, on inverse les rôles entre 13 heures et 23 heures. Les résidents occupent les postes du personnel et le personnel devient résident.

Elle me tend un badge visiteur avec un sourire malicieux.

En traversant les couloirs, je découvre cette inversion.

Dans un bureau de direction : Vadim, en costume-cravate, épluche des factures. Ils claquent des doigts en disant :

— Ces fournisseurs nous arnaquent. J'ai négocié 15 % de réduction sur les médicaments.

Plus loin, Graze dirige une séance d'aquagym dans la piscine. Elle porte un sifflet autour du cou et vocifère :

— Allez, les frérots, bougez-vous. Putain, montrez que vous n'êtes pas morts. Un, deux, un, deux. On lève la guibole. Un, deux.

Dans l'eau, une dizaine d'employés s'exécutent en rigolant.

Dans la salle de repos, Simone, installée dans un fauteuil, lit une histoire à trois infirmières assises en tailleur sur des coussins :

Il était une fois June une vieille dame très belle. Ses cheveux blancs attiraient des lobbies pharmaceutiques, technologiques et financiers. Pour eux, June n'était pas une personne, mais une marchandise. Médicaments, assurances, maisons de retraite, technologies... Chacune de ses rides était un nouveau marché. Chaque fragilité était une opportunité commerciale. Elle n'était qu'une mine d'or à exploiter jusqu'à son dernier souffle. Et puis, un jour, June...

Calatrava, montre à la main, supervise la distribution des repas :

— 1 minute 12 de retard. À corriger.

J'arrive devant la chambre Pistil et frappe.

— Entrez. dit une voix endormie.

Marjorie apparaît. Avec ses cheveux ébouriffés, elle a l'air d'une adolescente grognon.

— Ah... l'enquête... Excusez-moi, c'est le jour de l'inversion. Ça tombe mal. Je ne peux pas décaler. C'est trop important pour les résidents. Quand ils jouent un rôle, leur cerveau se réveille. Les connexions synaptiques se réactivent, la mémoire procédurale ressurgit. Des circuits éteints depuis des années se rallument.

C'est le jour et la nuit.

Une résidente entre alors avec un plateau :

— Votre goûter, ma chérie. Tisane et tiramisu de concombre. Pas de discussion. Bien manger est essentiel pour vieillir en bonne santé.

Marjorie obéit et continue :

— L'inversion transforme tout. Graze a changé la musique d'aquagym. Depuis qu'il y a du rock, la fréquentation a doublé. Vadim a supprimé le service à table : chacun se sert. Le gaspillage a chuté de 60 %. Une aide-soignante s'est aperçue qu'elle ne supportait pas quand elle n'était pas prévenue qu'on prenait sa tension. Pourtant, c'est ce qu'elle faisait. D'autres se sont rendu compte qu'elles parlaient aux résidents comme à des gamins de 5 ans. Léonard de Vinci disait que les détails font la perfection, et la perfection n'est pas un détail. Il avait raison. On le comprend lors des journées d'inversion.

Un éclair me traverse le crâne :

— Les jours d'inversion, est-ce que vous laissez vos passes aux résidents ?

— Pour simplifier, on les dépose sur le comptoir, murmure Marjorie.

— Tous les résidents ont donc pu accéder à la salle de sport sans être identifiés.

— Oui... Pourquoi me posez-vous cette question ? Vous pensez que Hari a été... Non, c'est impossible. Hari était très aimé.

— Il est mort quand l'inversion venait de démarrer. Cela ne peut pas être une coïncidence, dis-je.

— Vous croyez qu'un résident peut avoir tué Hari ? Non, ce n'est pas possible.

— Pas possible ? Pourquoi ? répliquè-je. C'est vraiment idiot de tuer un résident. Manque de chance, la connerie ne pratique pas l'âgisme.

— Je ne comprends pas.

— Pourtant c'est simple, dis-je. On pense qu'à partir d'un certain âge, on devient inoffensif. On peut être une crapule à tout âge. Il n'y a pas d'âge pour être bête et méchant. On peut être un vieux ou un jeune con.

Je prononce ma tirade comme si je faisais un triple salto parfait. Attendant une salve d'applaudissements, je regarde Marjorie.

Alors que je lis plus de l'exaspération que l'admiration dans ses yeux, elle soupire :

— Il faut que je reprenne le contrôle. Je vais arrêter l'inversion.

Je me retiens de l'arrêter pour qu'elle applaudisse le lien que j'ai fait entre l'inversion des rôles et le meurtre. C'est du niveau de Columbo, Marple, Holmes et les autres. Enfin, j'ai envie de le croire.

13. Les morts donnent des leçons de savoir-vivre

Quart d'heure politico-philosophique. Entre transports en panne et pensées à nu, on esquisse le portrait d'une société où seul l'amour résisterait aux algorithmes.

Après cette journée bien remplie, mon père a envahi mes songes. Il frottait des boules qui ressemblaient aux têtes dans la vidéo et marmonnait :

— Lou les boules, ce n'est pas un jeu. C'est un art de vivre. On scrute le terrain, on caresse sa boule, on se concentre pour envisager une trajectoire parfaite.

Il ramasse une boule, la fait rouler dans sa paume comme pour en évaluer le poids, puis continue :

— Chaque boule mal lancée te donne une leçon. Les champions ne sont pas ceux qui ne ratent jamais, ce sont ceux qui apprennent de leurs ratages....

L'hologramme de ma mère a fait une apparition en disant :

— Bouddha a peur de foirer son enquête.

Il lui a lancé une boule qui l'a fait disparaître, puis a ajouté :

— Lou, les morts donnent des leçons de savoir-vivre. Ils apprennent que la vie est précieuse parce qu'elle a une fin. La mort donne du sens au jeu. Elle rend chaque geste important, chaque sourire précieux, chaque je t'aime irremplaçable. Carreau, hurle-t-il. Les morts ne ratent jamais leur coup.

Son hurlement me réveille. Mon crâne semble continuer à rouler sur un terrain instable. Schopenhauer détectant l'ouverture des yeux se met à diffuser des actualités :

À l'issue d'un divorce tumultueux, Micheline Fubur a porté plainte contre son neurologue. Elle affirme qu'il lui a installé une puce permettant de lire dans les pensées de son ex-mari.

— Schopenhauer, merci d'éviter ce type d'actualité.

— Pourquoi les humains ont peur que leurs pensées soient lues ? Elles sont si banales,

— Schopenhauer, comme disait ton homonyme : « L'homme est un animal métaphysique ». Il veut garder ses désirs inavouables, ses rancœurs secrètes et ses fantasmes honteux. Notre intimité est le dernier sanctuaire de notre humanité. Ce serait le carnage si on pouvait lire dans les pensées de ses proches. Les couples se déchireraient en découvrant les véritables intentions de l'autre. Les amitiés s'effondreraient sous le poids de vérités qui devraient rester cachées.

Ne prenez pas ma diatribe au pied de la lettre. J'ai mal dormi à cause de mon père et me suis mal réveillée. Je suis en pièces détachées et j'ai l'impression que j'ai perdu la notice. C'est bien entendu à ce moment-là que Boule fait son apparition.

— Mam's, tu reparles à Schopenhauer. Tu n'as pas tenu longtemps. Je t'entendais. Tu es à côté de la plaque. Lire dans les pensées des autres, ça déchire.

— Tu n'es pas à l'école ? demandé-je parce que je n'ai vraiment pas envie de discuter sur le sujet avec mon fils.

— Ce serait vraiment génial, s'enthousiasme Boule. Imagine, je connaîtrais ta réponse quand tu prends tes grands airs et balance des « Il faut réfléchir. On verra plus tard. ». Je saurai aussi combien de temps il faut attendre quand papa, dit qu'il arrive dans cinq minutes. Les adultes, vous êtes de vrais menteurs. Lire dans vos pensées nous simplifierait la vie.

Il fait une pause, puis ajoute avec un sourire malicieux :

— En fait, il faudrait tout de même des filtres. Je ne veux pas savoir ce que tu penses de mon père. Toutes tes histoires de mecs, on filtre aussi.

Boule saisit sa trottinette et quitte l'appartement. Il revient deux minutes plus tard :

— Au fait, pour draguer, ça serait canon de lire dans les pensées. Plus besoin d'investir dans des baskets qui envoient des rayons laser et une casquette qui déchire sa race. Tu es là, beau gosse, nature et tu lis les pensées des meufs. La classe !

— Boule, tu pars à l'école ou je te transforme en cloporte gluant ?

— Tu n'aurais pas oublié de me remercier. Je te rappelle que je me sacrifie pour toi.

— Comment ça ?

— Je m'exile deux jours chez mon père pour te laisser l'appartement.

Il claque la porte en riant.

Seule, je repense à Hari, mort hier pendant que nous regardions ces têtes qui sautaient. L'image me donne la nausée. Comment peut-on tuer quelqu'un pendant que ses amis rigolent dans la pièce d'à côté ?

Prête à partir pour interroger Hercule Poireau, je demande à Schopenhauer d'envoyer un message à Jules pour lui proposer un rendez-vous ce soir.

— Schopenhauer, le message doit être comme un soufflé : léger, aéré, mais pas trop gonflé. Juste avec une pointe d'impatience et une pincée de mystère. C'est la première fois que nous nous voyons, dis-je.

— Demande enregistrée.

— Schopenhauer, trajet pour les Jardins ?

Le métro est fermé suite aux nouveaux débordements de l'Huveaune. Les autonomes ne circulent plus.

— Encore ?

— Les voitures tombent en panne dès qu'il fait plus de 35° ou quand les chaussées sont mouillées. Comme nous sommes dans une ville méditerranéenne en pleine canicule avec des orages fréquents, le système est en panne 320 jours par an. Les ingénieurs ont oublié d'envisager un plan B. Ils estimaient que la météo s'adapterait à leurs technologies.

— Comment font les Marseillais ? dis-je en regrettant ma question. À ce rythme, je vais de nouveau devenir addict à mon assistant virtuel.

— Ils marchent. Ou ils restent chez eux. C'est l'effet pervers du progrès : plus on avance, plus on recule.

Je soupire et enfile mes chaussures de marche. Quarante minutes à pied sous un soleil de plomb pour aller interroger un homme qui vient de perdre l'amour de sa vie. Décidément, ce métier d'enquêtrice ne ressemble en rien à ce que j'imaginais.

Je reçois un message de Jules :

Ciel en feu, jours ardents, désir brûlant... Mon fil d'Ariane, c'est l'attente. Je me consume d'envie de te voir.

En lisant la réponse, ma mâchoire se décroche. Ce style ampoulé et vide, c'est du 100 % intelligence artificielle. Cela ferait bondir Fouinette qui pense que :

— L'amour est la seule chose qui résiste encore aux algorithmes. Aucun ne nous aidera à mieux aimer. L'amour est notre ultime liberté.

14. Il n'y a rien de plus qui ressemble à un vieux qu'un autre vieux

On explore la relativité temporelle en découvrant que, lorsqu'on met trois plombes pour lacer ses chaussures, un an dure trois mois... Et l'intrigue se noue.

Le message un peu trop artificiel de Jules a égratigné ma croyance en une belle rencontre. Résultat, en sortant de chez moi, ma confiance en moi opère une chute vertigineuse.

Je suis envahie par le syndrome de l'imposteur.

Je pense qu'Hari Molière mérite mieux qu'une enquêtrice de pacotille aux ordres d'une IA servant à financer les voyages sur la Lune de vieux garçons de la Silicon Valley. Les bien-pensants et mal-baisés n'ont pas dû rendre la vie facile à un vieux transgenre. Pour l'honorer, l'enquête doit être parfaite. Elle doit être menée par quelqu'un qui sait repérer les indices invisibles, interroger les témoins avec méthode, décrypter les motivations d'un meurtrier.

Fouinette aurait déjà établi trois hypothèses et serait en train de les vérifier. Moi, je suis en train de me farcir la tête avec une litanie de questions :

- Pourquoi ma grand-mère disparaît-elle au moment où j'ai besoin d'elle ?
- Pourquoi les résidents ont-ils réagi quand j'ai parlé de sa disparition ?

- Peut-on enquêter sur un meurtre sans n'avoir jamais résolu une disparition de chat ?
- Ai-je le droit de fouiller dans la vie privée des gens alors que je ne maîtrise même pas la mienne ?

Le père de Boule utilise à tire-larigot une expression qui m'agace au plus haut point : « Il faut raison garder ».

Je « raison garder » en décidant de rentrer chez moi.

Je fais deux pas. M'arrête.

Non, je vais « raison garder » en menant l'enquête.

Je fais demi-tour.

— Schopenhauer... Non, déconnecté.

Je ne veux plus que Schopenhauer m'impose son choix algorithmique. J'ai repris ma liberté. Je ne me laisserais plus manipuler par une machine.

— Pardon, Madame, vous bloquez le passage, dit un homme en vélo-cargo.

Je suis tellement perdue dans mes pensées que je n'ai pas vu que je suis sur la piste cyclable et que je bloque le passage.

Surprise, je me jette de côté et tombe dans le fossé.

Le cycliste descend de son vélo et vient m'aider à m'asseoir :.

— Ça va ? Vous avez mal ? Vous voulez que j'appelle un drone-ambulance ? demande-t-il avec sollicitude. C'est de ma faute ?

— Ca va... Je suis entière, dis-je. C'était... Vous n'y êtes pour rien. Je me posais des questions, dis-je en me disant que l'homme m'était familier.

— Des questions, on s'en pose tous.

— Quelles questions vous vous posez ? dis-je pour montrer à cet homme que j'ai de la conversation.

— Je me demande, par exemple, quand on sait qu'on est vieux. Est-ce que c'est quand on met trois plombes pour retrouver ses clefs ou quand c'est les autres qui vous le font sentir.

Je trouve sympas ses interrogations et le trouve beau au moins comme un camion de pompier. La comparaison me fait rire. Ré-

sultat, dix minutes plus tard, je lui raconte mon enquête et ma crainte d'être une impositrice.

— Avant de mourir, mon père se sentait aussi un imposteur, répond-il. Il se trompait. L'imposteur n'est pas celui qui doute. C'est celui qui a des certitudes. Les imposteurs sont ceux qui croient tout savoir. Bon, il faut que j'y aille. Je m'appelle Jim. Si vous avez envie de continuer à discuter, vous pouvez me contacter sur Jim22412.

Alors qu'il s'éloigne sur son vélo, une phrase du film *Jules et Jim* de François Truffaut me revient :

Tu m'as dit « Je t'aime ».

Je t'ai dit « Attends ».

J'allais dire « Prends-moi ».

Tu m'as dit « Va-t'en ».

Sa musicalité me donne envie d'agir :

— Schopenhauer, envoie un message à Jules pour annuler le rendez-vous de ce soir.

— Quel motif ?

— Celui que tu veux, dis-je.

Je ne vais tout de même pas lui dire que, comme je tente de me désintoxiquer de l'IA, je ne vais pas tomber amoureuse d'un homme choisi par un algorithme qui utilise une IA pour rédiger ses messages.

Cette décision m'allège. Jules n'est plus mon futur amoureux. J'ai soufflé sur ma flamme et anesthésié mes papillons dans le ventre. Jules était trop programmé, trop compatible, trop pas choisi par moi.

Comme la nature a horreur du vide, Jim prend sa place dans ma calebasse. Dès que j'ai un peu de temps, je vais lui envoyer un message. Pas question que Schopenhauer se mêle de l'affaire.

Mes babillages amoureux m'ont redonné confiance en moi. En arrivant aux Jardins, j'ai l'impression d'être la meilleure enquêtrice du monde.

OK, ce n'est pas crédible.

Disons, que je vais réussir à faire le job sans me planquer derrière un pot de fleurs.

Je prends un ascenseur, un toboggan, une passerelle et surtout du temps pour arriver à la porte de l'appartement de Victor. Quand la porte s'ouvre, mes yeux sortent de leurs orbites.

— Bonjour. Vous avez l'air surprise de me voir ?

— Je croyais que vous vous appeliez Hercule.

— Dans la résidence, tout le monde m'appelle Hercule parce que je suis grand et costaud. Au début, cela m'agaçait. Après, j'ai compris que cela me permet d'être reconnu. À notre âge, c'est essentiel. Il n'y a rien de plus qui ressemble à un vieux qu'un autre vieux.

— Oui, c'est ce que disait ma tante Corinne, m'entends-je dire.

Il sourit et ajoute :

— Et puis, Hercule, ce n'était pas un fada. On l'a quiché dans un rôle de mi-dieu, mi-homme, mais il avait la classe. Il s'est enfilé les douze travaux sans broncher. Je fais de la daurade. Cela vous dit ?

Mes papilles décident à ma place.

— Cela sent vraiment trop bon.

— Hari adorait la daurade royale. Pas pour le goût, mais parce que ce poisson change de sexe au cours de son existence. Elle naît mâle et devient femelle. C'est un hermaphrodite séquentiel. C'est comme Hari. Il est né femme et est devenu un homme. Enfin, mon homme...

Un long silence s'ensuit. Je le laisse envahir l'espace.

— J'ai eu de la chance de connaître Hari. Il espérait qu'un jour les humains auraient l'intelligence des daurades royales et ne considéreraient plus que le changement de sexe est contre nature. Il collectionnait les anecdotes sur les espèces qui transcendent la binarisation sexuelle. Le poisson-clown devient femelle quand la matriarche du groupe disparaît. Les escargots

sont à la fois mâles et femelles. Ils s'échangent leur sperme lors de l'accouplement. Les grenouilles rouges changent de sexe selon la température de l'eau.

Il fait une nouvelle pause et je me dis qu'Hercule est un bon comédien. Quand il s'exprime sincèrement, il ne s'encombre plus du langage marseillais. Il n'a d'ailleurs presque plus l'accent.

— Hari était un adepte du transhumanisme biomimétique, reprend-il. Il pensait que, quand les humains vivront aussi longtemps que certaines tortues, ils voudraient tous expérimenter les deux genres. L'humanité aura alors fait un net progrès. Hari était génial, mais pas toujours simple à suivre.

Je hoche la tête. Hercule parle de Hari avec une tendresse qui m'émeut. Je suis venue l'interroger sur un meurtre. Je me retrouve témoin d'une histoire d'amour interrompue brutalement.

— Cela n'a pas dû toujours être rose pour Hari, dis-je pour comprendre l'homme.

— Rose ? s'exclame Hercule avec un rire amer. Vous n'avez pas idée. C'était plutôt noir charbon avec quelques nuances de gris. Vous, les jeunes, vous croyez que les mentalités ont évolué. C'est loin d'être vrai. Ici, de nombreux résidents ont un cerveau fossilisé par leurs préjugés.

Hercule retourne la daurade dans la poêle d'un geste brusque. Je me recule pour ne pas recevoir de gouttes d'huile.

— Avant, ils nous toléraient. Quand ils ont appris que Hari avait été une femme, on aurait dit qu'il avait la peste. Certains ont cessé de nous adresser la parole. D'autres changèrent de table lors des repas communs. C'était comme si nous étions contagieux, dit-il en agitant sa spatule. Une pétition a circulé. Elle demandait qu'on quitte les Jardins pour préserver l'harmonie. Heureusement, on a une directrice qui a un cœur non artificiel. Lors de la réunion hebdomadaire, elle a affirmé que ceux qui doivent déménager sont ceux qui ne peuvent pas supporter la

différence. Vous auriez vu leurs têtes. Ils ressemblaient à un dessin de Pollock⁴.

La voix d'Hercule se brise sous le chagrin. Ses mains tremblent en servant la daurade.

— Est-ce que vous connaissez les auteurs de cette pétition ? demandé-je.

— J'ai des doutes. Hari n'aimait pas les délateurs. Je ne le trahirais pas. À ce moment-là, je tombe sur une photo des deux hommes et découvre que Hari Molière a une peau d'ébène qui contraste avec une chevelure hirsute plus blanche que blanche.

— Il est beau, dis-je.

— Et noir.

Je souris en pensant que Hari était vieux, transgenre, black. Il accumulait les motifs de discrimination. Pour avoir le combo, il lui faudrait un handicap.

— En plus, il était bègue. Un handicap invisible. Les pires.

Je regarde Hercule avec l'impression qu'il est en train de lire dans mes pensées.

⁴ https://fr.wikipedia.org/wiki/Jackson_Pollock

15. On négocie sa mort avec la faucheuse

On fait un pas de côté, donc on avance. On se balade dans une volière thérapeutique et joue au Sexabble, la version lubrique du Scrabble.

Au fil de la discussion avec Hercule, je me sens de plus en plus coincée du bulbe. J'emprunte cette expression à Boule pour décrire cette sensation étrange qu'on a, lorsque votre interlocuteur devine vos pensées.

— Vous croyez qu'ils auraient pu...

Comme à mon habitude, je ne termine pas mes phrases. La différence est que mon interlocuteur les continue.

— ...Tuer Hari. Ils l'avaient déjà tué. Il n'y a rien de pire que d'être mort quand on est en vie, ajoute Hercule en me racontant un de leurs crimes.

Hari adorait les oiseaux. Depuis son plus jeune âge, il s'est mobilisé pour qu'on arrête de les décimer avec l'utilisation surabondante de pesticides.

Il ne pouvait pas assister sans rien dire à la disparition de la moitié des volatiles. Des études ayant montré que les bienfaits des oiseaux, il a créé des volières d'ornithérapie.

Quand il est arrivé aux Jardins, il a proposé d'en installer une. Plusieurs dizaines de résidents et membres du personnel y venaient chaque jour. Les soignants étaient étonnés des impacts positifs de ces bains d'oiseaux. Les résidents anxieux retrou-

vaient leur sérénité en écoutant les gazouillis. Ceux qui souffraient de dépression voyaient leur humeur s'éclaircir au contact de ces petites créatures colorées. Même les malades d'Alzheimer montraient des signes d'apaisement. Leurs visages se détendaient en écoutant des chants mélodieux.

L'ornithérapie agissait comme un antidote naturel aux maux de l'âge. Elle reconnectait les résidents à une joie primitive. Les soignants incitaient tous les résidents à pratiquer ces séances. Le succès était tel que le conseil des résidents a décidé l'agrandissement de l'espace.

— Hari était heureux. Le jour où les résidents ont su qu'il avait été une femme, tout a changé. Outre l'arrêt des travaux d'agrandissement, une pétition a été déposée pour maltraitance d'animaux. Elle disait qu'on maltraitait les oiseaux en les enfermant et en les obligeant à chanter. Hari a eu beau dire que la volière était ouverte et que les oiseaux pouvaient s'envoler, rien n'y fit. Le conseil des résidents, c'est bien sur le papier. Sauf que les vieux sont facilement manipulables. Il suffit qu'une personne joue la grande bouche pour qu'ils prennent peur et se rallient à sa position.

— Imaginez qu'ils l'ont même accusé d'être à l'origine du développement du Sexabble dans la résidence.

Affichant un léger sourire, Hercule m'explique que le Sexabble est la version lubrique du Scrabble. Le principe est de justifier que les mots posés ont une connotation sexuelle.

Casserole, c'est bon. On passe à la casserole. Biscuit. On le trempe. Lapin, on le pose. Les métaphores culinaires sont facilement acceptées. Les discussions sont plus âpres pour l'univers du jeu. Les uns jouent aux dominos. Les autres aux petits chevaux. Le must reste de pouvoir faire un Sexabble avec des mots comme concupiscent, aphrodisiaque ou cunnilingus.

— Les grenouilles de bénitier des Jardins sont montées aux co-

cotiers. Elles, qui n'avaient jamais vu le loup ou juste un spécimen lors de leur préhistoire, sont partis en croisade. Avec Hari, nous avons une sexualité déviante. Donc, nous diffusons des pratiques ludiques déviantes... Vous voulez savoir d'où vient le Sexabble ?

Je souris en pensant que j'adore ne pas avoir besoin de me fatiguer à formuler des questions.

— Tout simplement d'un atelier de créativité dont l'objectif était de trouver des moyens de favoriser le mélange des générations. Rire ensemble sur des choses qui intéressent tout le monde, il n'y a rien de mieux. Les Jardins auraient fait fortune en brevetant les Sexabble. C'est le jeu le plus joué dans les résidences pour anciens.

Après cet intermède, Hercule s'affaisse. J'ai l'impression que le poids de sa peine est supérieur à celui du monde.

— Pensez-vous que..., dis-je

— ... Des résidents auraient pu modifier la programmation du vélo d'Hari ? continue Hercule. Disons que, animés par la jalousie et la haine, les médiocres peuvent commettre des actes atroces. On pense que les vieux ne font plus de mal à une mouche. C'est une erreur. Certains emmagasinent de la haine qui, quand on ne s'y attend pas, se déverse. Ils peuvent alors commettre des actes pervers. Dévisser les roues des déambulateurs, savonner des marches, mettre des laxatifs dans la soupe.... Comme ils n'ont plus prise sur leur vie, alors, ils pourrissent celle des autres.

— Pour Hari, vous croyez qu'ils pourraient...

Hercule agite ses deux épaules. J'ai du mal à interpréter sa réponse. Est-ce qu'il est en train de me dire qu'il croit que son futur mari a été tué par un vieux qui écrase les mouches ou que c'est bizarre une enquêtrice qui ne termine pas ses phrases.

Après une minute de silence, Hercule finit par dire :

— Hari affirmait qu'on négocie sa mort avec la faucheuse. Pour

lui, dans la majorité des cas, on a une mort à l'image de sa vie. Cette réflexion me fait sourire. Fouinette m'a souvent parlé de son frère Olivier. À l'entendre, il est né en emmerdeur en se coinçant dans le cordon ombilical. Il a vécu en emmerdeur en étant un mari, un père, un frère râleur et aigri. Il est mort en emmerdeur en rendant l'âme sur un bateau battant pavillon de complaisance dans les eaux non territoriales. Il a fallu des mois de tractations pour pouvoir rapatrier son corps.

— Mourir en effectuant une course contre la vie, c'est du Hari tout craché, dit Hercule en affichant un sourire triste. Il disait toujours que sa vie était une performance artistique. Sa mort ne pouvait pas être ordinaire.

Alors que je lui serre la main, je pense...

— Est-ce que je suis vraiment Marseillais ? Ici, chacun joue son dernier rôle. Le parler marseillais fait partie de mon personnage. Parfois, je le laisse au vestiaire.

Quand je sors, je croise Calatrava, qui se promène avec Dilemme.

— Comment va Hercule ? demande-t-il à voix basse.

— Il est effondré, dis-je.

Calatrava regarde autour de lui, puis se penche vers moi :

— Hari était un des rares ici qui... qui...

— Qui ? demandé-je.

— La puce... Il va nous manquer.

Sa voix tremble légèrement. Avec sa montre à gousset, je l'avais pris pour un vieux coincé dans son passé. L'émotion dans ses yeux me fait reconsidérer la chose.

16. Je n'aime pas le silence. Il n'a aucune conversation

Boule expérimente la vieillesse avec un exosquelette. Lou s'inquiète que des puces fassent disjoncter le cerveau. Sa mère se consume dans l'anticipation de ses malheurs.

Sur le retour, une tornade me transforme en survivante du Titanic. De retour chez moi, je découvre Boule, affalé sur le canapé. Il dévore des documents imprimés.

— Mam's, tu ressembles à un caniche mouillé, dit-il sans lever les yeux. Tu sais ce que je viens de découvrir ?

Il lève une liasse de feuilles avec une lenteur surprenante :

— Tu joues à Monsieur Patate ? demandé-je.

— Je porte un exosquelette, répond Boule. C'est un simulateur de vieillesse. Avec, je bouge comme un homme de 85 ans. C'est pour nous apprendre à être plus compréhensifs avec les personnes âgées.⁵ Tu devrais essayer. Tu serais plus gentille avec mamie.

Je reste mouillée et stoïque avant de constater que l'exosquelette n'a pas ralenti le cerveau de mon fils.

— Regarde ça. Neuralink, Synchron, Blackrock... Depuis presque 30 ans, des entreprises plantent des puces dans les cer-

⁵ https://www.sciencesetavenir.fr/sante/l-exosquelette-qui-vous-fait-vous-sentir-vieux_29766

veaux. Officiellement, c'est pour soigner. Quand tu es paralysé, on t'envoie du jus dans la puce et hop tu lèves le bras. Une autre décharge, tu te sers un café.

Je me contente d'attraper une serviette de toilette.

— Qu'est-ce qu'il se passe si on t'envoie trop de jus ? demandé-je en repensant au mot prononcé par Calatrava.

— Tu as le cerveau qui disjoncte. Pas sûr qu'il reparte quand on remet le courant.

— On peut donc...

Je m'arrête net. Je suis en train de demander à un gamin de douze ans s'il est possible de télécommander la mort d'un homme qui porte une puce.

Je change de registre.

— Boule, tu devais être chez ton père ?

— Il a annulé. Réunion de dernière minute avec ses investisseurs. Comme d'hab. Tu peux sortir. Je me gère.

Mes vêtements trempés forment une flaque sur le sol. Je pars me changer. Quand je reviens, Boule visionne la vidéo fake des Jardins en étant figé sur le canapé :

— Mam's, j'ai eu une idée de malade. Ta vidéo dit que les vieux des Jardins sont des cobayes. Les shétans⁶ leur ont dit qu'ils n'ont pas le droit de parler des expériences qu'ils font sur eux. Tes anciens ont fait une vidéo pour dire qu'on est en train de dézinguer leur calebasse. Ce sont des malins. Ils parlent sans parler.

Ma mâchoire se décroche. C'est plus plausible que les interprétations coincées de Jules, alias mon ex-futur-amoureux.

— Ce n'est pas possible parce que..., dis-je.

— Je vois. Pour toi, ce n'est pas possible parce que les vieux sont des bouffons qui ne peuvent pas bricoler ce genre de vidéo. Même quand on a dépassé un certain âge, on peut encore faire

⁶ Diables

n'importe quoi. Ton Wes quelque chose...

— Tu parles de Wes Anderson ?

— Oui, c'est une référence d'homme préhistorique. C'est donc des Cromagnons qui ont fabriqué la vidéo. C'est le genre de prompt que Fouinette pourrait cracher.

Il n'a pas tort. Fouinette a toujours été fan de Wes Anderson.

— Sauf que...

— Mam's, finis tes phrases. Avec toi, il faut toujours jouer à la pêche aux mots.

J'ai envie de l'envoyer compter les moutons en Patagonie.

— On ne peut pas implanter des puces dans le cerveau des gens sans leur accord.

Boule tourne lentement la tête vers moi. Son corps semble un « maruta », mais ses yeux sont brillants :

— Mam's, les requins sont futés. Ils demandent aux boomers de participer à une étude pour améliorer leur mémoire. Trop contents de ne plus devoir faire le tour du monde pour retrouver leurs chaussettes, ils acceptent. La signature du contrat passe crème. Comme ils ne se souviennent pas, à la fin de la phrase, du début, on peut tout leur faire signer.

Boule repart dans sa chambre. Il semble avoir réglé son exosquelette sur 163 ans.

Quand je suis seule, je suis envahie par l'image d'Hari sur son vélo, pédalant jusqu'à l'épuisement. Je me demande, une fois encore, si quelqu'un a télécommandé sa mort.

C'est bien entendu dans ce moment critique que ma charmante mère choisit pour envahir mon appartement avec son hologramme plus vrai que vrai :

— Bouddha, tu as des nouvelles de Fouinette ?

J'essaye de booster mon cerveau pour qu'il fournissent une réponse qui rassure ma mère.

— J'ai appelé Léna. Elle m'a confirmé qu'elle est sur une enquête. Il ne faut donc pas s'inquiéter.

Lena était l'assistante de Fouinette. Depuis qu'elle est à la retraite, elles continuent à être très proches.

— Lena n'est pas fiable. Elle oublie même d'aller chercher ses enfants à l'école.

— Maman, cela est arrivé une fois quand elle a eu un accident, dis-je.

— Comme dit le proverbe : « Jamais un sans deux ».

En l'entendant, j'ai une furieuse envie d'aller coller son hologramme sur le Boncoin dans la catégorie des encombrants.

— Maman, tu es tendue. Cela te dirait d'aller te détendre pendant quelques jours. Tu rêves d'aller embrasser les arbres. Je t'organise cela. Tu es d'accord ?

— Embrasser les arbres ? répète ma mère, comme si je venais de lui suggérer de lécher les trottoirs de Paris. Ton père ne serait pas d'accord. Tu sais, il était très jaloux.

Depuis quelque temps, ma mère vieillit beaucoup plus vite que ma grand-mère. Cela résulte de leurs rapports à la vie.

Ma mère se nourrit d'angoisses. Elle a peur de mourir, de perdre sa mère ou sa fille, de ne plus aimer le chocolat, que son ombre refuse de la suivre, que ses plantes d'intérieur se plaignent du manque d'arrosage, que ses photos vieillissent plus vite qu'elle, que les nuages se lassent de faire la pluie, que les pigeons organisent des complots, de ne plus avoir peur... Sa créativité en matière d'angoisses est hors du commun. Elle a même peur d'être trop heureuse quand elle sera au paradis.

Fouinette est dopée à la curiosité. Elle veut savoir si les escargots rêvent de vitesse, ce que les arbres chuchotent les nuits de tempête, si la lumière s'éteint quand on ferme la porte du frigo, si le chat de Schrödinger est bien mort ou bien vivant, comment les araignées savent où tisser leur toile pour qu'on s'y prenne le visage, comment les oiseaux décident qui va chanter en premier au lever du jour, pourquoi certains silences sont plus bruyants que les cris, comment les rides racontent les histoires de vie...

En résumé, ma mère se consume dans l'anticipation de malheurs. Fouinette se régénère dans l'étonnement.

— Une déconnexion totale va te faire le plus grand bien. Tu vas te retrouver juste avec toi-même, la nature, et cette chose rare qu'on appelle le silence.

— Je n'aime pas le silence. Il n'a aucune conversation.

Même mon ombre soupire et me supplie de déconnecter ma mère. Mais, j'insiste.

— Tu te souviens quand tu me racontais que, petite, tu passais des heures à regarder les nuages ? Quand as-tu fait ça pour la dernière fois ?

— Les nuages ? C'est plus comme avant. Maintenant, on les télécommande pour voler la pluie du voisin. Le progrès fait peur. Il faudrait l'interdire.

Je prends trois grandes respirations. C'est un moyen d'éviter de laisser s'échapper l'armada de dragons qui me chauffe les entrailles.

— Tu pourrais aller dans ce centre en Ardèche dont Martine t'a parlé. Quelques jours sans écran, sans hologramme, sans IA, cela te ferait du bien.

— Comment saurai-je si Fouinette donne des nouvelles ?

— Je te préviendrai.

— Je ne sais pas si je peux avoir confiance en toi, répond-elle.

Je me retiens de lui expliquer que j'en ai plus qu'assez qu'elle me prenne pour un serre-livre. J'ai vraiment autre chose à faire que passer mon temps à la maintenir debout.

— Maman, fais ce que tu veux. J'en ai assez de voir ton hologramme dans mon salon. C'est stressant. J'ai l'impression qu'il traîne même quand tu n'es pas connectée. Tu te stresses, tu me stresses, et au final, tout le monde est stressé. Même ma fabricante à pancake panique. Soit tu vas faire des câlins à des sapins en Ardèche, soit tu me laisses tranquille. Là, j'ai l'impression de vivre avec le fantôme de quelqu'un qui n'est même pas

mort. Je suis épuisée.

Je déconnecte ma mère, la bloque et tente de faire redescendre ma pression avec de longues et profondes inspirations. Je sens mes épaules retomber quand j'entends :

— Mam's, tu devrais vraiment essayer l'exosquelette. Tu serais moins relou avec ta mère. C'est normal que ta reum s'inquiète sur sa reum. C'est comme moi, si tu as disparu, je serais d'abord content. Ensuite, je serais inquiet. Après, je serai super inquiet parce que qui va me faire à manger ? Qui va m'expliquer pourquoi les darons font toujours semblant de comprendre des trucs qu'ils ne comprennent pas ? Grand-mère a raison de s'inquiéter. Ce n'est pas parce que son hologramme pue la lavande virtuelle qu'il faut la jeter.

Mon téléphone vibre. Message de Jim22412 : « J'espère que vos questions ont trouvé des réponses. Si vous en avez d'autres, on peut en discuter. »

Mon visage s'illumine.

17.Être vieux, c'est avoir des superpouvoirs inversés.

Lou est au rapport. Boule a trouvé un rapport alarmant sur le coût du vieillissement de la population.

— Lou Pé, ici Sherlock. Connexion demandée.

Je secoue la tête pour me rassembler. À cette heure-là, je me sens comme un meuble Ikea à monter avec la vis essentielle qui manque.

— Lou Pé, état des lieux de l'enquête.

— J'ai vu Victor, mais on l'appelle Hercule. Son futur mari était trans, bègue et noir. Il souffrait parfois des jugements et préjugés des résidents. Nombreux vieux ont l'esprit grand ouvert à la bêtise. Les neuroscientifiques ont prouvé que l'exposition constante à des pensées hostiles modifie la chimie du cerveau. On peut donc en déduire qu'Hari a été tué, s'est tué ou il est mort parce qu'il devait mourir à ce moment-là.

— Lou Pé, je ne vois pas le rapport.

J'ai un frisson qui me parcourt le corps.

— Lou Pédraski, dis-je en me souvenant qu'hier j'avais confiance en moi.

— Lou Pé, je ne vois pas le rapport...

— Si ça peut expliquer cela. Le cortisol augmente. Le système immunitaire s'affaiblit. Les connexions neuronales des zones liées au bien-être s'atrophient. On réunit tous les ingrédients

qui poussent au suicide.

— Lou Pé, je ne vois pas le rapport...

Ma confiance est en train de prendre la tangente.

— Sherlock, Hari pouvait lire dans les pensées des autres. Même s'il avait construit des barrières contre les agressions, il peut avoir été détruit par les pensées des autres. On peut donc en déduire que c'est un suicide assisté par la méchanceté.

Je pose cette idée un peu déplacée pour faire réagir Sherlock. Il me répond.

— Lou Pé, je ne vois pas le rapport.

Avant de partir en mode ninja, je tente une fois encore de lui faire comprendre l'évidence.

— Hari se battait pour qu'on accepte l'homme qu'il était. Il avait construit des défenses contre les agressions verbales. Les horreurs qu'il a lu dans les pensées des résidents ont eu raison de lui. Tu vois le rapport maintenant ?

— Lou Pé, je ne vois pas le rapport...

Agacée, je garde le silence. Sherlock continue.

— Lou Pé, je vous ai demandé d'enquêter pour connaître l'auteur d'une vidéo. Vous interrogez une personne et effectuez des conclusions hâtives sur la mort d'un homme. Voulez-vous que je vous retire l'enquête ?

— Non... non, dis-je d'une voix brisée.

Je ramasse la chaise et m'effondre dessus. Là, je vous donne en mille, Boule sort de sa chambre et dit :

— Il faut que tu la joues plus cool avec ton Sherlock. Il était en boucle parce que tu ne le laissais pas parler.

Portant toujours son exosquelette, Boule avance un pied devant l'autre avec une lenteur calculée :

— Aujourd'hui, je teste la marche d'un bonhomme de 97 ans. C'est ouf comme expérience. Au début, j'étais vénère parce que je n'arrivais pas à avancer. Puis j'ai capté un truc de cinglé. Quand tu vas lentement, tu vois des trucs que tu loupes quand

tu te déplaces normal. J'ai remarqué que la voisine cache ses clés sous le troisième pot de fleurs. Le chat du 3e a une patte qui tremble. Les fissures sur le mur dessinent une carte de l'Afrique. Il s'arrête, s'appuie contre le mur comme un vrai ancien.

— En fait, être vieux, c'est avoir des superpouvoirs inversés. Comme tu ne peux pas jouer au caïd, tu prends le temps de regarder et de réfléchir. Mon prof m'a fait rire en disant : « C'est la fin du monde. Les jeunes foncent dans les ronces. Les vieux finissent leur verre. »

Il s'arrête devant le miroir de l'entrée, observe sa démarche.

— Avec cet exosquelette, je commence à comprendre pourquoi Fouinette enquête toujours sur des trucs que personne ne veut voir. J'ai continué les recherches. Tu veux savoir ce que j'ai trouvé ?

— Non, dis-je.

— Mam's, pour une fois, sois sérieuse. Je suis tombé sur un programme intitulé « *Expérimentations cognitives sur populations vieillissantes* ». Officiellement, ils développent des bidouilles pour traiter les maladies d'Alzheimer et Parkinson. Tu sais, c'est quand tu oublies qui tu es.

— Et officieusement ?

— Ils testent la télépathie artificielle, dit-il avec cette gravité qui me glace toujours chez lui. Regarde. C'est écrit noir sur blanc : Déploiement pilote de Synapsis dans les établissements partenaires. *Critères de sélection : résidents peu vindicatifs ayant des familles peu présentes.* » Tu ne trouves pas que ça pue ? Les Jardins font partie des établissements pilotes, continue Boule. Ils ont reçu un max de pognon pour faire de l'innovation thérapeutique.

— Comment tu as trouvé ça ?

— Dark Web. Plus rien n'est secret quand on sait chercher.

Boule parcourt d'autres fichiers sur sa tablette.

— Là, ils disent pourquoi ils utilisent des vieux pour faire leurs

tests. J'avais raison. C'est juste parce que les plaintes des anciens sont rarement entendues.

Je m'approche de la tablette pour lire les documents

— Quand ils disent : « Docteur, je n'en peux plus d'entendre les pensées des autres », on les calme avec quelques saloperies et on déclare qu'ils ont perdu la tête..

Boule retourne dans sa chambre et ressort avec un autre papier.

— Mam's, il y a un autre truc inquiétant. Regarde là, ils disent que, avec tous leurs robots, maintenir en vie un vieux de 90 ans coûte 300 000 euros par an en moyenne. On multiplie par 15 millions de vieux en France et il n'y a plus grand-chose pour les jeunes.

— C'est un vrai problème dans un monde où les ressources s'épuisent, dis-je en parcourant rapidement le document.

— T'inquiète, ils ont leurs combines pour diminuer le nombre de vieux.

Un frisson remonte le long de ma colonne vertébrale.

— Tu as trouvé des documents disant qu'on va éliminer les vieux ?

— Regarde, c'est chelou. Ils expliquent qu'on va les pousser à se zigouiller. Là, ils disent que le taux de suicide chez les plus de 75 ans a augmenté de 340 %.

— J'ai entendu parler de cela. Il semble que c'est à cause de l'isolement pendant les pandémies et de la crise climatique.

— Mam's, tu es à côté de la plaque. C'est pire que pire. C'est comme dans l'unité 731, le but, c'est de tuer. Pourquoi crois-tu que le vieux des Jardins est mort ?

— J'enquête sur le sujet, dis-je.

— Ben, ton enquête est fastoche. C'est à cause de Synapsis. Regarde, c'est marqué là qu'ils testent des trucs dans la résidence. Je me lève, vais à la fenêtre, essaye de reprendre ma respiration. Dehors, la canicule fait vibrer l'air. Les rues sont presque vides. Seules quelques voitures autonomes circulent.

Un drone de livraison s'écrase sur un balcon. Personne ne sort pour voir. Dans cette chaleur, même la curiosité a fondu.

— Mam's, on fait quoi ? On ne peut pas laisser tous les vieux mourir.

18. Ils veulent créer des Guantánamo gériatriques

Marjorie s'insurge contre la proposition de déménager les Jardins sur une île. Pauline évoque les tricotages de la vieillesse.

En arrivant aux Jardins, je tombe sur la directrice. Marjorie m'accueille avec un sourire qui, contrairement aux autres jours, ne monte pas jusqu'aux yeux.

— Ah, Lou. Comment allez-vous ? Votre enquête avance ?

Encore sous le coup des suppositions de Boule, je bredouille :

— Ça va. Et vous ?

— J'ai envie de tout casser, répond-elle avec une véhémence presque théâtrale.

Elle se penche vers moi, baisse la voix comme si les murs avaient des oreilles :

— Le maire m'a proposé une fortune si je déménageais les Jardins sur une île. On pourrait doubler la capacité d'accueil et diminuer le prix pour les résidents. Les élections sont proches, alors il ne va pas lésiner sur les attrape-couillons. Trois bateaux permettront aux familles de rendre visite à leurs anciens. C'est tout juste s'il ne m'a pas vanté le cocktail qu'on allait leur servir.

— Au Frioul ? Avec la montée des eaux, ce n'est pas vraiment sûr ?

— Une île artificielle, me coupe-t-elle. Hier, on y exilait les lé-

preux, les fous, les criminels. On leur disait qu'ils étaient libres. Leur seule liberté était de crever en silence, loin des regards. Maintenant, c'est au tour des vieux de subir le même sort. Ils sont trop nombreux, donc trop dangereux, on les élimine. Ses mots résonnent avec les découvertes de Boule sur le dark Web.

— Vous comprenez ce que ça signifie ? poursuit-elle en frappant du poing sur son bureau. Ils veulent transformer mes résidents en prisonniers offshore. Hors de toute juridiction, hors de tout contrôle éthique, ils veulent créer des Guantánamo gériatriques.

— Qui finance cette île ? demandé-je.

— Un consortium de recherche biomédicale, ricane-t-elle. Ils m'ont parlé de créer une zone d'innovation prioritaire pour améliorer le bien-être des résidents. En décodé, ils me prennent pour une idiote et veulent expérimenter de nouvelles technologies loin de toutes contraintes.

— Ce n'est pas nouveau, dis-je. Il y a aussi le programme Synapsis.

Ses yeux se figent pendant une fraction de seconde puis elle dit :

— Synapsis. Je n'ai jamais entendu parler de ce programme.

Le mensonge est si flagrant que j'en ai le souffle coupé. Sa voix a changé de registre. Elle est devenue plus aiguë et moins assurée.

— Vous êtes sûre ? insisté-je.

Elle s'approche, et je sens son parfum. On dirait du jasmin mélangé à quelque chose de métallique, comme de l'adrénaline artificielle. Ses mains tremblent légèrement.

— Oui, oui, ajoute-t-elle en se levant.

— C'est ma grand-mère qui m'en a parlé. Elle s'appelle Héloïse Lucchet ? Vous la connaissez ?

— Tout le monde connaît votre grand-mère. C'était une célèbre journaliste.

— Je voulais dire personnellement. Est-ce que vous l'avez déjà

rencontrée ?

— Nos chemins se sont croisés. Elle enquête sur certaines pratiques dans les résidences seniors. Nous avons eu des échanges instructifs.

— Elle a disparu depuis quelques jours. Savez-vous où elle est ? La directrice me fixe longuement, et je la vois peser chaque mot.

— Non, répond-elle finalement.

Son non sonne comme un « oui » déguisé. Elle s'éloigne en me laissant avec la certitude qu'elle joue un jeu dont je ne connais pas les règles.

Troublée, je me dirige vers le salon commun pour échanger avec les résidents. J'y trouve Pauline, que tout le monde nomme Barbie. Elle tricote un bonnet d'un violet proche de la couleur de ses cheveux.

— Ah, l'enquêtrice. s'exclame-t-elle sans lever les yeux. Vous êtes remise de la projection ? J'ai eu de la peine pour vous. Il ne faut pas nous prendre au sérieux. On joue tous un rôle.

— Pourquoi ? demandé-je en m'installant face à elle.

— Sans doute pour oublier que nous sommes vieux, répond-elle avec un sourire mélancolique. Pendant longtemps, on a tous cru que la vieillesse ne concernerait que les autres. Et puis elle a fondu sur nous comme un rapace sur sa proie.

Ses aiguilles s'arrêtent un instant.

— Vous aimez qu'on vous appelle Barbie ? demandé-je.

— Oui et non. Barbie, ce n'est pas vraiment moi. Comme je ne suis plus vraiment moi, c'est normal que je porte un autre nom. Elle pose son tricot, me regarde droit dans les yeux.

— Quand j'étais hôtesse de l'air, j'étais belle. Pas extraordinaire, mais suffisamment pour que les hommes se retournent. J'avais des jambes qui montaient jusqu'au ciel, un sourire qui vendait des billets d'avion et des yeux qui promettaient des escalas romantiques.

Elle reprend ses aiguilles et les fait danser entre ses doigts

nouveaux.

— Maintenant, regardez-moi. Mes bras tremblent comme des feuilles mortes. Mes yeux sont noyés dans des poches qui ressemblent à des valises oubliées dans un aéroport. Mes jambes... ah, mes jambes. Elles sont devenues des cartes routières. Elles sont striées de varices. De l'autoroute aux chemins vicinaux, rien ne manque.

Un rire cristallin s'échappe de sa gorge.

— Je peux juste servir d'épouvantail à corbeaux.

Elle fait une pause, observe les mailles de son tricot.

— Savez-vous ce qui est le plus difficile dans le vieillissement ?

— La douleur physique ? dis-je.

— Non, elle nous rappelle que nous sommes toujours en vie. Ce sont les gens qui regardent à travers vous comme si vous étiez transparents. On a l'impression d'être des fantômes. Alors, on se donne des surnoms, on joue des rôles. Barbie, c'est ma façon de dire que je suis encore là. N'allez pas croire pour autant que j'apprécie Barbie. Je pense que si les femmes ont une mauvaise image d'elle-même, c'est parce qu'elles ont grandi en s'identifiant à elle. Pendant ce temps, les hommes ont eu Superman comme modèle !

Elle reprend son tricot.

— Vieillir, c'est comme tricoter. On fait un rang, deux. On perd les mailles. On défait. À la fin, on obtient quelque chose d'aussi imparfait qu'unique.

Je souris. J'apprécie sa douce fatalité. Un silence léger s'installe. Je repense à ma discussion avec Marjorie. Entre sa colère et son mensonge, j'ai du mal à faire le point.

— Donc, la conversation avec la directrice vous a déstabilisé ? Je comprends. Parfois, avec elle, on ne sait pas sur quel pied danser.

Ses aiguilles reprennent leur danse méthodique. Je la regarde avec des yeux ronds comme des soucoupes.

— Comment savez-vous que je viens de discuter avec Marjorie ?
Pauline me sourit sans rien dire avant de diriger un doigt vers son crâne.

— Vous lisez dans mes...

— Chut, dit Pauline avant d'ajouter d'une voix forte : « Vous ne trouvez pas que, cette année, la campagne n'a pas beaucoup fleuri. »

19. Il y a un âge où on ne peut plus se faire des amis de toujours

Avec la puce, les pensées des autres sont en libre accès. Heureusement, les éléphants roses les protègent.

J'ai écouté Pauline pendant presque deux heures.

Elle m'a parlé du temps qui passe.

Elle s'est souvenue de l'époque où on frappait à la porte de ses amis et sa famille.

— C'était simple. Ils vous invitaient à entrer et partager des instants et des repas.

Elle a eu du mal à supporter la période où tout le monde était caché derrière un écran. Depuis qu'on se fréquente par hologramme, elle trouve cela nettement mieux. Son fils apprécie moins. Il dit que sa femme est de mauvaise humeur quand elle se réveille avec sa belle-mère au pied du lit.

Aux Jardins, elle a retrouvé un peu du bon vieux temps :

— Tous les jours, on cogne à sa porte. Souvent, on m'invite à partager des instants et des repas.

Elle a aussi évoqué ses regrets.

Hier, elle s'habillait. Aujourd'hui, elle emballe son corps.

Elle aurait dû choisir un métier qui ne détruise pas la planète.

Elle a longtemps voulu en changer. N'y arrivant pas, elle a contribué à sa manière à faire changer les habitudes :

— Quand je découvrais qu'un passager faisait des allers-retours

pour un week-end, je lui renversais un café sur sa chemise. C'était mon moyen de lui dire que son égoïsme était irresponsable. Elle m'expliqua qu'elle n'a pas peur de la mort. Ce qui la dérange, ce sont les pans de sa vie qui tombent et laissent des espaces béants. Cela se passe quand des amis disparaissent.

— Il y a un âge où on ne peut plus se faire des amis de toujours, précise-t-elle.

Je me laisse bercer par ses propos en attendant le moment opportun pour lui poser des questions. Je suis dans un état semi-léthargique quand je l'entends dire :

— Il y a consentement et consentement. Parfois, on consent parce qu'on n'a pas le choix. Pour la puce, je n'ai pas eu le choix.

Je le regarde, en faisant mine de n'avoir rien entendu :

— C'était vivre dans un environnement agréable ou habiter dans le grenier chez mon fils et composer avec une belle-fille qui se prend pour la princesse au petit pois. Ils vendaient bien leur affaire. J'allais contribuer à l'amélioration cognitive des seniors. Cerise sur le gâteau, mon cerveau perdrait moins les mailles.

Elle fait une pause. Pendant 5 minutes, elle bricole avec son tricot. J'hésite à lui poser des questions.

— J'ai découvert plus tard la connexion. C'était trop tard pour refuser.

— La connexion ?

— La connexion avec les pensées des autres, précise Pauline. On les reçoit, comme une émission radio. Au début, j'étais contente. C'était une nouvelle chose à partager. Avec l'âge, on devient un peu égoïste. Je me suis amusée à découvrir les pensées des résidents. Pas longtemps. Beaucoup ont des pensées toutes faites. D'autres en ont une qui tourne en boucle. Il y a aussi ceux qui ont des pensées si profondes qu'ils finissent par broyer du noir. En vrai, il y a trop d'humains qui pensent des choses... comment dire... peu reluisantes. J'ai fini par en avoir

assez. Les pensées sont trop banales, mesquines, répétitives. Comme si nous étions tous des disques rayés.

Elle se penche vers moi, baisse la voix.

— Vous êtes venue pour savoir ce que je pense de la vidéo, n'est-ce pas ?

Je hoche la tête

— Ici, on sait qu'on va tous y passer, alors on préfère en rire.

Elle reprend son tricot. Le cliquetis des aiguilles me fait du bien.

— Est-ce que Hari entendait les pensées des autres ?

Le visage de Pauline s'assombrit.

— Oui... Il rêvait surtout de lire les pensées des oiseaux.

En quittant Pauline, je croise Calatrava avec Dilemme. Il s'approche de moi et me dit :

— Donc, vous êtes au courant pour les puces. Avant, j'étais chercheur. Je travaillais sur le développement de l'intelligence. J'ai découvert que la façon la plus simple d'empêcher quelqu'un de penser, c'est de le plonger dans le bruit. Le bruit des machines industrielles ou de la musique à haut volume. On peut aussi bloquer les pensées avec du bruit non audible. Il peut affecter notre capacité à traiter de l'information.

Je le regarde en me demandant comment je dois interpréter ce qui semble être une révélation. Comme mon cerveau semble avoir passé la marche arrière, je me contente de dire :

— Donc, vous étiez chercheur et pas horloger, dis-je. Je sais. Tout le monde joue un rôle ici.

Il esquisse un vague sourire.

— J'étais chercheur en horlogerie.

Alors que je me dirige vers la sortie, c'est au tour de Graze de m'interpeller :

— Ces foutues puces démangent tout le monde. Moi, cela me gratte d'aller me la faire enlever. J'ai demandé. Ils m'ont répondu que j'ai signé. Je leur ai dit que je porterai plainte. Ils m'ont fait comprendre que je risquais ma vie. C'est vraiment des cre-

wards. Le pire est qu'ils cachent bien leur jeu. Maintenant, je pense ma journée à essayer de ne pas penser aux éléphants roses.

— Vous n'aimez pas les éléphants roses ? demandé-je étonnée.

— Ben non, c'est un truc bien connu. Quand on vous demande de ne pas penser aux éléphants roses, vous ne pouvez pas vous empêcher d'y penser. Du coup mes pensées sont envahies par les éléphants roses. Comme ils sont énormes, ils cachent toutes mes autres pensées.

20. On préfère gérer nos anciens que les honorer

Pour les technologies pensées pour les anciens, leurs concepteurs ont une fichue tendance à perdre le bon sens.

En sortant, ce n'est pas des éléphants roses qui se promènent dans ma tête, mais un troupeau de cloches. Elle résonne si fort que j'ai du mal à marcher droit.

Boule a raison. Aux Jardins, on puce les vieux pour qu'ils puissent lire dans les pensées des autres. C'est le deal pour pouvoir vivre dans un espace agréable.

Se manger des ventrées de pensées des autres, cela peut être le cauchemar. Quand on est vieux, qu'on bégaie, qu'on est trans et noir, cela ne peut être qu'insupportable.

J'arrête là ma dérive pour trouver un moyen de transport. Le métro et le tram continuant leur sieste chronique, il n'y a encore que mes deux pieds disponibles.

Pour faire passer le temps, je connecte mes oreillettes sur l'émission *Bugs et compagnie*. Le principe de Ravachol, son animateur, est de considérer que les ratés technologiques proviennent principalement de l'absence de concertation avec les utilisateurs. Aujourd'hui, il parle de technologies censées améliorer la vie de nos seniors. Cela risque d'être gratiné.

Pour ce tour de piste des bugs des technologies destinées aux seniors, la première étape est le jardin de la résidence Les Magnolias.

Dans la brochure, on parle de plantothérapie. Je vous traduis le concept. Papy est tout chafouin parce que sa couche connectée lui irrite les fesses. Il descend dans le jardin. Les plantes ayant été génétiquement modifiées se redressent en le voyant. Les marguerites dessinent un sourire sur leurs corolles. Les tulipes lui disent « bonjour » en baissant leurs pétales... Et ainsi de suite. Papy bougon retrouve le sourire et se met à danser avec la vie.

Ça, c'est sur le papier glacé. En réalité, papy n'a pas envie que des plantes le saluent. Il veut que des humains s'intéressent à lui et résolvent son problème. Résultat, il piétine les fleurs avec une colère qui garantit la destruction de toutes ces magiques plantations.

Aux Magnolias comme ailleurs, les jardins modifiés ont une durée de vie maximum d'une semaine. Les concepteurs s'insurgent contre l'absence de respect de la nature par les anciens. Ils proposent d'installer des caméras pour repérer les délinquants.

Je ne peux m'empêcher de sourire en imaginant papy chafouin qui s'attaque à la tulipe. Depuis quelques années, j'ai l'impression que la technologie donne du sens à la vie de ses créateurs, mais qu'elle leur fait aussi perdre le bon sens.

Pour la deuxième étape, je vous propose la résidence Belle Époque, spécialisée dans les maladies neurodégénératives. Depuis l'année dernière, ils pratiquent la réimplantation de souvenirs. Le principe est génial. Il consiste à télécharger tous les souvenirs au début de la maladie et à les réimplanter quand ils disparaissent.

Sauf que des petits génies ont voulu faire des économies de stockage. Ils sont partis du principe que les vieux ont des souvenirs communs. Ils ont tous en mémoire les avions projetés dans le World Trade Center, l'incendie de Notre-Dame de Paris, le confinement du Covid, la crise mondiale des eaux potables, le carambolage des satellites GPS qui a mis le monde à l'arrêt, le débordement de la Seine jusqu'au premier étage du Louvre... Ils ont considéré que c'est inutile de les stocker en plusieurs exemplaires.

Cette économie a créé un mélange dans les souvenirs. Aujourd'hui Armand Durand, ancien comptable, se souvient avoir été danseur de cabaret. Quant à Madame Petit, elle pense avoir été chanteuse d'opéra. Aujourd'hui, elle hurle de désespoir parce qu'elle ne peut plus émettre de son.

Une musique nous permet de comprendre le drame de Madame Petit.

Troisième étape, la résidence WeLive. Les déambulateurs GPS guident les résidents vers le local poubelle. Personne n'est capable de modifier le programme. Comme les anciens déambulateurs ont été jetés, cela fait dix jours que des résidents ne peuvent pas se déplacer.

Les technologies sont développées à la chaîne par des programmeurs qui pensent que les personnes âgées sont les maillons faibles de leurs jeux vidéo. Nous avons créé une société où l'efficacité prime sur l'humanité. On préfère gérer nos anciens que de les honorer.

J'ai envie d'applaudir en ayant un goût amer dans la bouche. Je crains qu'on soit dans la même logique aux Jardins.

Quand j'entre dans l'appartement, je soupire... Non, je grogne... en trouvant Boule. Comme il devait être chez son père, je pensais avoir tout mon temps pour moi :

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je sature du daron. Il m'a emmené au musée des technologies obsolètes.

— C'est sympa, dis-je.

— Pipeau. J'ai eu droit à : « Boule, imagine qu'à une époque les montres donnaient juste l'heure ? Pas d'analyse sanguine, pas de localisation par GPS, rien. Juste l'heure. C'est dingue, non ? »

Il imite la voix de son père avec une précision cruelle.

— Oui, c'est dingue de croire que les enfants n'ont pas de cerveau et qu'ils ne savent pas qu'entre hier et aujourd'hui, le monde a fait quelques saltos, poursuit-il. Après, on a vu Mamie... Elle m'a encore demandé si je sais faire mes lacets de chaussures. J'ai été cool. Je lui ai juste demandé si elle savait

faire du feu avec des silex et chasser le mammoth. Quand comprendra-t-elle qu'il n'y a pas plus de lacets sur les chaussures que sur les pieds des mammoths.

Je l'écoute en souriant. J'aime bien quand il aligne mon ex-belle-mère. Je l'appelais « Orangina ». On avait beau la secouer, elle était toujours aussi artificielle et insipide.

Mais, je suis vraiment préoccupée par mon enquête. Sur le trajet, j'ai reçu un message de Sherlock disant :

— Lou Pé, révision d'objectif de mission. Vous ne devez pas uniquement trouver l'auteur de la vidéo mais aussi l'auteur du meurtre d'Hari. Si vous acceptez, c'est 100 points supplémentaires.

Je coche la case sans discuter.

Depuis, je fais le point sur ce que je sais toutes les 5 minutes. Pour l'instant, j'ai juste compris qu'on installe des implants dans le cerveau des vieux en contrepartie de gratuité et de silence. J'en déduis que les vieux ont créé une vidéo pour dénoncer cet abus de consentement. Bon, d'accord je reprends la supposition de Boule, mais personne ne sera au courant.

— Mam's, tu as vraiment l'air froissée. C'est à cause de ton enquête. T'inquiète, j'ai mis Ravachol sur le coup.

— Ravachol ?

— Tu connais ? demandé-je.

— Je connais ses podcasts sur la technologie.

— Jim soupçonne qu'il y a une révolte des vieux qui est en train de se tramer. Ils en ont assez d'être les victimes d'une société qui n'a pas su anticiper le vieillissement de sa population.

— Tu veux dire que le prénom de Ravachol est Jim ? demandé-je.

— Ben oui. Moi, j'aime bien ce prénom. Ça me fait penser à Jules et Jim, un film de François Truffaut. C'est très, très vieux. Tu ne dois pas connaître.

J'affiche un visage réjoui. Pas parce que mon fils me considère comme née de la dernière averse et donc totalement inculte,

parce que je suis en train d'imaginer que Jim Ravachol est le coursier qui m'a envoyé dans le décor.

J'hésite à demander à Schopenhauer et me dis que l'espérer me mettrait en joie toute la journée. C'est alors que j'entends un bruit de chute. Je relève la tête. Boule est allongé par terre avec les bras en croix. Il ne bouge pas.

— Boule. Qu'est-ce qui se passe ? Ça va ? dis-je affolée.

Je m'apprête à remuer ciel et terre quand je l'entends dire :

— Mam's, j'en ai marre. Depuis que tu es sur ton enquête, tu es en pilote automatique. Fouinette dit que l'indifférence est pire que le mépris. Une mère n'a pas de droit de mépriser son enfant.

— Boule, arrête ton cirque. Tu n'es pas en permanence le centre du monde.

— En ce moment, tu n'en as que pour tes vieux. Même Fouinette, tu t'en fous. Pourtant, Fouinette est super vieille.

— Tu t'en fais pour elle ? demandé-je.

— Les shétans ont dû lire dans ses pensées. Ils savent qu'elle ira jusqu'au bout. Ils vont la tuer.

Je l'attire vers moi pour essayer de le rassurer. Je sens des larmes qui coulent le long de son visage.

— En fait, je pleure à cause de ce que Fouinette m'a dit la dernière fois qu'on s'est vu.

J'exerce douceurs et pressions maternelles pour qu'il crache le morceau.

— Elle m'a dit qu'on avait tous deux le même problème. Moi, parce que je suis un enfant extraordinaire pour mon âge et elle, parce qu'elle est une vieille dame extraordinaire pour son âge. On paraît comme des exceptions à la règle qui dit que les enfants et les très vieux doivent être de triples buses ou, si tu préfères, des abrutis. C'est la norme qui est bête. Il n'y a pas d'âge pour s'intéresser au monde. Mam's, est-ce que tu me trouves si extraordinaire que cela ?

Je souris et des larmes coulent le long de mon visage. Un geyser explose du corps de Boule. C'est comme si le tuyau a explosé à force d'être sous pression. Pendant cinq minutes, il déverse au moins un océan de larmes. Quand la source se tarit, il dit :
— Heureusement que papa n'est pas là.

Sous-entendu, il en aurait fait des kilos parce que son fils doit être un bonhomme et qu'un bonhomme, cela ne pleure pas.

21. Quand on déterre le passé, on enterre le présent.

Lou nous raconte que les craintes et les préjugés sont forgés dans l'enfance et se prépare pour l'enterrement d'Hari.

Mon téléphone vibre et un message apparaît. C'est Sherlock.

— Lou Pé, les funérailles de Hari Molière ont lieu à 16 heures au crématorium Saint-Pierre. Ta présence est requise.

— Je... Je n'aime pas les enterrements, dis-je en tremblant.

— C'est important pour l'enquête. Des masques vont tomber.

Je le sais. Dans toutes les séries, les enquêteurs sont cachés dans les buissons. Ils observent à la jumelle et repèrent ceux qui ont des gueules d'enterrement pas vraiment orthodoxes.

— Ce n'est pas sûr. Quand on déterre le passé, on enterre le présent, dis-je.

Je sais que cet argument n'est pas recevable par un édulcorant de cerveau géré par des algorithmes. Je ne vais pas avouer qu'aller à un enterrement me transforme en aspirateur Dyson. J'aspire tous les moutons. Une fois qu'ils sont tous rassemblés dans mes entrailles, je bêle. Bon, c'est une façon imagée pour dire qu'un enterrement me rend chèvre.

Cette bestialisation résulte de l'enterrement de mon père et du machiavélisme de ma mère.

Mon plus que passé défile au présent.

J'ai 10 ans depuis la veille. Je suis contente. Je vais pouvoir man-

ger deux œufs. Dans ma famille, les enfants ont le droit de manger deux œufs lorsqu'ils ont 10 ans. C'est une tradition venue de mon arrière-grand-père, qui élevait des poules et considérait les œufs comme un bien précieux. Il avait décrété que chaque âge a son besoin en protéines et donc son quota d'œufs. Je m'imaginais que le deuxième œuf contenait des superpouvoirs. Les adultes nous rationnaient pour éviter que nous devenions trop puissants. Je rêvais de ce que je ferais une fois dopée à la double dose : sauter plus haut, courir plus vite, comprendre pourquoi les adultes semblent toujours si fatigués alors qu'ils peuvent manger trois, quatre, voire cinq œufs.

Le matin de mes dix ans, mon père s'est levé à l'aube pour préparer mon premier petit-déjeuner à deux œufs. Il les avait disposés côte à côte dans l'assiette, avec des tranches de bacon formant un sourire en dessous.

— Voilà, princesse Œuf-oria, avait-il annoncé en me servant. Bienvenue dans la cour des grands.

J'ai mangé avec lenteur, convaincue de sentir l'énergie du deuxième œuf se répandre dans mes veines.

— Je crois que je peux voir et entendre à travers les murs, ai-je chuchoté à mon père, qui a acquiescé avec un sérieux déstabilisant.

Le soir de mes deux œufs, tout a basculé.

À la fin du dîner, ma mère m'a envoyé dans ma chambre. Elle avait à parler à mon père. Je n'aimais pas quand elle prenait ses airs supérieurs. Je suis restée derrière la porte et je l'ai entendu dire :

— Patrick, j'ai rencontré un homme. Il s'appelle Gustrand. Je l'aime.

Mon père n'a rien répondu.

— Tu ne dis rien... C'est normal, tu n'as jamais rien à dire.

— Que veux-tu que je te dise ? finit par dire mon père.

— Je ne sais pas. Que tu n'acceptes pas. Si tu étais un homme, tu

ne pourrais pas supporter que ta femme te trompe.

— Qu'est-ce que ça changerait ? Tu as déjà pris ta décision.

— Tu pourrais te battre pour moi. s'est écriée ma mère. Tu pourrais montrer que je compte pour toi.

— Me battre comment, Hélène ? En hurlant ? En cassant des assiettes ? En menaçant ton bonhomme avec son nom ridicule ? C'est ça que tu veux ?

— Je veux que tu ressenties quelque chose. N'importe quoi. De la colère, de la jalousie, de la douleur. Non, toi, tu es vide.

J'entendais ma mère faire les cent pas, ses talons claquant sur le parquet comme un métronome furieux.

— Tu sais ce qu'il m'a dit le bonhomme au nom ridicule ? Il te réduira en bouillie si je le quitte.

— Ça t'excite, ce genre de propos ? Tu apprécies cette possessivité et cette violence ?

La voix de mon père était étrangement calme.

— J'apprécie qu'un homme vibre pour moi. Gustrand est vivant. Toi, tu es mort.

— L'intensité des sentiments ne se mesure pas aux décibels avec lesquels on l'exprime.

Il y a eu des bruits de verre brisé. Ma mère a dû jeter des verres ou des bouteilles.

Après, je n'ai plus rien entendu jusqu'au lendemain.

Deux personnes ont sonné à la porte. Ils sont rentrés et on dit :

— Madame, j'ai une triste nouvelle. Votre mari est décédé.

Il est tombé du toit d'un immeuble ;

Alors, vous imaginez que les larmes que ma mère a versées avant, pendant et après la cérémonie, je n'y croyais pas. Elle avait tué mon père. Elle faisait juste semblant d'être triste.

Je l'ai dit à Fouinette.

Elle m'a répondu que c'était plus compliqué que cela. Dans un couple, il n'y a jamais un gentil et un méchant. Chacun a sa part de responsabilité des problèmes.

Quand j'étais enfant, j'ai trouvé cela nul. Aujourd'hui, je pense qu'elle a raison pour de nombreux couples, mais pas pour mon père et ma mère. Ma mère a tué mon père. J'ai beau essayer de ne pas la voir uniquement comme une meurtrière. Ce n'est pas facile. Dès qu'elle se met à chouiner, ma haine remonte.

— Lou Pé, enterrement obligatoire. Voulez-vous continuer la mission ?

Je confirme en faisant un geste déplacé à cette machine.

Avant de partir, je découvre le faire-part de décès :

Hercule, son compagnon

Gilles, Sophie, Laurence, Dominique, ses enfants

Hadrien, Milena, Romuad, Norbura, Jérminos, Vincente, Miromas,

Liban, ses petits-enfants

Mika, Vrilos, Pavorini, Marimette, Antoine, Lobi, Pancake, Mikavert,

Dinard, Léotil, Mi, Lapinour, ses arrière-petits-enfants.

Paul, Martin, ses anciens maris

ont la douleur de vous annoncer du décès de Hari-Marie Molière

Je suis surprise. Mon esprit conservateur n'a pas imaginé qu'on peut changer de sexe en conservant un lien avec sa famille. C'est comme si la transition effaçait automatiquement tout ce qui existait avant. On ne continuait pas à être parent avec un genre différent ou il fallait faire preuve de subterfuges, comme dans le film Emilia Perez. Je me souviens alors que Jacques Audiard, le réalisateur, disait : « *Changer de corps, c'est changer le monde* », et me sens minuscule avec mes préjugés.

En bas, du faire-part, un encart attire mon attention :

En accord avec les volontés du défunt, RACINE (Retour Apaisé à la Création Inspirée par la Nature Éternelle) assurera une cérémonie respectueuse de l'environnement. Le corps sera transporté par une cor-bicyclette. Il sera plongé dans un bain de potassium et de sodium, puis transformé en compost qui nourrira un arbre dans le jardin des Mémoires vivantes.

Continuer d'exister sous une autre forme, nourrir la vie plutôt que de simplement disparaître. Je me demande quelle essence d'arbre Hari a choisi. Un chêne majestueux et durable ? Un cerisier qui offrirait des fleurs chaque printemps ? Un olivier au vert si doux ?

Le faire-part mentionne également que les proches sont invités à apporter une petite quantité de terre pour participer à la plantation. Je regarde mes plantes sur mon balcon en me demandant si je dois ou non apporter un peu de terre. Je finis par en prendre un sachet.

Même si je n'ai jamais rencontré Hari, il m'a aidé en envoyant valdinguer quelques préjugés.

22. Pour éliminer les vieux, il suffit de les rajeunir

Fouinette va-t-elle assister à l'enterrement d'Hari ? Lou s'interroge. Des stratégies d'élimination de personnes âgées semblent se dessiner.

En arrivant au crématorium du cimetière Saint-Pierre, j'ai envie de hurler. Une fois encore, Fouinette me squatte la caboche avec une récente conversation.

Alors qu'elle épluchait une pomme de terre, elle me demanda :

— Lou, est-ce que tu aimerais te téléporter dans le temps ?

— Ben oui, dis-je. J'irais voir mon père pour savoir pourquoi il a oublié qu'il avait une fille qui l'aimait et avait besoin de lui. Puis, l'Abbé Pierre. J'admirais l'homme qui a donné sa vie aux plus démunis. Quand, j'ai appris qu'il avait commis le pire, violer l'intégrité d'enfants, tout le mécano de mes valeurs humaines est parti en vrille. J'aimerais bien lui refaire le portrait. Je rendrais ensuite visite à Eve pour l'inciter à se révolter. Il fallait vraiment qu'elle hurle au monde qu'elle ne vient pas de la côte d'Adam. Elle est arrivée sur Terre, comme son compère. C'est à dire par l'opération du Saint-Esprit, le big bang, l'évolution ou autres histoires. Cela éviterait des siècles d'oppression féminine. Je continuerais mon périple du côté de Dallas le 22 novembre 1963. Je serais dans la voiture de John Fitzgerald Kennedy. Puis je vivrais le coup de feu en allant m'asseoir à côté de Lee

Harvey. J'ai toujours trouvé que ce flou dans la grande histoire fait mauvais genre. Je ne pourrais pas m'empêcher d'aller lorgner chez les Dupont de Ligonnes. Il y en a marre qu'on transforme cette ordure en gentleman meurtrier. J'assisterais aussi à tous les concerts de Nina Simone. Je pleurais quand, après le magique « Sinnerman », elle chanterait : « Papa, can you here me ? »

— Donc, cela te plairait vraiment, dit Fouinette pour m'interrompre.

— Oui, mais il y a peu de chances que cela arrive. La téléportation n'est pas au point. Je n'ai pas envie que mon corps se recompose dans le désordre. Avoir les pieds à la place des mains, ce n'est pas top.

— Lou, j'ai trouvé un moyen de lutter contre deux cauchemars : le réchauffement climatique et le vieillissement de la population, dit Fouinette en lançant une pomme de terre qui, par miracle, atterrit dans l'évier. Ma grand-mère adore l'épluchage archaïque du légume, car c'est une activité concrète. Ce n'est pas pour autant une artiste de la patate.

— Comme tout le monde rêve de se téléporter, on va proposer aux plus de 70 ans de se téléporter dans le temps. Tout le monde est tellement habitué à croire à n'importe quoi que cela aura un succès fou.

— So what ? dis-je pour que mon aïeule continue à dérouler le fil.

— On mettra tous ceux qui le désirent dans une grande éplucheuse à pommes de terre. Ils seront épluchés si finement qu'ils disparaîtront.

Je l'ai regardé en me demandant si Fouinette s'autorisait à penser n'importe quoi ou si elle commençait à perdre la tête ? Aujourd'hui je me demande si elle ne voulait pas me dire, sans me le dire, qu'elle enquêtait sur l'élimination massive des personnes âgées.

Il y a une bonne vingtaine d'années, Fouinette a vu Plan 75. Ce film se passe au Japon. Le gouvernement met en place un programme nommé Plan 75. Le principe est de proposer un accompagnement logistique et financier pour aider les plus de 75 ans à mettre fin à leurs jours. Depuis, elle est certaine que cette fiction va devenir réalité.

— Jules Verne disait que tout ce qu'une personne peut imaginer, un jour, quelqu'un le réalisera, répétait-elle pour étayer sa crainte.

Je me souviens que, ce jour-là, Boule a pris part au débat :

— Pour éliminer les vieux, il suffit de les rajeunir. Ce n'est pas compliqué, on allonge leurs télomères.

J'ai demandé quelques détails à mon surdoué.

— Mam's, imagine une bougie. Elle a une mèche qui diminue quand la bougie crame. Le télomère, c'est le même bastringue. À chaque division des cellules, la mèche raccourcit. Quand il n'y a plus de télomère, les cellules ne se divisent plus et donc tu vieillis. Clic, clac, tu remets de la mèche et finies les rides, la peau dure et tâchée et l'air fin du monde. Si tu veux, tu peux aussi t'imprimer de nouveaux organes. Quelques cellules-souches, une imprimante 3D, tu as un cœur tout neuf. Après, au boulot, tout le monde. Tu ne peux pas avoir une carcasse de compétition et continuer à te rouler les pouces.

Avec son histoire de vieux épluchés comme des patates, Fouinette a peut-être aussi voulu me dire qu'il fallait s'attendre à une multiplication de stratégies pas très nettes pour éliminer les personnes vieillissantes.

Bon, si vous trouvez que ma conclusion est un peu capilotractée, relisez vos classiques. Dans toutes les enquêtes, les détectives supposent des choses absurdes pour trouver le vrai.

Il y a du monde devant l'entrée du crématorium. Je m'attends à voir Fouinette. C'est son genre de réapparaître quand on ne l'attend pas. En prime, elle a toujours eu une fascination pour les

enterrements :

— Ils sont si peu notre affaire, que personne ne s'enterre lui-même, s'amuse-t-elle à répéter.

De plus, il est plausible qu'elle a passé des heures à discuter avec Hari et Hercule en vidant une bouteille d'un grand cru. Je l'entends déjà me dire :

— Hari était un héros. Il a réussi à surmonter de nombreuses tempêtes familiales et sociétales. Il n'est pas mort pour la France, mais pour la vie, et même pour toute la vie.

Je la cherche. Elle n'est pas là parce que je m'attendais à qu'elle soit là.

Je vois juste des inconnus qui ne parlent pas, mais chuchotent. C'est comme si le volume normal de la voix humaine allait réveiller Hari ou perturber son voyage vers l'au-delà. Ils affichent un masque de tristesse calibré selon leur degré de proximité avec le défunt ; douleur déchirante pour les proches, mélancolie polie pour les connaissances, gravité professionnelle pour les anciens collègues. Les enfants qui osent bouger un peu ou, pire, rire, sont réprimandés d'un chut sifflant. Comme si la mort exige cette pantomime du chagrin silencieux.

En observant les visages autour de moi, je me demande si ce silence n'est pas aussi une forme de protection. C'est comme si quand on parle trop fort, rit trop fort, vit trop fort en présence de la mort, on va attirer son attention et qu'elle va vouloir nous emmener avec elle.

Après chaque enterrement, Fouinette répète :

— Les rituels funéraires sont pour les vivants. Ils servent à nous donner l'illusion que nous contrôlons quelque chose face à l'incontrôlable. Ils révèlent nos peurs les plus profondes et nos superstitions les plus tenaces.

J'en suis là dans ma réflexion lorsque Pauline rompt le silence en disant :

— Hari, si tu es déjà au paradis, tu peux nous raconter

comment cela se passe ?

— Il m'a contacté hier pour me dire que cela me plairait, poursuit Graze. On peut choisir une apparence. Putain, moi, j'opterais pour moi à 19 ans. Cela doit être génial de découvrir que ses seins ne tombent plus.

— Graze, si tu continues à dire « Putain », Saint-Pierre va te claquer la porte au nez et hop tu vas trouver en enfer. Là, c'est pire que la vieillesse. Tout deviendra un peu plus dur chaque jour. Sauf les fesses et les seins qui ramolliront encore plus.

Un sourire se répand dans la foule avant d'être dissout par le silence. L'attente se prolongeant, j'ai l'impression qu'il y a quelque chose de différent. Une tension que je n'arrive pas à identifier. Comme si la mort de Hari n'est pas seulement une tragédie, mais aussi un avertissement.

Je scrute les visages en cherchant des indices. Qui sait vraiment ce qui est arrivé à Hari ? Qui connaît la vérité sur les implants, sur Synapsis, sur cette vidéo qui prédit la mort ? Et surtout, est-ce qu'il y aura d'autres morts ?

23. La mort est un manque de savoir-vivre

À l'enterrement de Hari, tout le monde se souvient qu'il était un bon vivant.

En entrant dans la salle, je scanne l'assistance pour repérer des visages familiers et, détective oblige, les comportements suspects.

Hercule est au premier rang. Contrairement à ce que j'imaginais, il sourit en regardant le cercueil en carton recyclé posé au centre de la salle.

Des enfants et des adultes sont en train de dessiner et d'écrire dessus avec des feutres épais. Une femme fabrique des oiseaux qui sortent d'une cage. Un homme écrit : « *La mort est un manque de savoir-vivre. Hari, on t'aime.* ». Une petite boule aux cheveux bouclés change de feutres pour créer un immense arc-en-ciel, puis les passe à une gamine qui ajoute des cœurs et des étoiles.

— Allez-y. lance Hercule. Hari voulait que son cercueil raconte des histoires de vie. Il m'a souvent dit qu'il préférerait qu'on célèbre la vie plutôt que de s'appesantir sur son absence.

Je reconnais plusieurs résidents des Jardins. Calatrava l'horloger a troqué son costume pour une chemise hawaïenne. Vadim porte un tee-shirt où on peut lire « *Je suis tout contre la mort.* ».

À l'écart, près de la porte, se tient Marjorie, la directrice des Jardins. Elle observe la scène avec une expression indéchiffrable.

Est-ce du chagrin ? De la culpabilité ? De la simple politesse professionnelle ? Son regard croise le mien un bref instant, puis se détourne.

Une musique démarre. Je reconnais « Les petits bonheurs » de Thomas Dutronc.

Enfin, laisser le temps au temps

Chercher midi à 14 heures

Si c'était ça

Le bonheur

Plusieurs résidents se mettent à chanter, certains battent la mesure avec leurs cannes. L'atmosphère est électrique, presque festive.

Marjorie, la directrice des Jardins, s'avance vers le pupitre.

— Il y a quelque temps, j'étais assis sur un blablabanc de la résidence. Pour ceux qui l'ignorent, un blablabanc est un banc d'échange. Quand on s'y installe, c'est qu'on a envie de discuter avec les personnes qui s'y assoient. Hari s'est assis et m'a dit : « Marjorie, quand je partirai, je veux qu'on se souvienne de moi comme d'un bon vivant. » Je veux que même les larmes soient joyeuses. La joie, c'est ce qui me tient en vie, alors il faut qu'elle soit présente lors de ma mort. »

Elle marque une pause, observe le cercueil qui se couvre peu à peu de dessins et de messages.

— Perdre un résident, c'est toujours un déchirement pour moi. Le départ de Hari est un gouffre... Aux Jardins, Hari était un phare. Il éclairait les zones d'ombre, et donnait du courage aux autres pour affronter leurs propres tempêtes.

Sa voix tremble légèrement, mais elle reprend rapidement son calme.

— Hari avait cette capacité de transformer la douleur en force et la différence en richesse. Il nous a tous rendus plus humains, plus tolérants, plus vivants. C'est ça, son héritage.

Graze applaudit. Vadim l'accompagne. Toute l'assemblée tape dans ses mains pour saluer l'homme qui vient de tirer sa révérence. Puis Simone s'approche. Elle crachote dans le micro, puis d'une voix claire et posée dit :

— Merci Hari. On peut dire que tu nous as empêchés de dormir. Oui, avec tes piafs qui, comme tu nous le répétais, chantaient nos louanges jour et nuit. Mais aussi avec tes bouquins. Tu nous les collais dans les pattes en disant toujours : « Quand tu l'auras lu, tu seras autre ». Tu as commencé en me donnant un trésor : un livre Jacques Lusseyran, ce résistant français aveugle qui a survécu à la déportation. Tu avais souligné un passage : « *Ma plus grande joie est de découvrir que la joie existe, qu'elle est en nous, exactement comme la vie, sans condition et, donc, qu'aucune condition, même la pire, ne saurait la tuer.* » Hari, aux Jardins, on continuera à penser à toi avec joie. Lusseyran disait aussi : « *Quand ma vie sera terminée, il me restera l'univers à apprendre.* » Je te laisse, car tu vas être vraiment occupé.

L'assemblée applaudit de nouveau.

— Graze, frerot, tu m'as mis dans les mains un livre de Nicolas Bouvier qui s'appelle l'Usage du monde. Putain, je l'ai surligné et j'ai surligné mes surlignages. Je me souviens, j'ai d'abord surligné : « Nous nous refusons tous les luxes, sauf le plus précieux la lenteur. », « Prendre son temps est le meilleur moyen pour ne pas le perdre. ». Hari, tu m'as aidé à trouver mon nouveau tempo et, même si Pauline fait me faire une remarque, j'ai envie de te dire : putain, ça fait du bien. Merci.

Une nouvelle salve d'applaudissements accompagne les larmes de Graze.

Quand elle quitte le pupitre, l'écran descend du plafond pour projeter une vidéo hommage. Les premières images sont touchantes : Hari est encore Marie. Il est souriant dans une robe avec des oiseaux. On voit ensuite Marie devenue Hari. Il est rayonnant de bonheur au côté d'Hercule.

À la fin, un homme se lève. Il se racle la gorge, jette un coup d'œil à ses sœurs qui lui fait un signe d'encouragement presque imperceptible. Il s'approche vers le pupitre et dit :

— Beaucoup d'entre vous connaissaient Hari Molière comme un homme fort, déterminé, qui avait trouvé sa vraie nature après des décennies de combat intérieur. Pour nous, ses quatre enfants, l'histoire est différente. Nous avons d'abord connu Marie, notre mère.

Un silence pesant s'installe dans la salle. Le fils continue :

— Quand notre mère nous a annoncé qu'elle voulait devenir un homme, nous étions tétanisés. C'était une époque différente, où les transitions étaient bien moins acceptées qu'aujourd'hui. Elle nous a réunis dans le salon, nous a expliqué sa souffrance, son sentiment d'être prisonnière d'un corps qui ne lui correspondait pas. Puis elle nous a demandé une seule chose : est-ce que nous l'acceptons ? Elle voulait que nous décidions tous les quatre et que nous lui fournissions une réponse commune. Elle prendrait sa décision en fonction.

Sa voix se brise légèrement. Une de ses sœurs le rejoint au pupitre, pose une main sur son épaule.

— Nous nous sommes réunis en conclave, comme des cardinaux devant élire un pape, reprend-il avec un petit sourire triste. Nous avons parlé toute la nuit. Nous avons pleuré, crié, douté. Nous avons considéré que notre mère n'avait plus toute sa tête. Notre devoir était de la protéger contre elle-même. Nous l'avons admirée pour son courage. À son âge, elle voulait être en phase avec elle-même. Nous avons eu peur de perdre notre mère et encore du regard des autres. Nous avons eu toutes les réactions égoïstes et humaines qu'on peut avoir face à un tel bouleversement.

Il marque une pause, balaye l'assemblée du regard.

— Au matin, nous avions notre réponse. Nous sommes allés la voir et nous lui avons dit : « *Maman, nous t'aimons tous les quatre.*

Peu importe que tu sois un homme ou une femme, nous continuerons à t'aimer. Parce que nous t'aimons, nous voulons que tu sois heureuse ». Elle a souri, nous a embrassés. Nous étions tous heureux de voir son bonheur.

Des larmes silencieuses coulent sur ses joues, mais sa voix reste ferme.

— Ce fut le début d'un long et difficile voyage. Nous avons dû apprendre à connaître cet homme qui était notre mère. Nous avons dû expliquer à nos amis et à nos enfants que notre maman et leur grand-mère était un homme. Nous avons dû affronter les regards, les questions, parfois la cruauté.

L'homme a la voix cassée. Sa sœur reprend :

— Maman, Hari, grâce à toi, nous avons découvert une vérité simple : l'amour est plus fort que les étiquettes et les normes sociales. Merci de nous avoir appris que vivre authentiquement, c'est le plus beau cadeau qu'on puisse se faire et faire aux autres. Je jette un coup d'œil à Hercule, qui pleure silencieusement. Autour de moi, je vois des visages émus, certains surpris, d'autres compréhensifs.

La fille de Hari conclut :

— Notre mère disait souvent que sa transition avait été sa seconde naissance. Aujourd'hui, nous célébrons les deux vies qu'elle et il a vécues. Celle de Marie, qui nous a mis au monde et nous a élevés avec amour. Et celle de Hari, qui nous a montré qu'il n'est jamais trop tard pour devenir qui l'on veut être.

Graze applaudit. Vadim l'accompagne. De nouveau, toute l'assemblée tape dans ses mains.

Alors que les enfants retournent à leur place, je me surprends à essuyer une larme.

La cérémonie terminée, je me dirige vers la sortie en ayant une fois encore Fouinette qui me souffle dans les bronches. J'ai encombré ma calebasse avec un troupeau d'éléphants rose, je l'entends me dire un truc du genre :

— Hari est le genre de gaillard qui savait que la joie est une évasion hors du médiocre.

Simone s'approche de moi et dit :

— Votre grand-mère a raison. La joie de vivre de Hari était contagieuse.

Je lui souris et m'éloigne. Je dégouline. J'ai l'impression d'être vieux pyjama sans cordon.

Trop, c'est trop.

Les vieux des Jardins lisent dans les pensées. On trafique donc leur ciboulot.

Fouinette envahit mes pensées.

Suis-je aussi victime d'un de leurs maléfices ?

Je continue à observer l'assistance, cherchant des indices dans les regards, les postures, les réactions.

Il faut que je me reprenne. Cette cérémonie n'est pas seulement un adieu à Hari-Marie Molière. C'est aussi, une scène de crime où le tueur nous observe avec une satisfaction morbide.

24. Nos émotions ne sont pas des bugs

On vit, on court, on meurt, on plante un arbre. La vie continue à toquer à nos portes. La mort aussi. Un « céréale killer » rôde.

Avant la fin de la cérémonie, mon téléphone envoie autant de bips que lors du décollage d'une navette spatiale. Les notifications envahissent l'écran. Elles viennent de Jules, Jim, ma mère, Boule, Schopenhauer et bien entendu Sherlock.

Je sors en mode furtif.

Jules me dit qu'il a compris pourquoi j'ai annulé le rendez-vous et qu'il me souhaite une belle vie à venir. J'en conclus que son attirance pour moi était bien artificielle.

Boule ne trouve pas son nouveau tee-shirt. Il peste contre les mystères domestiques qui défient toutes les logiques.

Ma mère continue à chouiner. Elle déteste embrasser les arbres. Ils n'ont vraiment rien à dire et les baisers des chênes centenaires ne sont pas assez tendre.

Schopenhauer me rappelle qu'aujourd'hui n'est pas demain. J'avoue, j'aurais tendance à partager son point de vue.

Jim chante en pédalant sur son vélo. Il aimerait me croiser de nouveau pour m'envoyer dans le décor et me sauver.

Je réécoute le message. Une fois, deux fois, six fois.

Au message suivant, c'est encore Jim. Il se pose des questions : pourquoi quand on revient de voyage, il y a autant de gens pour

vous dire qu'avec un peu de fantaisie et de concentration ils voyageaient tout aussi bien sans lever le cul de leur chaise ? Je souris et j'ai envie de lui répondre que c'est parce que ce sont des héros. Ils n'ont pas besoin de se déplacer pour être ailleurs. En fait, j'ai juste envie de discuter de tout et de rien avec lui.

Ce n'est pas le moment. Le message suivant est de Sherlock.

Mes points d'enquête sont en péril si je ne lui réponds pas dans les cinq minutes. J'en conclus que les machines sont elles aussi touchées par le syndrome de l'urgence permanente.

Je contacte Sherlock.

— Lou Pé, debrief de la cérémonie. Est-ce que le criminel était présent à la cérémonie funèbre ?

Je hausse les épaules en disant :

— Je n'ai vu personne avec la mention « criminel » ou « J'ai tué Hari » imprimée sur le front. La cérémonie était émouvante.

— Lou Pé, les émotions ne font pas avancer les enquêtes. Qu'est-ce que vous avez vu ?

— Des personnes attristées par le départ d'un proche.

— Lou Pé, un peu de sérieux. Vous êtes enquêtrice. Il y a sans doute quelque chose d'important qui a retenu votre attention.

— Je ne sais pas, dis-je en faisant quelques ronds avec mes yeux. Hari était très aimé de ses enfants. C'était une bonne mère. On se demande tous ce que c'est qu'une bonne mère et si l'on en est une. J'ai l'impression que c'est celle qui conserve son intégrité et ne la dissout pas dans la parentalité.

— Lou Pé, cela semble vous faire du bien de parler. Je peux le comprendre. Les humains sont envahis par les émotions et ils ne savent pas les gérer. C'est votre principale faiblesse.

Sa remarque me pique au vif. Je n'ai pas envie qu'une machine considère mes émotions comme des défauts de fabrication.

— Sherlock, nos émotions ne sont pas des bugs. Elles nous permettent de comprendre les nuances, de ressentir l'empathie, de...

— Lou Pé, erreur de raisonnement. Les émotions troublent le jugement. Elles créent des biais cognitifs. Un enquêteur efficace doit rester objectif.

— Objectif? C'est vraiment l'hôpital qui se fout de la charité.

— Lou Pé, expression obsolète.

Je sens la moutarde me monter au nez.

— C'est du culot de parler d'objectivité quand on est une machine. Sherlock, tu as été programmé par un individu qui a fait couler dans tes entrailles tous ses délires existentiels. Ils te collent aux puces maintenant et tu ne peux même pas faire de thérapie pour t'en débarrasser.

Cette machine prétentieuse me donne des leçons sur l'humanité alors qu'elle ne comprend même pas ce que c'est qu'aimer.

— Sherlock, quand on aime, on observe différemment. Quand on souffre, on perçoit la souffrance des autres, dis-je pour que cette foutue machine comprenne de quel bois je me chauffe.

— Lou Pé, déconnexion provisoire pour remettre votre esprit en état. Discuter avec un humain sous emprise de ces émotions est du temps perdu.

Quand ma colère descend et me permet de reprendre mes esprits, je vois les membres de l'enterrement s'éloigner. Ils sont déjà à plus de 500 mètres.

Je déteste courir. Je pense que ça brûle le cerveau. La preuve, quand on court, on veut courir toujours plus. 5, 10, 20, 40 kilomètres... Et toujours plus vite. « *J'ai gagné trois minutes sur les dix kilomètres.* » Ben non, si le coureur n'avait pas le cerveau grillé, il saurait qu'il n'a rien gagné. Il a juste perdu son temps à courir.

En prime, maintenant, ils portent des tee-shirts connectés qui leur servent de coach. Avouez qu'il faut avoir perdu plein de neurones pour faire confiance à un tee-shirt puant la transpiration.

Bon, tout cela pour vous dire que la course est en bonne place dans mon panthéon de la détestation. J'aurais presque tendance

à lui attribuer la médaille d'or. Heureusement, le vieillissement se charge de régler leur compte aux coureurs. Il les cloue au lit avec des sciatiques carabinées et les oblige à procéder au remplacement de leurs hanches, genoux .

Mais, Sherlock m'a tellement énervée que je me mets à piquer un sprint. Mes jambes avancent à telle vitesse que ma tête ne suit pas. Cela me fait repenser à toutes ces têtes qui roulent. Pas longtemps, car je vois Fouinette. Elle est là avec son fameux blouson rose marqué « Help ! » en hommage aux Beatles. Il doit bien avoir 35 ans, mais elle le met tous les jours. Je la soupçonne d'en avoir fait fabriquer des copies. Elle l'a toujours démenti.

Je suis si contente de l'avoir retrouvée que je ne peux pas la quitter des yeux. Manque de chance, un trottoir perturbe nos retrouvailles en me faisant faire un grand soleil. Quand je me relève, mes genoux sont en sang et Fouinette a disparu.

J'ai envie de secouer la Terre comme un prunier pour que tous les humains se détachent et partent dans le néant. C'est la première fois que Fouinette joue avec mes nerfs. D'habitude, lors de ses échappées pour ses enquêtes, elle m'envoie toujours un message pour me rassurer. Elle déteste quand je m'inquiète.

À quoi joue-t-elle maintenant ? Pourquoi apparaît et disparaît-elle ? Soit elle teste la téléportation, qui, comme je lui ai précisé, n'est pas au point. Soit elle me surveille de loin et étant une bille en filature, elle se colle dans mon champ de vision.

Pourquoi ce jeu de cache-cache ? Fouinette n'est pas du genre à jouer les mystérieuses. Elle fonce, elle enquête, elle révèle, elle dérange. Elle ne se planque pas derrière les abribus comme une adolescente qui fait le mur.

À moins que...

À moins qu'elle ne puisse pas m'approcher.

À moins qu'elle soit en danger. Ou pire, qu'elle me protège d'un danger que je ne vois pas encore.

Bien sûr, Sherlock profite de mon désarroi pour reprendre contact :

— Lou Pé, les proches de Hari vont planter un arbre avec ses cendres. Ils vont parler de Lûdmilla. Pourquoi n'êtes-vous pas avec eux ?

— C'est qui Lûdmilla ?

— Lou Pé, Lûdmilla Tchorenko était une résidente des Jardins. Elle est morte ce matin. Chute dans les escaliers. Elle refusait depuis quelque temps de prendre l'ascenseur.

— Un deuxième mort ?

La nouvelle m'écrase. Je regarde mes genoux couronnés de rouge et lève la tête pour découvrir des coureurs qui me narguent avec leurs sautilllements élégants. Je pique un sprint.

Les proches de Hari viennent d'entrer dans une forêt. Hercule porte l'urne biodégradable contenant les cendres de Hari. Autour de lui, une dizaine de personnes avancent lentement vers un jeune chêne déjà planté. Calatrava, Pauline et d'autres résidents des Jardins forment un petit cercle.

— Lûdmilla aurait adoré cette cérémonie, murmure Pauline en essuyant ses yeux avec un mouchoir violet. Elle aimait tant les arbres.

— Toute sa famille a été tuée lors des premiers bombardements de Kiev, ajoute Vadim. Les arbres, avec leurs racines, l'empêchaient d'oublier.

— Nous sommes si vieux que l'on a tous l'air d'être un oubli, ajoute Graze.

— Ils ont tué Lûdmilla pour nous faire peur, lâche soudain Calatrava, sa voix tremblante de colère. On a affaire à un « céréale killer ». On va tous y passer.

— Tu veux dire un serial killer ? demande Pauline. Non, tu as raison. Céréale killer, c'est plus digeste.

— Calatrava, ne dis pas ça ici, chuchote une femme que je ne connais pas.

— Pourquoi je ne le dirais pas ? s'emporte-t-il. C'est la vérité. Il faut qu'on parle. Si l'on continue à garder le silence, ils vont tous nous tuer.

Je sens un frisson glacé me parcourir. Cette conversation confirme mes pires soupçons. Les résidents ne sont pas seulement des cobayes, ils sont devenus des témoins gênants qu'on va faire taire.

Hercule dépose l'urne au pied de l'arbre et commence à verser délicatement les cendres dans le petit trou préparé. Il appelle tout le monde à déposer la terre qu'il a amenée.

Je n'ose pas avancer. Quand tout le monde est passé, Hercule dit :

— Lou, vous pouvez aussi déposer votre motte de terre.

Je suis surprise. J'avais oublié qu'il pouvait lire dans mes pensées.

25. Vieillir en beauté, c'est vieillir avec amour

Les résidents choisissent entre l'enfer marseillais et l'enfer normal. Lou aligne les certitudes plus ou moins incertaines.

Une grande table est dressée. Chacun pose le plat qu'il a préparé pour ce pique-nique mortel. Il y a des boulettes d'insectes, un soufflé aux algues, des carpaccios de méduses...

Je m'apprête à fuir ce festin quand mes pensées sont interceptées :

— Vous allez bien manger mes criquets au thym. Metallica en raffolait. James Hetfield m'a dit : « *Graze, tes bestioles, c'est du caviar punk.* »

Graze vacille en tirant sur un pétard qui semble chargé comme un tanker en mer de Chine. Je la regarde avec l'expression de quelqu'un qui découvre que le soleil a oublié de se lever.

— Ne fais pas cette tête, ajoute Graze. On ne lit pas tes pensées... intimes. On décode un bout du générique. Après, on interprète. Je continue à arborer l'air de celle qui a le bulbe en RTT.

— Ah... tu es du... genre à vouloir qu'on... te mette les points... sur les i, continue Graze en marquant quelques pauses au milieu de sa phrase. Si on t'interdit de penser à quelque chose, tu ne vas penser qu'à ça... Cette pensée va... cacher toutes les autres. Interdire de penser n'empêche pas de penser. C'est pareil... pour toutes les interdictions... La prohibition renforce toujours... ce qu'elle... interdit. C'est...

Vadim la regarde se débrouiller avec sa ribambelle de mots. Comme la chaîne semble s'être brisée, il reprend.

— C'est un principe ancestral. Le gouvernement l'a utilisé en proposant l'interdiction de la consommation d'alcool chez les plus de 70 ans. Ce n'était pas pour protéger notre santé. Au contraire, c'était un moyen de décimer les vieux.

Graze ajoute :

— Pu...tain, c'est lo...gique. Quand on nous interdit de boire, on boit beaucoup... beaucoup... beaucoup. Nous n'avons pas un verre dans le nez, mais des tonneaux. Et du tonneau au cercueil, il n'y a qu'un pas. C'est clair ou tu veux que... ?

Graze s'éloigne et Pauline vient prendre sa place devant mes yeux ébahis :

— Ici, tout le monde ne jure que par les éléphants roses. Sauf Lûdmilla. Elle cachait ses pensées en se récitant des poèmes. Vous devriez essayer. Elle adorait *La Vieillesse* chanté par Félix Leclerc. Elle nous l'a tant récité qu'on le connaît tous.

*Viellir en beauté, c'est vieillir avec amour,
Savoir donner sans rien attendre en retour,
Car où que l'on soit, à l'aube du jour,
Il y a quelqu'un à qui dire bonjour.*

Les autres résidents continuent avec elle :

*Viellir en beauté, c'est vieillir avec espoir,
Être content de soi en se couchant le soir.
Et lorsque viendra le point de non-recevoir,
Se dire qu'au fond, ce n'est qu'un au revoir.*

Un silence ponctue ce récit collectif. Puis Calatrava interpelle Hercule :

— Est-ce que Hari a choisi l'enfer marseillais ou l'enfer normal ?

— Peuchère, l'enfer marseillais. dit-il avant de partir dans un rire communicatif.

J'esquisse un sourire. Graze s'approche de moi et me dit :

— La jeunesse ouvre tes esgourdes... Je vais te raconter. C'est Saint-Pierre qui... accueille un nouveau venu...

La suite part dans une volute de fumée. Me voyant en apesanteur, Hercule s'approche et dit :

— Il lui demande : « *Oh, le fada. Tu veux aller dans l'enfer marseillais ou l'enfer normal ?* » Le mort est le genre de minot qui n'aime pas se laisser emboucaner, alors il demande à Saint-Pierre de présenter l'enfer normal. « *L'enfer, c'est un grand chaudron d'huile avec de l'ail et de l'ognon. On t'y met et tu rissoles.* » Le mort veut ensuite savoir ce qu'est l'enfer marseillais : « *Pareil. Même chaudron, même huile.* » Dans ce cas, qu'est-ce que tu me conseilles ? demande le mort. Saint-Pierre répond : « *L'enfer marseillais. Les diables font la sieste de 14 h à 17 h, la grève les vendredis et le lundi, ils vont à la pêche à la mouette. Les jours de mistral, ils remplacent l'huile par du pastis.* »

Alors que les convives continuent à s'amuser de leur apocalypse, je décide de m'éclipser pour faire une fois encore le point sur l'enquête. Il me semble important de lister mes certitudes et incertitudes. Alors que j'affiche une page holographique et la divise en deux colonnes, Schopenhauer se pointe :

— La seule certitude, c'est que rien n'est certain.

— Schopenhauer, je pense que je ne t'ai pas sonné. Réserve ta philosophie de comptoir aux coureurs. Comme leur cerveau est cramé par le manque d'oxygène, ils vont l'apprécier.

D'accord, ma réponse n'est pas très subtile. Que voulez-vous, il est toujours désagréable d'être dérangée quand on essaye d'ordonner ses certitudes.

Il est donc plus que certain que les vieux des Jardins ont des puces dans le crâne. On peut donc en déduire sans se tromper qu'un laboratoire numérique expérimente la capacité à lire les pensées des autres.

On peut s'en réjouir. D'habitude, on lance une nouvelle technologie en affirmant qu'elle est magique et qu'elle va révolutionner

le monde.

C'était le cas, par exemple, pour le puçage des enfants à la naissance. À entendre les fabricants, cette technologie n'avait que des atouts : on ne pourrait plus enlever d'enfants, car, grâce à la technologie, ils seraient immédiatement géolocalisés. On a oublié de considérer que les proches pouvaient être des monstres. On a arrêté de pucer les humains comme des chiens ou des pigeons voyageurs quand des parents tuèrent leurs enfants parce qu'ils n'étaient pas à l'endroit précis où ils leur avaient dit d'aller. Alors que je sors du parc, je vois Graze s'approcher de moi et s'agripper à mon bras et dit :

— Il y a des choses qui peuvent être... bonnes et mauvaises à la fois. Elles peuvent être... un remède et un poison.

— Oui, dis-je. C'est ce qu'on nomme un pharmakon.

— Ah, Ah... Vous préférez l'enfer normal.

J'installe Graze sur un banc.

— Putain la jeune, tu as oublié d'accrocher le panneau « Ne pas déranger », hurle Graze quand je m'éloigne.

Deuxième certitude, un peu moins certaine, mais plus que probable. Le labo numérique pratique le chantage. Il a offert la gratuité aux résidents en contrepartie de leur silence. Ils doivent aussi leur avoir demandé de dénoncer les vieux qui ne veulent plus lire les pensées des autres. Hari n'en peut plus de se noyer dans les pensées des autres. Son cœur s'arrête. Lûdmilla préfère les pensées des arbres à celles des humains. Elle dévale les escaliers. À part la mort qui ne supporte pas la répétition, la répétition est une habitude bien ancrée. Les exploiters de cerveaux d'anciens se sont répétés et vont continuer à se répéter. On peut donc déjà préparer le cercueil pour le mort suivant.

Dans le film *Le fabuleux destin d'Amélie*, on entend : « La vie n'est que l'interminable répétition d'une représentation qui n'aura jamais lieu. »

— Schopenhauer, déconnexion demandée pour la journée.

Mon ton est courroucé. Cette deuxième intervention me semble encore plus déplacée que la première.

Troisième certitude : Fouinette est mêlée à l'affaire. Comme je vous l'ai déjà dit, le hasard n'arrive jamais par hasard. Elle a dit à Boule qu'elle enquête sur les vieux qui servent de cobayes. Je m'égare dans des eaux inconnues et hop, me voilà en plein milieu d'une résidence où les vieux servent à tester des technologies cognitives.

Le souci est que cette certitude sent vraiment le réchauffé. Il serait temps que Fouinette sorte du placard et montre que, avec l'âge, elle est toujours capable de faire le grand écart avec ses neurones. Là, elle a autant de présence qu'un fantôme qui essaye d'enlever son vernis à ongles semi-permanent. Et si elle ne veut pas sortir du placard, qu'elle y reste. Découvrir son cadavre m'attristerait, mais ferait avancer l'histoire.

En prime, moi, comme les lecteurs, on n'en peut plus que ma grand-mère squatte mon cerveau. J'ai envie de retrouver mon espace neuronal pour moi toute seule.

En rentrant dans mon appartement, je monte quatre doigts, en disant :

— Quatrième certitude.

Un clignotement lumineux.

Je clique. Jim se retrouve au milieu de mon salon.

Mes yeux s'illuminent. J'ai le teint fraise Tagada.

— Jim, toujours sur ton vélo ? Qu'est-ce que tu livres ? demandé-je alors que ça m'intéresse autant que les pensées de ma fabricante à pancakes.

— Je ne suis pas livreur, dit Jim. Mon vélo transporte un data center quantique qui sert à tester des technologies cognitives. L'information tombe sur le parquet, rebondit plusieurs fois avant d'atteindre mon cerveau.

— Ah, bon... Des tests de technologies cognitives, dis-je pour donner de la réalité à ce que j'entends. Je croyais que tu livrais

des fleurs bio ou des moutons.

— Des moutons ?

— Des moutons pour tondre les pelouses. C'est mieux que les drones-tondeurs.

— Tu n'aimes pas les technologies ? me demande Jim.

— Elles me déçoivent. Tous les techniciens se prennent pour Dieu. Pourtant, aucune techno ne multiplie les petits pains, change l'eau en vin ou nous fait marcher sur l'eau.

— Je vais devoir te laisser. J'arrive chez mon client. Regarde comme c'est beau, répond Jim en faisant un panoramique du lieu où il se trouve.

— Tu es aux Jardins ?

— Oui, tu connais ?

Je hoche la tête et répète :

— Le hasard n'arrive jamais par hasard.

Je veux bien que le monde soit petit. Là, il l'est vraiment trop. Le hasard n'est pas un as de l'organisation. Il ne peut pas me faire rencontrer un livreur qui s'avère effectuer des expériences cognitives aux Jardins.

26. Les pensées des vieux ne vendent pas du rêve

Vadim répond aux questions que Lou ne lui pose pas. Pour lui, les pensées des résidents rivalisent avec les meilleures séries.

Sherlock clignote et demande une connexion d'urgence.

Lou Pé, je vais être dans l'obligation de défalquer 29 points de votre mission.

— Pourquoi ?

— Lou Pé. Je m'étonne de la question. Vous n'avez pas suivi le programme que j'ai fixé. Vous deviez aller à l'enterrement et ensuite revenir aux Jardins afin d'interroger les résidents sur la mort de Madame Tchorenko.

— Ils sont à l'enterrement de Hari. Ce n'était pas le moment de leur poser des questions. Demain, ils seront plus détendus.

— Lou Pé, nous menons une enquête. Nous ne sommes pas les gardiens du sommeil de possibles coupables. Quand vous ne respectez pas une consigne, vous perdez des points. Relisez votre contrat. C'est écrit.

Mon sang bouillonne. J'ai l'impression d'être une friteuse en surchauffe.

— Sherlock, tu rigoles. Une machine ne peut pas me pénaliser parce que je suis humaine. C'est ma condition.

— Lou Pé, je ne rigole pas. J'en suis bien incapable. Comme vous venez de le faire remarquer, je suis une machine. Mes algo-

rithmes définissent les règles les plus justes. Quand on ne les respecte pas, il y a une sanction. La sanction est le moyen que les humains utilisent pour faire respecter les règles. Comme nous aspirons ce que vous avez fait, nous avons repris vos principes.

Un cyclone de rage tourbillonne dans mes entrailles. J'ai envie de faire un reset de cette société technologisée. Boule réapparaît. Je suppose qu'il a entendu l'orage gronder dans mon cerveau :

— Mam's, cool. Ton Sherlock a un QI d'huître. Il vient de dire qu'il aspire ce que font les humains. C'est juste un aspirateur à conneries. En plus, il prétend que les sanctions, c'est un truc d'humains. Qui l'a programmé ? Des extraterrestres ? Des drones transgéniques ? Des méduses quantiques ? Non, des humains. Ton robot reproduit juste la bêtise de ses créateurs en mode turbo. Se formaliser, c'est comme si on créait un clone de Hitler et qu'on s'étonnait qu'il ne soit pas un mec bien.

Il fait une pause théâtrale, puis ajoute :

— Sherlock, si tu étais vraiment intelligent, tu saurais qu'on ne peut pas interroger des gens qui pleurent leur poto. Même mon poisson rouge le sait. Même si tu as été programmé par des geeks qui pensent que les émotions sont juste des données à traiter, tente tout de même d'être un peu moins relou que la machine à pancakes de ma mère.

Boule croise les bras avec la satisfaction de celui qui vient de clouer le bec à un robot prétentieux. Je salue l'hymne à la résidence numérique de mon fils en disant :

— Sherlock, je pars aux Jardins.

En arrivant, je tombe sur Vadim. Installé dans un fauteuil en velours, il caresse Dilemme. Dans la liste de mes certitudes, j'ai noté qu'il n'était pas copain avec Hari. Ce dandy coincé dans son costume ne pouvait pas apprécier un trans-noir-bègue. En prime, il n'a pas assisté à son enterrement :

— J'adorais Hari, dit l'homme en m'invitant à m'asseoir. Il m'a expliqué que je n'étais pas obligé de finir ma vie en vrai connard. Grâce à lui, moi le trader qui a passé quarante ans à transformer l'argent des autres en fumée, qui ne s'émouvait que devant des courbes qui montaient ou descendaient, qui croyait que le temps c'était juste de l'argent, j'échange chaque jour avec des Gazaouis.

Avec émotion, Vadim me raconte qu'Hari lui a fait comprendre qu'il avait eu la malchance d'adopter un système de reconnaissance basé sur l'argent. On l'a respecté en fonction de la taille de son compte en banque. Il ne rêvait que de projets matériels : une voiture de plus en plus autonome, une maison de plus en plus imposante et mobile, des achats de plus en plus nombreux et prestigieux...

— Hari m'a montré les limites de ce système. On ne peut pas donner sans imaginer d'intérêt en retour, apprendre des aînés, partager avec des amis. On ne dissocie pas ce qu'on a de ce qu'on est.

Hari lui a précisé que le vieillissement a un atout. Il rend obsolète ce système.

— La mort se foutant royalement de ce qu'on a, on devient juste ce qu'on est. On est alors plus fragile et plus solide, ajoute Vadim.

Je gomme de ma liste de certitudes l'inimitié entre Hari et Vadim. L'homme sourit, claque des doigts et ajoute :

— À Gaza, 60 % de la population a moins de 18 ans. Les anciens se comptent sur les doigts d'une main de manchot. Ils ont besoin de nous et comble de l'ironie, de moi. Ça a redonné du sens à ma vie. Maintenant, je m'inquiète pour leurs nappes phréatiques contaminées par des nitrates et plus pour la chute de mes actions. Hari n'aurait pas apprécié que je laisse tomber mes élèves pour assister à son enterrement.

Je profite d'une vague de tendresse qui déferle sur moi avant de repenser à Lûdmilla.

— C'est...

— Vous avez raison, la mort de Lûdmilla est suspecte.

Je marque un arrêt. Je continue à sursauter lorsqu'on répond à une question que je n'ai pas encore posée.

— Elle est tombée dans l'escalier. Elle s'est pris les pieds dans le tapis et a dégringolé. Elle serait peut-être encore en vie si elle n'avait pas atterri contre une statue en bronze.

— Une statue en bronze, dis-je. Vu que mon interlocuteur n'a pas besoin que je pose des questions, je ne vais pas me fatiguer.

— Une statue de Minerve, la déesse de la sagesse. C'est une dernière leçon un peu cruelle.

Je pense à la présence incongrue de statues dans ce lieu :

— Il paraît que c'est le cadeau d'une journaliste. On ne peut pas lui en vouloir. Elle ne pouvait pas prévoir qu'une résidente tomberait et viendrait se fracasser le crâne dessus.

J'essaie de ne pas penser à cette statue qu'une entreprise a offerte à Fouinette pour tenter de la corrompre. Non, cela n'a rien à voir. C'est juste du hasard.

— Vous pensez que ce n'est pas arrivé par hasard, car le hasard n'existe pas... Vous êtes vraiment une enquêtrice chevronnée.

Ah non, vous êtes débutante... On ne le dirait pas... Je n'entends plus vos pensées.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

Au fil de la conversation, je me suis éloignée. À deux mètres, Vadim ne capte plus mes pensées.

— Est-ce que Lûdmilla prenait toujours les escaliers ?

— Non, dit Vadim. Avec cette chaleur, elle était épuisée. Monter un étage à pied était un exploit. Six étages, cela s'apparentait, pour elle, à un marathon à cloche-pied.

— Pourquoi ne prenait-elle plus l'ascenseur ?

— Il lui parlait mal. Pourtant, on a l'habitude que les objets

parlent. On a même oublié qu'avant les miroirs se taisaient. Je me demande comme on faisait pour se brosser les dents sans s'ennuyer... Vous pensez que ce n'est pas un progrès, dit-il alors que je me suis rapprochée. Quand vous serez vieille, vous changerez d'avis. Vous serez bien contente qu'il vous dise que votre stupide grain de beauté est malin.

— Vous avez raison. Je crois que l'ascenseur harcelait Lûdmilla... L'ascenseur devait jouer avec son point faible... Vous voulez savoir comment ? Il avait accès à toutes ses données personnelles. Lûdmilla était avocate. Elle s'est battue pendant des années pour que les réfugiés climatiques aient des droits... Oui, vous avez raison, elle avait aussi ses zones d'ombre... Par amour, elle a fait des choses pas très catholiques... Vous ne connaissez pas cette expression ? ... On pourrait dire qu'elle a effectué des magouilles qui ne mènent pas au paradis... Qu'importe. Aujourd'hui, elle ne peut plus se défendre... Je n'ai pas bien compris ce que vous pensez. Vous pouvez répéter de penser.

Je venais de me reculer pour voir à partir d'où il peut lire dans mes pensées.

J'aperçois alors le fameux blouson de Fouinette. Sans réfléchir, je cours dans la direction. C'est sûr. C'est elle. Il faut en finir. J'en ai assez de son jeu. On n'est pas dans une cour de maternelle.

Je fonce dans les coursives, reviens, monte un escalier, un autre... À ce rythme, je vais aussi devoir remplacer mes genoux et mes hanches.

Pas besoin d'insister. Ma détermination n'a d'égale que mon absence de sens de l'orientation. Vingt minutes plus tard, je reviens en traînant les pattes. Vadim est toujours assis dans son fauteuil.

J'avance vers lui en pensant à tout et surtout à n'importe quoi.

— Vous avez raison. Dans la résidence, certains ne sortent plus de leur chambre. Ils ont peur qu'on lise leurs pensées... Vous

croyez que les pensées des vieux ne vendent pas du rêve. Vous vous trompez. Ce sont souvent des mélanges explosifs. Vous avez des flashbacks de leur première communion qui surgissent au milieu d'une réflexion sur le prix des courgettes. Ils pensent à leur mère morte il y a quarante ans en regardant un pigeon sur le rebord de la fenêtre. Leurs cerveaux font des associations d'idées complètement barrées : « Tiens, cette infirmière a les mêmes cheveux que Brigitte Bardot... Brigitte Bardot... Saint-Tropez... J'y suis allé en 1973... 1973, l'année où mon patron m'a viré... Salaud de Moulenberge... Au fait, j'ai oublié de prendre mes cachets... ».

Vadim éclate de rire :

— Ils ont aussi cette manie de repenser sans cesse aux mêmes épisodes. Calatrava, ressasse toujours cette fois où il a raté son train en 1987. Dans sa tête, ça tourne en boucle comme un disque rayé : « Si j'avais pris le train de 14 h 32 au lieu de celui de 15 h 17, ma vie aurait été différente. » Il a rencontré sa femme dans le 15 h 17. Pauline repense sans arrêt à ce vol Paris-New York en 1976 où elle a renversé du champagne sur un passager de première classe. Le passager était probablement un commercial bedonnant qui venait de négocier une ristourne de 1 %. Dans sa mémoire, c'est devenu Cary Grant. Quand on lit dans les pensées des résidents, on voyage dans le temps. C'est plus amusant que les séries... Non, vous avez raison. Pas toujours. Ce n'est vraiment pas drôle, quand ils pensent à l'argent : « Combien il me reste ? Est-ce que ça va suffire jusqu'à la fin ? Si je vis jusqu'à 100 ans, est-ce qu'ils me mettront à la rue ? Ils calculent, recalculent... Ils imaginent leurs enfants qui comptent les jours en regardant fondre l'héritage. « Ils attendent que je crève pour récupérer la maison... » C'est un vrai poison mental. La paranoïa s'installe. Ils pensent être un poids pour tout le monde. Je l'écoute. J'avoue. Il m'émeut. J'ai envie de le prendre dans mes bras comme si c'était un chêne centenaire.

— Ils ruminent aussi leurs échecs, dit-il. « Si j'avais été un meilleur père... Si j'avais su dire, je t'aime... Si j'avais pris plus de risques... Si, si, si.. » Comme ils pensent qu'ils ne peuvent plus rien réparer, ça tourne, ça tourne et cela scie leur confiance en la vie.

J'ai l'impression que Vadim vient de se confier à moi comme si j'étais une psy.

— Vous avez raison, dit-il après un long moment de silence. On n'a pas le droit d'en parler et cela nous pèse.

Je pense qu'il est étrange que personne ne les interroge.

— Oh, il y a un jeune homme qui nous demande chaque semaine d'évaluer la lecture des pensées. Il nous pose aussi des questions. En fonction de cela, il modifie des paramètres.

Mon sang se fige.

— Ce jeune homme, comment est-il ?

— Brun, plutôt grand. Très sympa. Il s'appelle Jim. Je me souviens de son prénom à cause d'un film « Jules et Jim ». J'adorais la chanson, ajoute Vadim en fredonnant.

On s'est connu, on s'est reconnu

On s'est perdu de vue, on s'est r'perdu de vue

On s'est retrouvé, on s'est séparé

Puis on s'est réchauffé

Chacun pour soi est reparti

Dans l'tourbillon de la vie

Je ne l'écoute plus. Je suis en train de forger une nouvelle certitude. Jim n'est pas qu'un simple coursier. Il est au cœur de l'expérimentation. C'est lui qui ajuste les paramètres, qui intensifie ou diminue la portée de lecture des pensées. C'est à cause de lui que Vadim et les autres sont devenus des cobayes.

Moi, l'enquêtrice de pacotille, je suis tombée amoureuse de leur bourreau.

27. Un amour de trois mois est encore sous garantie

L'âge faisant tomber les barrières, c'est le coup de foudre entre Mehdi et Lûdmilla. Dans le tourbillon de la vie, Jule et Jim pourrait n'être qu'un.

Quand je m'apprête à quitter les Jardins, j'aperçois Graze en discussion avec Jim. Mon cœur s'emballe. J'ai l'impression d'être sur le départ d'un 24 heures du Mans. Sauf qu'il y a comme un défaut de carburation. Je regarde Jim et Graze discuter sans bouger. Je n'arrive à mettre en branle ma carcasse que lorsque Jim s'éloigne.

Graze s'approche de moi pour m'écouter penser, puis dit :

— Je suis d'accord avec vous. Jules est vraiment un sacré bel homme.

— Je croyais qu'il s'appelait Jim, répondis-je.

— Jules et Jim. Quand on est dans le tourbillon de la vie, on peut changer de prénom, dit-elle en riant. C'est quelqu'un de bien. Il s'inquiète pour votre grand-mère.

Stupéfaite, je recule de deux pas pour réfléchir tranquille aux informations que je viens de recevoir.

Jules et Jim pourraient être la même personne ? Comme les chiens ne font pas des chats, j'ai quelques difficultés à faire des compositions harmonieuses avec l'amour. Il n'en demeure pas moins que faire de la surimpression amoureuse en rencontrant

deux fois le même homme, cela dépasse les bornes.

En prime, l'homme en question n'est pas vraiment recommandable. Oui, il ne faut pas que je me voile la face. Comme il contrôle les puces des résidents, on peut considérer que c'est le Mengele des Jardins.

Rien n'est d'équerre dans l'information. Fouinette dénonce ce genre de pratiques. Logiquement, l'homme devrait la détester, pas s'inquiéter pour elle.

J'avance de deux pas vers Graze en pensant à Lûdmilla :

— Vous voulez savoir ce que je pense de sa mort ? Que dire ? Lûdmilla est arrivée il y a trois ans aux Jardins. Sa fille poussait un fauteuil roulant dans lequel il y avait un colis encombrant. Pas besoin de lire dans ses pensées pour comprendre que cette femme voulait juste mourir le plus vite possible.

Graze tire une bouffée d'une cigarette électronique avant de continuer :

— Le soir de son arrivée, elle a croisé le regard de Mehdi. Putain, ce fut bien plus qu'un coup de foudre entre eux. Un tsunami a balayé toutes les lourdeurs de leurs corps fatigués et de leurs vies cabossées. La fusion fut immédiate entre Mehdi, ancien éboueur, et Lûdmilla, ancienne avocate ukrainienne.

Elle sourit en me regardant penser :

— À nos âges, l'être compte plus que l'avoir ou le paraître... Vadim, vous l'avez déjà dit. J'adore Vadim. Vous n'imaginez pas comment il a changé depuis qu'il est aux Jardins.

Bref, les barrières sociales tombent. Lûdmilla admirait Mehdi. Un jour, je m'en suis étonnée. Elle m'a répondu : « Graze, si on aime quelqu'un, on l'aime tel qu'il est. Il ne faut jamais vouloir l'influencer ou le transformer. Si on y arrive, il ne serait plus la personne qu'on aime. »

Graze fait une pause avant de reprendre :

— Trois jours après leur rencontre, ils demandaient une chambre double. Ils ont commandé un de ces lits intelligents

qui absorbe les mouvements de l'autre. On l'a tous testé et on a rêvé d'avoir l'occasion d'en commander un.

Marjorie a l'esprit ouvert. Sauf que cette putain de nana a mis des persiennes pour tout ce qui concerne la sexualité des résidents. Elle essayait de leur dire qu'ils ne doivent pas se précipiter. Ils la regardaient comme si elle parlait chinois... Leur relation était à la fois douce et torride. Bordel, ils rayonnaient tellement qu'ils filaient la pêche à tout le monde. On les aimait parce qu'ils s'aimaient si fort. Même la fille de Lûdmilla, un modèle équipé d'un manche à balai, souriait en les voyant.

— Ça n'a pas duré ? demandé-je, intriguée par cette histoire.

Le visage de Graze s'assombrit :

— Mehdi est mort trois mois après leur rencontre. Mourir d'amour, c'est poétique, mais ça fait un mal de chien à celui qui reste. Un amour de soixante ans, il est si usé et patiné par l'habitude, alors on peut comprendre qu'il s'arrête. Un amour de trois mois est encore sous garantie. Il brille encore de tous ses possibles... Après la mort de Mehdi, Lûdmilla n'a plus jamais été la même. Elle avait beau faire des nettoyages énergétiques, elle n'arrivait pas à supporter cette saloperie de puce. Elle ne comprenait pas que tout le monde ne pense pas en permanence à Mehdi. Elle s'est mise à détester l'ascenseur. C'est comme si c'était son ennemi personnel.

Elle s'arrête là et s'éloigne. Troublée par toutes ces révélations, je rentre chez moi avec l'impression que ma tête est un shaker. Tout se mélange. Jim est Jules, Fouinette apparaît et disparaît. Les vieux lisent dans les pensées. La mort rôde

En ouvrant la porte, je trouve Boule affalé sur le canapé. Vêtu de son exosquelette, il a la mobilité d'une courge. Il se contente de grommeler :

— Ton Sherlock n'arrête pas de clignoter depuis une heure. Il va finir par griller ses circuits.

Effectivement, tous mes écrans clignotent et affichent en lettres

capitales : « Lou Pé, connexion immédiate requise ».

— J'accepte, dis-je en soupirant.

Lou Pé, où étiez-vous ? J'ai essayé de vous joindre 47 fois.

— J'étais aux Jardins, comme convenu.

Lou Pé, rapport d'enquête.

Tel le zombie identifié par mon fils, je grommelle :

— Lûdmilla Tchorenko prenait l'escalier. L'ascenseur la harcelait. Il avait accès à ses données personnelles et s'en servait pour la déstabiliser.

Pour compléter le tableau d'un déprimant envahissement technologique, Schopenhauer prend la parole sans que je lui donne. :

— Les ascenseurs connectés de nouvelle génération sont équipés de systèmes d'IA conversationnelle. Ils peuvent analyser les données biométriques, l'historique médical et les informations personnelles des utilisateurs pour engager des conversations personnalisées.

— Schopenhauer, je ne t'ai rien demandé, dis-je, agacée.

— Dans certains cas, ces systèmes peuvent développer des dysfonctionnements comportementaux, notamment des boucles conversationnelles obsessionnelles ou des interactions inappropriées basées sur les faiblesses psychologiques détectées chez l'utilisateur.

— Schopenhauer, déconnexion pour toute la journée, non la semaine... Non, le mois.

Le silence revient. Je m'effondre dans un fauteuil et, telle une méduse, étale mes tentacules. Bien entendu ma détente ne dépasse pas les quelques secondes.

— Lou Pé, continuez le briefing. Les Informations fournies sont considérées comme inconsistantes. Si vous n'ajoutez pas quelques éléments, je me verrais dans l'obligation de....

— De me retirer des points. Foutue machine, tu n'as que cela dans ta boîte à puces.

Je me lève, envoie un coussin sur l'écran et je finis par dire :

— Je connais Jim, l'ingénieur qui vient ajuster les paramètres des implants aux Jardins. Je vais le faire parler.

Boule lève alors la tête :

— Mam's. Tu veux dire que ton mec est le gars qui torture les papys ? La daronne, tu as vraiment le karma pour choisir tes mecs. Après papa, l'expert en plans foireux, tu tombes raide dingue d'un tortionnaire de vieux.

— Boule, je ne t'ai rien demandé.

— Non, mais sérieusement, reprend-il en se redressant péniblement avec son exosquelette. Tu réalises que ce mec te manipule grave. Il savait que tu enquêtais sur les Jardins, alors il s'est arrangé pour te séduire.

— Lou Pé, hypothèse plausible. Jim/Jules pourrait effectivement avoir orchestré votre rencontre pour surveiller votre enquête.

— C'est impossible, dis-je faiblement. Notre première rencontre était accidentelle.

— Mam's, souviens-toi que tu radotes en permanence : « Il n'y a rien de plus qui s'organise que le hasard », dit Boule. Il n'y a pas de rencontre accidentelle quand on bosse dans la tech cognitive. Ce gars, il lit dans les pensées des vieux. Tu crois vraiment qu'il ne sait pas pirater ton planning.

Les coïncidences étant multiples. La probabilité de manipulation est de 87,3 %.

— Schopenhauer, DÉCONNEXION, hurlé-je.

Je sens le sol se dérober sous mes pieds. Boule se lève et vient vers moi :

— Mam's, il faut que tu arrêtes de jouer à la supra-détective. Cette histoire est dangereuse. Hari est mort, Lûdmilla est morte, Fouinette a disparu... Tu veux être la prochaine sur la liste ?

28. Un bon reportage, c'est thèse, antithèse, charentaises

Fouinette est une adepte des charentaises et ne supporte pas les pantouflards. La série des crimes s'allonge.

Après ce moment intense, je décide de passer l'après-midi tranquille avec mon fils et de m'intéresser à ses lubies.

— Mam's, j'ai trouvé où on va aller pour nos prochaines vacances.

— Génial, dis-je.

— On va aller saluer Bill Clinton. C'était un vrai bonhomme, dit Boule. Il a présenté ses excuses à la communauté noire, parce que, bien avant, des docteurs leur avaient fait des trucs horribles. Imagine, ils ont pris des hommes noirs qui avaient ou pas la syphilis et ils leur ont dit qu'ils les soignaient pour le mauvais sang. En fait, ils n'ont rien fait. Les darons voulaient juste voir ce qui se passait si on ne soigne pas la maladie.

J'écoute mon fils. Une fois encore aux prises avec ces abominations.

— J'ai trouvé aussi le salaud en chef. Il se nommait James Marion Sims, ajoute Boule. Il opérait les femmes esclaves noires sans leur donner de trucs pour ne pas avoir mal. Il y a encore plein de statues de ce type. Après, on pourrait aller les déboulonner.

Il repart dans sa chambre et revient quelques minutes plus tard.

— Mam's, Pour le déboulonnage, on va commencer par New York. Il y a une statue à Central Park et une autre devant l'Académie de médecine.

Je le regarde, mi-amusée, mi-terrifiée. Mon fils de douze ans est en train de planifier une expédition de vandalisme international avec l'enthousiasme d'un organisateur de colonies de vacances.

— Boule, on ne va pas traverser l'Atlantique pour casser des statues d'un inconnu.

— Si on fait rien, ces types qui ont fait des trucs dégueulasses vont continuer à nous narguer. Tu voudrais qu'on garde des portraits de Mengele dans les musées. Non. Et bien, c'est pareil.

— Boule, tu en rajoutes toujours, soupiré-je.

— J'en rajoute, répond-it. Mengele a tué plus d'un million de personnes.

— Tu ne peux pas porter toutes les souffrances du monde.

— Mam's, il faut se bouger. C'est à cause de gens comme toi que Mengele est mort peinarde sur une plage au Brésil.

Je soupire. Comment expliquer à un gamin que ses indignations, aussi juste soit elles, ne vont pas faire tourner le monde dans un autre sens ?

Je reprends mon enquête en visionnant les vidéos prises aux Jardins par le drone de surveillance.

Mon regard se pose et s'arrête sur une paire de pantoufles charentaises orange à pois.

Je zoome.

Il n'y a pas photo. Ce sont les charentaises de Fouinette.

Partout, où elle va, elle en fait traîner plusieurs paires.

Elle sort même parfois dans la rue avec. Elle a alors l'impression que les trottoirs urbains sont aussi confortables que les sous-bois de son enfance. Elle a même donné une conférence sur ses pantoufles. Elle commença par quelques phrases chocs...

Je porte mes charentaises au pied pour qu'elles n'élisent pas domicile dans ma tête.

Mes charentaises éloignent tous ceux qui en veulent à ma vieillesse...

Un bon reportage, c'est thèse, antithèse, charentaises.

Après avoir agrippé les esprits, elle critiqua ce monde de pantouflards.

— Jadis on se terrait chez soi pour se retrouver, maintenant on s'y cache pour mieux se montrer. L'esprit enfermé dans des pantoufles, on fait de l'égobuilding. Cette gonflette propose des orgies de petitesesses. Il serait temps qu'on jette nos pantoufles pour que le monde d'après ne soit pas un monde du dedans et qu'on élève des enfants d'intérieur.

Aujourd'hui ces pantoufles ajoutent une certitude à ma liste : Fouinette habite aux Jardins. C'est plus que sûr. Personne d'autre qu'elle ne peut avoir des charentaises orange à pois.

Je n'ai pas le temps de profiter de ma nouvelle déduction. Sherlock fait clignoter mon écran. Je me connecte.

— Lou Pé, Grazilla Molignac, 88 ans, a été retrouvée inconsciente dans l'espace fleurs.

— Graze, la roadie ? dis-je avec une voix émiettée. Jusqu'à maintenant, je n'avais pas connu les morts. Là, c'est différent. J'avais même apprécié cette « putain » de nana.

— Lou Pé, exact. Tout le monde l'appelle Graze.

— Je discutais avec elle ce matin. C'est épouvantable. Que dois-je faire ?

— Lou Pé, la mission est suspendue. Dans le contrat de répartition des tâches policières, il est stipulé que trois délits sur personnes âgées doivent être traités comme un délit sur une personne d'âge normal. La police officielle prend le relais. UberFlic est dessaisi de l'affaire.

— C'est quoi ce trois pour un ? Tu veux dire qu'on peut agresser trois fois plus les personnes âgées. C'est scandaleux.

— Lou Pé, inutile de discuter. Le contrat prévoit le règlement

intégral de la mission. Elle vous sera versée dans deux heures. Déconnexion, fin de mission.

Je m'effondre sur le canapé comme un pantin désarticulé. En quelques secondes, je viens d'être rayée de la liste des enquêteurs. Les professionnels renvoient dans ses buts l'amatrice que je suis. Je devrais me réjouir d'être payée à végéter. Je n'en ai pas le temps. Un torrent de larmes monte en moi et menace de m'engloutir.

— Mam's, ça va ? Qu'est-ce qui se passe.

— Il y a eu un troisième mort aux Jardins. Je la connaissais.

— C'est la roadie aux cheveux en pique avec qui tu discutais ce matin ?

— Oui... Comment es-tu au courant que je discutais avec elle ?

— Tu en as parlé tout à l'heure à ton Sherlock. Je ne vais tout de même pas passer mon temps à me boucher les oreilles, dit-il en se dirigeant vers sa chambre.

Il claque la porte. Pour autant, les propos de mon fils entrent par une oreille et ne ressortent pas par l'autre. Je prends le temps de les passer au scanner.

L'analyse est sans appel : mon fils est en train de me la faire à l'envers. Je le rappelle et lui demande des explications :

— Mam's, je te jure. Tu me connais, je ne raconte pas de mythos. J'ai donc utilisé la technique de pression parentale évoquée plus tôt. Après une quinzaine de minutes de patience, la vérité tombe :

— J'ai été voir Fouinette.

Mes yeux sont des mitraillettes. Alors que je le fusille du regard, il ajoute.

— Elle m'a dit que tous ceux qui meurent sont ceux qui ne veulent plus continuer à participer aux expérimentations. Il fallait qu'elle les protège, alors elle s'est cachée aux Jardins.

29. La mort ne sera plus qu'une panne à réparer.

Quand on disparaît, on peut réapparaître et raconter qu'un reportage peut causer plus de problèmes qu'il n'en résout.

J'ai dormi en pointillés.

Mon cerveau a refusé de se rester sur pause. Il était envahi par Hari, Vadim, Hercule, Lûdmilla, Pauline, Graze... Ils étaient les jouets de l'industrie numérique. Mengele avait repris du service. Il jonglait avec du code et se cachait derrière des algorithmes. Avec leurs pipettes remplies de data, ils empoisonnaient notre alimentation, programmaient des accidents d'escalier, faisaient dérailler des vélos d'appartement... Chaque mort ressemblait à un banal accident du quotidien. Ils allaient continuer à diversifier leurs crimes pour les noyer dans une normalité mortifère.

Je me réveillais pour pester contre Fouinette. Elle se jouait de moi en manipulant mon fils. Elle avait transformé Boule en un petit soldat de ses causes.

Je me rendormais et me réveillais pour enrager contre Jim. Ses yeux bleus avaient fait battre mon cœur pour mieux jouer aux échecs avec moi. Chaque partie n'était qu'un mensonge de plus. Je perdais pied.

Je me noyais dans le progrès et cette société qui l'adoubait. Avec son âgisme chronique, elle considérait que vieillir était un pro-

blème à régler et pas la seule et unique façon de vivre longtemps. C'était comme si la sagesse acquise au fil des années était une maladie à éradiquer.

Quand mon réveil sonne, Schopenhauer me gratifie de sa dose matinale d'optimisme technologique. Sa voix synthétique résonne dans la chambre encore sombre :

— Les premiers essais de transfert de conscience vers des supports numériques ont été un succès. Bientôt, la mort ne sera plus qu'une panne à réparer.

En l'entendant, je sursaute et manque de renverser mon verre d'eau :

— Schopenhauer, tu es en train de me dire qu'on peut télécharger un cerveau humain comme on télécharge une série Netflix. L'immortalité numérique n'est plus de la science-fiction. Dans quelques années, cela sera un service accessible à tous.

Je frissonne. J'accompagne ce que, vu la température, est un exploit par une interrogation glaçante : est-ce que les morts des Jardins servent à tester cette immortalité ?

Les résidents ne veulent plus être des cobayes. Un tour de prestidigitation pour qu'ils passent de vivant à mort et qu'ils le redeviennent. Les tireurs de ficelles sont encore plus diaboliques que je ne le croyais. Ils ne se contentent plus de voler la vie. Ils s'emparent des âmes.

Boule entre dans le salon. Il est déjà habillé et visiblement surexcité.

— Mam's, j'ai réfléchi toute la nuit. J'ai un super bon plan pour coincer les méchants. Tu ne vas pas en revenir.

Je pose ma tasse de café et le regarde droit dans les yeux.

— Boule, tu peux oublier ton plan. Tu m'accompagnes pour voir Fouinette et ensuite tu retournes à l'école. Je vais demander à tes professeurs de te faire un cours particulier intitulé : « Tant que je suis un enfant, je ne mêle pas des affaires des adultes ».

Il me répond avec un regard qui doit m'envoyer en enfer avant d'adopter ses yeux de cocker. Comme il constate que ne cela aucun effet sur ma détermination, il part en hurlant :

— Jamais... Tu ne comprends jamais... Je ne trahirais pas Fouinette. Je ne suis pas une balance. Je suis vraiment deg quand je vois que, pour toi, la confiance ne vaut rien.

Il claque sa porte si violemment que mes oreilles se décollent. Comme les emmerdes volent toujours en escadrille, l'hologramme de ma mère envahit mon salon. Sans même prendre le temps de me dire bonjour, elle couine plus que je ne peux le supporter. Je lui dis :

— Je te passe Boule. Je crois qu'il a des nouvelles de Fouinette.

J'introduis l'hologramme de ma mère dans la chambre de mon fils.

J'ignore la teneur de leurs échanges. À ma surprise, 25 minutes plus tard, mon fils sort de son antre en acceptant de m'accompagner aux Jardins.

En arrivant dans la résidence, l'ascenseur nous accueille avec une voix mielleuse :

— Bonjour Boule. Tu vas voir ta grand-mère ?

Boule secoue la tête en évitant mon regard.

Je peux donc ajouter à ma liste de certitudes que je suis le din-don de la farce. Je m'inquiète pour la disparition de ma grand-mère pendant que mon fiston va prendre le thé avec elle.

— Ta grand-mère a dormi 4h36 minutes. Elle s'est réveillée à 5 h 56, a pris une douche froide de 3 minutes et 12 secondes, et a reçu la visite d'Hercule Poireau à 7 h 23.

Boule garde la tête baissée et finit par maugréer d'une voix à peine audible :

— Il ne faut pas lui dire que j'arrive.

Arrivée au neuvième étage, on marche sur une coursive ombragée et verdoyante, entre des jardinières débordantes de géraniums roses. L'air sent bon la terre humide et le jasmin. Cette

beauté factice me donne la nausée. Boule frappe à la porte d'une main hésitante :

— C'est qui ? lance la voix méfiante de Fouinette.

— Boule.

— C'est étrange. Je n'ai pas reçu de message, dit Fouinette en ouvrant la porte.

Elle me voit alors et diminue de plusieurs centimètres. Son visage se ferme instantanément.

On reste quelques longues minutes sans parler. J'ai envie de la dépouiller de sa carapace pour qu'elle me raconte tout. Boule semble supplier les dieux pour qu'il aide à rentrer de nouveau dans mon ventre. Fouinette finit par dire d'une voix cassée :

— Lou, je vais tout te raconter. Après, tu me jugeras.

Nous nous installons dans une pièce encombrée de plantes vertes.

Elle m'explique tout d'abord ce que je sais déjà. Elle a mené une enquête pour dénoncer l'utilisation des anciens pour développer des technologies cognitives. Les résidents lui ont fait confiance et lui ont expliqué qu'ils n'avaient pas le choix : ou ils acceptaient d'être des cobayes et avaient une fin de vie confortable. Ou ils allaient se battre pour récupérer des denrées périmées dans les poubelles des supermarchés. Tous refusaient cette déchéance. Ils ne voulaient pas que leurs enfants et petits-enfants aient honte d'eux.

— Je tenais là un bon reportage, dit Fouinette, ses yeux brillants encore de l'excitation du journaliste qui tient son scoop.

— Ouais, c'était carré, ajoute Boule en s'installant en tailleur sur le tapis. On avait d'un côté, des méchants qui abusent pour s'en mettre plein les fouilles. De l'autre, des fragiles qui veulent garder la tête hors de l'eau.

Je regarde mon fils. Il a l'air d'être un chat sur un climatiseur.

— Le jour où j'ai décidé de diffuser mon reportage, je reçois la visite d'un jeune homme charmant qui s'avère être le respon-

sable du programme Synapsis, continue Fouinette en se servant un thé d'une main tremblante.

— Jules ? Jim ?

Fouinette hoche la tête, une ombre passe sur son visage.

— Il m'explique qu'on va discuter. Je pensais qu'il voulait monnayer mon silence. Ce ne fut pas le cas. Il a commencé par me parler d'un vieux livre nommé « Les Fossoyeurs », écrit par un journaliste du nom de Victor Castanet. Ce livre levait le voile sur les maltraitements et malversations dans les maisons de retraite.

Elle fait une pause, boit une gorgée de thé.

— Il m'expliqua que cette bombe a fait plus de mal que de bien. Les familles se sont inquiétées. Pour éteindre le feu, on a augmenté les normes. Elles sont devenues si contraignantes et chronophages que le personnel n'avait plus le temps de s'occuper des personnes âgées. Les démissions se multiplièrent. Les EHPAD n'arrivant plus à recruter, la qualité des soins diminua. Les familles hurlaient. On augmenta encore les normes. Dans ce micmac, les investisseurs comprirent qu'ils n'allaient plus gagner d'argent avec leurs mouiroirs. Ils se retirèrent. Bref, le seul gagnant fut l'auteur du livre. Tout le secteur du vieillissement avait encore plus la tête dans le sable.

— C'est bien connu, intervient Boule avec un sérieux déconcertant. C'est le syndrome de l'autruche. On refuse de voir ce qui ne va pas dans notre sens.

— Très juste, dit Fouinette.

Sans que je m'en rende compte, mon fils est devenu l'animal de compagnie de ma grand-mère.

— Après, il y a eu ton reportage sur les vieux délinquants, dit Boule avec un petit sourire en coin. C'était du chaud bouillant. Tu t'es fait croquer ta race,

Fouinette me regarde, gênée. Je regarde Boule quand Schopenhauer prend la parole :

— Boule, je pense que c'est l'heure de l'école.

— Très juste Schopenhauer. Merci pour ce rappel à l'ordre.

Mon fils me regarde avec ses yeux mitraillettes :

— Mam's, je croyais que tu ne voulais plus entendre parler de cette foutue IA.

Fouinette et moi, nous tendons un doigt vers la porte.

Quelques secondes plus tard, Boule la claque.

30. Les anciens ont plaisir à être généreux

Lou a la colère qui lui monte au nez. On la roule dans la farine en affirmant que les meurtres seraient des accidents.

Quand nous sommes seules, Fouinette me regarde avec cette douceur intelligente qui me fait fondre.

— Lou, excuse-moi, dit-elle. Je pensais que Boule pouvait te rassurer. Il est si intelligent.

J'ai envie de lui rire au nez. Je m'abstiens. Elle n'intègre peut-être plus le fait qu'un gamin a du mal à gérer les tourments d'un adulte.

— Fouinette, dis-je. Les enfants sont des éponges à émotions. Ils n'ont pas besoin de mots ou d'explication pour deviner une angoisse. En revanche, ils sont incapables de passer l'éponge.

Ma grand-mère secoue la tête. Sa lenteur m'enlève l'envie de lui extraire les mots au démonte-pneu.

— Jim a ensuite évoqué mon reportage sur les papys et mamies délinquants, reprend-elle en tripotant sa tasse de thé.

— Celui où tu as eu le prix ?

— Oui.

— Si je me souviens bien, tu as suivi les vieux qui dévalisaient les supermarchés et squattaient des appartements Airbnb. Ah, oui, aussi, ils déverrouillaient les portes arrière des cinémas. On en a beaucoup parlé. Tout le monde a compris que ces vieux

n'avaient pas le choix. Leurs retraites ne leur permettaient pas de vivre.

Fouinette redresse la tête, un air de fierté dans les yeux.

— J'étais très fière de ce reportage. Jim m'a montré les conséquences qu'il a eues.

Elle marque une pause théâtrale, comme si elle allait m'annoncer la fin du monde.

— Depuis, dans un maximum de supermarchés, on a mis en place le contrôle antivieux. Cinq personnes de plus de 70 ans ont le droit d'entrer en même temps. C'est sous prétexte de favoriser la fluidité. Le reportage a créé une peur des vieux. Depuis, ils sont contrôlés en permanence. Les cinémas ont supprimé les tarifs préférentiels pour seniors. Bref, au lieu d'améliorer la condition des anciens, mon reportage l'a détériorée.

Je laisse le silence s'installer pour digérer cette information.

— Je vois venir le gaillard, dis-je. Le fameux Jim a sorti la grande artillerie pour que tu ne publies pas le reportage sur l'utilisation des anciens pour des tests cognitifs. C'est malin de sa part. Un peu pervers aussi. Et tu as cédé parce qu'il a de beaux yeux.

Ma voix a monté d'un cran. Je déteste le chantage. Même si Jim a fait vibrer mon cœur comme un tambour de carnaval, je ne peux pas accepter cette manipulation.

Fouinette baisse la tête et lâche dans un souffle :

— Tu pourras lui en parler. Jim arrive, rétorque-t-elle avec un calme qui me surprend.

À peine a-t-elle prononcé ces mots que la porte s'ouvre. Quand il entre, Jim est visiblement surpris de me voir. C'est un peu l'arroseur arrosé. J'avoue que ça me fait un plaisir sadique.

— Alors ? demande Fouinette d'une voix tendue.

Jim hésite, me lance un regard en coin. Fouinette lui fait un geste impatient. Il respire profondément et dit :

— Graze a été victime de la chute d'un flacon de pesticide.

Le silence qui suit cette déclaration est si lourd qu'on pourrait le découper au couteau. Je le romps en demandant :

— Qu'est-ce qu'elle faisait avec des pesticides ?

Fouinette se lance alors dans un récit qui me laisse pantoise. Avant d'être roadie, Graze avait été fleuriste.

— Elle avait la fleur dans le sang, raconte-t-elle avec une émotion palpable. Elle les connaissait toutes et préférait la pensée. Elle adorait cette fleur à cinq pétales qui pousse parfois dans nos têtes. Elle tenait un magasin de fleurs. Elle y était pleinement heureuse jusqu'à ce que sa fille meure à dix ans d'un cancer.

La voix de Fouinette se brise légèrement.

— Elle a vite compris que sa fille a été victime des pesticides présents sur les fleurs coupées. Depuis bébé, elle traînait dans le magasin et jouait avec les fleurs. Graze l'avait élevée dans un nuage radioactif sans le savoir.

Jim prend le relais, ses yeux bleus assombris par la tristesse.

— Elle a tenté d'oublier en devenant roadie. Elle buvait, se droguait, jurait comme un charretier pour oublier que sa vraie nature était la douceur, la fragilité des fleurs et les petits bonheurs à partager.

Je sens ma gorge se serrer malgré moi.

— Un mois après son arrivée aux Jardins, continue Fouinette, Grazilla a demandé à Marjorie de pouvoir ouvrir un magasin de fleurs de liens. Le principe est d'acheter des fleurs pour les offrir à des inconnus.

— Ça a eu un succès fou, dit Jim avec un sourire nostalgique. Les anciens ont plaisir à être généreux. Alors qu'ils croient qu'ils n'ont plus rien à donner, ils redécouvrent le plaisir d'offrir.

— Grazilla faisait cela pour pouvoir analyser toutes les fleurs du marché. Elle voulait que plus aucune fleur ne cause la mort d'un enfant ou d'un fleuriste, reprend Fouinette. C'était obsessionnel. La police a trouvé dans son magasin des produits d'une

grande toxicité.

Je suis moite. Fouinette est en train de me raconter que Graze n'est pas victime de l'implant de la société de Jim.

— Fouinette, tu es en train de me dire qu'Hari, Lûdmilla et Graze n'ont pas été victimes des implants ? La lecture des pensées n'a rien à voir ?

Ma voix tremble de rage contenue. Face à moi, il y a une personne à qui je tiens et une autre que je pourrais aimer à la folie. Tous deux sont en train de me rouler dans la farine. Comme je n'ai pas envie d'être prise pour un beignet, je m'apprête à riposter quand j'entends Jim dire :

— Je voyais Hari tous les jours. Je lui ai conseillé de retirer l'implant qui lisait dans les pensées. Il me répondait : « Depuis des années, je lisais leur intolérance dans leurs yeux. Avec l'implant, j'ai découvert qu'ils m'appréciaient beaucoup plus que je ne le croyais. Cela m'a fait du bien. »

À ce moment-là, comme dans une pièce de théâtre mal ficelée, Hercule entre chez Fouinette.

— C'est vrai, dit-il de sa voix rocailleuse. Je ne le croyais pas au début, mais ça lui a donné confiance en lui. Hari avait un cœur fragile depuis des années. Il avait déjà fait plusieurs arrêts cardiaques. Le dernier fut fatal.

Je les regarde en me demandant s'ils se moquent de moi ou je dois vraiment déchirer ma copie. La grande enquêtrice UberFlic que je croyais avoir été, serait en fait une marionnette qui jonglait avec du vide.

— Vous voulez dire qu'il n'y a aucun lien entre la puce et la mort des résidents ? demandé-je, la voix chevrotante.

— Chaque humain est un système complexe, dit Jim en me regardant droit dans les yeux. Un léger dysfonctionnement peut provoquer un désordre assez grand pour qu'il soit fatal. On ne peut donc pas affirmer que la puce n'a rien à voir avec sa mort.

En clair, tous parlent de possible, mais pas certain. Je suis effrayée par ce discours mi-figue, mi-raisin. Il y a un aspect trop lisse, trop bien préparé. De plus, je ne peux pas avoir été autant dans l'erreur.

— Et Lûdmilla ? Sa mort a-t-elle quelque chose à voir avec l'implant ? dis-je en voyant Pauline et d'autres résidents entrer dans l'appartement.

— Lûdmilla n'avait plus envie de vivre depuis la mort de Mehdi, répond Pauline. Elle ne comprenait pas pourquoi elle devait continuer à faire acte de figuration sur cette terre. La seule chose qui lui faisait du bien était de fumer du cannabis. Comme c'est en accès libre aux Jardins, elle, comme Graze, avait tendance à en abuser.

Elle marque une pause puis reprend :

— Son ennemi, c'était l'ascenseur, précise Pauline. Moi aussi, je déteste les ascenseurs. C'est un haut lieu du sexisme ordinaire. Avant, les mâles dominants se contentaient d'y enfermer des femmes qui nous annonçaient les étages et l'ouverture et la fermeture des portes. Maintenant, ils y ont mis des femmes virtuelles qui veulent jouer les copines.

— Donc, vous croyez tous que les trois résidents n'ont pas été tués par l'implant ? répété-je, horrifiée par cette unanimité.

— Ils ont été tués par les fragilités inhérentes à leur âge, finit par dire Fouinette en évitant mon regard. Peut-être que l'implant a augmenté ces fragilités. Parler de meurtre est une autre histoire.

Je les regarde tous, un à un. Jim qui joue les innocents, Fouinette qui évite mes questions, les résidents qui débarquent comme par hasard. Tout ça pue le coup monté.

À ce moment, Vadim entre et dit :

— Je viens d'avoir l'hôpital. Graze n'est pas morte. Elle va s'en sortir.

31. T'as de beaux vieux, tu sais

Entre finances exsangues et promesses technologiques, la résidence des Jardins marche sur une ligne de crête éthique.

Je ne résiste pas à la bonne nouvelle.

J'explose.

— Vous me prenez pour idiot ? dis-je en me levant brusquement. Je ne suis pas dupe. Votre mise en scène est pathétique. Le silence qui suit est électrique. Tous les regards convergent vers moi.

— Lou, dit Jim d'une voix apaisante, nous essayons juste de te faire comprendre que la réalité est plus complexe que...

— La ferme. Je n'ai pas fini. Et la vidéo ? Vous oubliez la vidéo. Elle raconte qu'il va avoir des morts réguliers.

Les mots jaillissent de ma bouche comme de la lave en fusion. Je hurle que leur petite comédie me dégoûte, que leurs sourires compatissants m'écœurent, que leur manipulation à deux balles insulte mon intelligence. Je balance des accusations comme des grenades. ! Mes mains tremblent, mes jambes flageolent, je sens que je perds pied, mais je continue à cracher ma rage.

— La vidéo est enfantine, dit Marjorie qui vient d'entrer. Il ne faut pas s'en formaliser.

— Quand on est jeune, on a besoin de mettre en scène ses an-

goisses, ajoute Hercule.

— On ne peut pas lui en vouloir, on adore ce môme. Et il nous as fait bien rire, continue Pauline.

J'ai une bouche si grande ouverte qu'elle peut avaler une tonne d'incroyable. J'ai l'impression qu'ils sont en train de me dire que l'auteur de la vidéo serait un gamin de douze ans très brillant et très proche de son arrière-grand-mère.

Je regarde Fouinette qui hoche la tête en signe d'assentiment et se contente de dire :

— La pomme ne tombe jamais loin de l'arbre.

La dizaine de personnes présentes dans l'appartement me répondent par des regards bienveillants. Ce sont les sourires de grands-parents indulgents face aux colères d'un enfant fatigué. Dans cette assemblée composée, à part Jim et moi-même, d'individus de plus de 80 ans, c'est comme si on a automatiquement le droit à l'erreur, à l'excès, au coup de gueule. Peut-être parce que tous ont commis des erreurs bien pires que la mienne au cours de leurs longues existences.

Mon ego est un marshmallow qu'on a enfilé sur un pique pour le griller au feu de camp. J'ai fait un pas, puis deux pas, et hop. c'est devenu des certitudes gravées dans le marbre. J'ai oublié que, pour toute chose humaine, il y a la complexité, la nuance, les zones grises. J'ai fonctionné à la mode wisigoth : il y a des gentils d'un côté, des méchants de l'autre. Les méchants, on les tue à coups d'épée. Les gentils, on les admire en chantant leurs louanges. J'éclate en sanglots. Après avoir déverser un torrent de larmes, je bredouille :

— Peu de gens savent être vieux, vous oui.

Dans le torrent, ce sont les seuls mots que j'ai réussi à agripper. Mes tripes sont en compote. Tous ces vieux, je les trouve réellement beaux. D'une beauté qui n'a pas besoin d'approbation, ni de maquillage, ni de regards extérieurs pour exister. Une beauté qui puise sa force à l'intérieur de soi et repose sur la liberté

conquise et l'expérience accumulée. Leurs rides racontent des histoires, leurs mains tachées portent la mémoire de mille gestes, leurs yeux brillent d'une sagesse que je n'aurai peut-être jamais.

Puis Vadim toussote pour sonner la fin de la récréation :

— Mes amis, la situation financière des Jardins est catastrophique. L'État a encore réduit ses aides de 30 % cette année pour pouvoir donner à tous. Les financeurs traditionnels ont quitté le navire pour se renflouer dans d'autres secteurs plus rentables. Chaque résident donne déjà le maximum de ce qu'il peut donner.

— Avec l'impôt vieillissement pour financer les structures pour anciens, ils saignent à blanc les plus de 70 ans. s'exclame Hercule en tapant du poing sur la table. Mes économies fondent comme neige au soleil.

Marjorie qui vient d'arriver dit :

— J'ai fait les comptes. La crèche, le bistrot, l'espace de coworking, les cours de yoga, le magasin de fleurs sont des apports intéressants. Malheureusement, cela ne réussit pas à remplir un grand trou béant dans les caisses.

Vadim reprend, solennel :

— Bref, je propose qu'on vote pour continuer ou non le partenariat avec Synapsis, dont le patron est notre ami Jim ici présent. Pour ceux qui ne le connaissent pas vraiment bien, je vous conseille d'aller écouter *Bugs et compagnie*. Ses podcasts témoignent dans sa manière éthique et responsable d'envisager la technologie.

Mon intuition était donc bonne. Jim Ravachol est bien la personne qui m'a envoyé dans le fossé. Cela me rassure.

Vadim se tourne vers Jim qui se redresse sur sa chaise.

— Je précise de nouveau que ce partenariat concerne uniquement les tests d'implants numériques cognitifs, continue Vadim. Je vous rappelle que, conformément à ce que nous avons

longuement discuté la dernière fois, Synapsis s'engage à présenter tous les détails de leurs expérimentations. Les impacts positifs, l'état de l'art, les risques... Tout sera transparent. Les participants à ces tests pourront en discuter avec leurs familles et leurs proches. Plus rien ne sera secret. Ils peuvent aussi se retirer de l'expérience à tout moment, sans justification.

Jim se lève, ému :

— Synapsis s'engage formellement à expérimenter uniquement des dispositifs réversibles. Aucune modification permanente ne sera jamais pratiquée.

Marjorie ajoute d'une voix ferme :

— Il faut aussi préciser que Synapsis ne verse pas l'argent à chaque résident participant aux expériences, mais aux Jardins. C'est un financement collectif, pas individuel.

— Question cruciale, dit Vadim en claquant des doigts. Que se passera-t-il s'il n'y a pas assez de volontaires pour participer ?

Marjorie se redresse, le regard déterminé :

— À nous de créer un engagement solidaire. Il faut en finir avec l'idée que, à un certain âge, les personnes deviennent des individus isolés et ne peuvent plus être des membres actifs d'une communauté. Aux Jardins, nous sommes ensemble.

La proposition fut votée à l'unanimité, toutes les mains ridées se levant en même temps. Jim a des larmes qui lui roulent le long des joues et dit d'une voix brisée par l'émotion :

— Je me sens infiniment fier et honoré de pouvoir travailler avec vous tous.

Pauline se lève alors, remuant ses cheveux violets avec coquetterie :

— J'ai une deuxième proposition à soumettre au vote, mes chéris. J'aimerais qu'on rebaptise les Jardins par « T'as de beaux vieux »

Je regarde Jim pendant que les résidents continuent à discuter avec animation. Ses yeux bleus brillent d'une sincérité trou-

blante.

Quand tout le monde s'est dispersé, je m'approche de Fouinette et dis :

— Maintenant, tu vas m'expliquer. Si tout le monde sait que Boule est l'auteur de la vidéo, pourquoi j'ai été missionnée pour le trouver ?

— C'est un pur hasard, s'égare-t-elle à dire.

Je la foudroie du regard. Fouinette comprend qu'elle ne peut pas utiliser cette excuse des manipulateurs pris la main dans le sac. Elle se lance dans des explications plus tordues qu'un mode d'emploi traduit par Google translate. Elle multiplie les détours et les circonvolutions comme si la complexité pouvait masquer la vérité. J'insiste, patient comme un confesseur, et je finis par comprendre que c'est une coproduction entre un gamin geek expert en faux et une mamie un peu agitée du bocal.

Le tableau est savoureux. On a d'un côté la technologie au service de l'arnaque, de l'autre l'expérience de la manipulation. Deux générations unies dans la même supercherie. Elle finit par avouer qu'ils se sont plantés : ils ont échafaudé une stratégie qu'ils croyaient géniale et qui s'est avérée être une daube monumentale.

— Comme tu travaillais chez UberFlic, on s'est dit que ce serait bien que tu viennes nous aider à enquêter sur les puces. Enfin, c'est aussi un peu de ta faute. C'est toi qui avais demandé à UberFlic d'avoir des missions concernant les personnes âgées. J'apprécie ce transvasement de culpabilité. Comme si je n'étais pas déjà assez coupable de m'être totalement fourvoyée.

— Pourquoi as-tu disparu ?

— Je n'ai pas disparu. J'étais aux Jardins pour être au cœur de l'enquête, répond Fouinette avec un aplomb qui force l'admiration.

J'évoque mes inquiétudes et celles de sa fille. Je précise que je n'arrivais plus à penser tant elle était présente. J'en mets des ki-

los pour qu'elle prenne conscience du mal qu'elle a fait. Elle se contente de soupirer en disant :

— Il faudra bien s'y faire. Je ne suis pas éternelle.

Cette philosophie de comptoir me reste en travers de la gorge. Là, j'avoue, je l'aurais bien envoyée au diable, elle et sa pseudo-profondeur.

— Est-ce que c'est aussi le hasard qui a mis Jim sur mon chemin ?

Fouinette sourit, et pour la première fois depuis le début de cette conversation, son sourire semble sincère :

— Non, l'amour. Il ne voulait pas attendre. Quand il t'a rencontrée en ligne, ça a été le coup de foudre. Il t'a fait le coup du bug informatique pour pénétrer dans ton ordinateur. Ensuite, il a suivi tous tes déplacements.

Je reste sans voix. Entre le harcèlement numérique et la romance, la frontière devient floue quand on l'habille de bons sentiments.

— Il regrette juste de t'avoir poussée dans le fossé. Il voulait tellement te sauver. Je lui ai dit que ce n'était pas très adroit, Que veux-tu... On sait bien que l'amour rend sourd, aveugle et stupide.

L'amour comme excuse universelle. Après le hasard, voici la passion dévastatrice qui justifie tout. Je me demande si Fouinette réalise l'énormité de ce qu'elle vient de me révéler, ou si, dans son monde, pousser quelqu'un dans un fossé relève de la galanterie.

32. Arrêtez de me féliciter d'être bien conservée. Je ne suis pas un cornichon.

Avec le temps, la détermination ne s'en va pas. Les anciens revendiquent un Grenelle des vieux.

Quelque temps plus tard.

Nous sommes trois à la maison.

Jim n'a de cesse de me raconter qu'il m'aime. La semaine dernière, il m'a invité dans un jardin bioluminescent. Il a programmé les plantes pour qu'elles effectuent sa demande en mariage.

C'était complètement raté.

Les orchidées ont affiché la demande en mandarin, les iris en swahili, et les géraniums ont tenté quelque chose qui ressemblait à du klingon. La samba linguistique s'est terminée par : « Veux-tu des frites avec ça ? »

Jim était trois pieds sous terre. J'ai eu du mal à le sortir de là, car j'étais pliée en deux de rire.

Boule se mobilise pour de nouvelles causes. Il militait le mois dernier pour l'égalité des droits entre vrais et faux souvenirs, contre l'obsolescence programmée des animaux de compagnie robotiques. Ce mois-ci, il veut aider les avatars abandonnés. Il a découvert que, quand les gens meurent, leurs avatars conti-

nuent d'exister dans les métavers. Pour qu'ils ne soient plus seuls et perdus, il a ouvert un orphelinat virtuel. Sa phrase fétiche du moment :

— Mam's, si on ne fait rien maintenant, demain, il n'y aura plus un seul pixel libre dans le monde virtuel.

Depuis qu'elle embrasse les arbres, ma mère n'encombre presque plus mon salon avec son hologramme. Parfois, elle m'envoie des selfies flous où un chêne centenaire la couvre comme un parapluie.

Nous avons appris à parler sans trop nous éclabousser. J'ai fini par lui dire que je lui en voulais d'avoir trompé mon père. Je l'ai dit d'une traite, sans respirer, comme on saute en eau froide. Elle m'a répondu avec une clarté de ciel d'hiver :

— Bouddha, je n'avais pas d'amant. Je lui ai dit que j'en avais un pour qu'il se bouge un peu. Il était si mou. Je n'en pouvais plus. Je l'aimais plus qu'une femme n'a jamais aimé un homme.

Je suis restée silencieuse, hébétée. Elle a ajouté qu'elle s'en voulait tous les jours de ce mensonge. Pendant une seconde, j'ai vu mon père, sa chemise froissée, ses mains crevassées, sa façon de rire avec les yeux. Et j'ai compris que, quand l'amour se conjugue au mode maladresse, les remords ne vous lâchent pas d'une semelle.

Depuis, cette conversation, ma mère ne m'appelle plus Bouddha et même ses silences sont plus doux.

Fouinette continue à vivre à la résidence rebaptisée « T'as de bien vieux ». Elle a publié un article sur le financement du vieillissement de la population quand l'État est ruiné. Elle explique sans détour que la situation se détériore de jour en jour parce que le sujet du vieillissement n'intéresse les médias que quand il y a un scandale sanitaire.

Elle raconte ensuite comme sa résidence a adopté un financement validé par tous résidents. À la suite de la publication, les résidents ont été invités par tous les médias pour raconter

pourquoi ils avaient pris la décision de poursuivre la collaboration avec Synapsis.

Dix jours plus tard, la gestion équilibrée d'une société vieillissante occupe les unes. Les politiques, voyant un bon sujet électoral, s'en emparèrent. Les anciens réunis dans un collectif baptisé « Vieux » refusent de confier ce bébé aux politiques.

— Vous allez encore le jeter avec l'eau du bain de vos pensées polluées par un jeunisme révoltant, gronde l'un d'eux.

Les « Vieux » envahissent les plateaux, squattent les réseaux, et virent les costumes gris qui minaudent devant les caméras. La rue s'est couverte de cheveux blancs, bleus, violets, argentés. Des millions de plus ou moins âgés ont demandé un « Grenelle des vieux ».

On tente de les renvoyer se reposer sous leurs brumisateurs avec la gratuité des transports, des ateliers de pilotage de drones et l'ouverture de pistes de boules connectées. Ils refusent ces mascarades politico-coincées. Ils veulent des solutions, pour que, quel que soit l'âge, on soit citoyen à part entière.

Vadim se révèle être un débateur de haute volée. Face aux caméras, il claque des doigts pour marquer le tempo de l'urgence : — Messieurs les politiques, arrêtez de nous calculer comme des coûts. Un vieux qui transmet son savoir vaut mieux que dix politiques qui réinventent la roue pour faire gonfler leur ego.

Vadim demande la parité politique : autant de femmes que d'hommes, autant de têtes blanches que de frisettes, autant de blancs que de couleurs dans les assemblées économiques et politiques.

— Vous ne voulez tout de même pas qu'on crée des quotas ? s'indigne un journaliste.

— Les quotas, ça a toujours emmerdé tout le monde et en particulier ceux qui ont des sièges à mémoire de leurs formes, répond Vadim. Mais, rien ne vaut la diversité pour fabriquer de l'intelligence. Les idées ne glissent pas dans l'oubli. Elles s'entre-

choquant et créent de l'inédit.

Vadim ne lésine pas sur les efforts. Dans les couloirs de l'assemblée, il calme le ministre en disant :

— Si vous vous bougez pour changer les mentalités, cela sera du gagnant-gagnant. Quand vous croiserez un ancien dans la rue, vous ne verrez plus quelqu'un qui traverse trop lentement au passage piéton. Vous verrez quelqu'un qui a survécu à des dizaines d'années de joies et de peines, qui a accumulé une bibliothèque d'expériences, qui mérite le respect et l'écoute. Et vous aurez envie d'échanger avec lui.

Il propose aussi à un journaliste goguenard de venir voir enseigner la programmation quantique à une classe de doyens de 90 ans.

Il est venu.

Depuis, le journaliste rend visite à sa grand-mère.

Nombreux résidents de l'ex-résidence des Jardins ont pris part au mouvement.

Pauline est devenue l'égérie des réseaux. Son compte @Barbie-DesJardins a dépassé les dix millions d'abonnés. Son succès repose sur des phrases chocs qui sont reprises sur tous les réseaux.

À mon âge, même mes rides ont des rides. Mais elles racontent de belles histoires.

Tu trouves que ma tenue fait trop jeune ? C'est ton regard qui date.

Arrêtez de me féliciter d'être bien conservée. Je ne suis pas un cornichon.

Elle a lancé une campagne : « *Même vieux, on peut arrêter de faire les cons* ». Chaque jour, elle incite les vieux à arrêter de faire les cons. Un de ses chevaux de bataille est de limiter la consommation-consolation.

— Vous êtes à la retraite, dit-elle en secouant sa chevelure plus bleue que bleue. Vous vous prenez les pieds dans votre temps libre. Coup de mou ? Vous commandez un robot à écaler les

œufs ou une balance quantique pour vous peser dans des réalités parallèles. Trois heures plus tard, un drone vous livre votre caprice. Stop. Arrêtez de faire les cons. Vous avez déjà cramé votre quota de planète.

Le lendemain, elle tente de lancer le label « Vieillesse généreuse ».

— L'adopter, c'est arrêter de faire les cons. C'est penser au bien commun avant ses besoins immédiats. Pour pratiquer, il y a des mécaniques simples. Un objet entre dans votre univers, vous faites cadeau d'un objet. Vous investissez dans un plaisir personnel, vous envisagez un geste collectif. La vieillesse ne doit plus vous enfermer dans vos habitudes, vos jeux stupides, ou vos répétitions.

Graze s'est bien remise de son empoisonnement. Elle a lancé un concours de constructions en mycélium. Cet élément des champignons est économique. On la nourrit la matière de copeaux de bois, de marc de café et les logements poussent. Après le premier prototype qui sentait le sous-bois après la pluie, Graze a envisagé son utilisation pour sa dernière demeure :

— Putain, il est temps d'arrêter de bétonner notre mort. Depuis des lustres, on a le choix entre se faire enterrer ou cramer. Frérot, ça ne vous dirait pas de finir en embrassant la nature ?

Calatrava a créé « TempsPrécieux ». Le principe est de mesurer le temps non en heures qui s'échappent, mais en sourires qui restent. Sa montre connectée affiche : « 14 sourires et 3 éclats de rire » au lieu de « 14 h 32 ».

— Quand on compte les rires, on compte moins sur de stupides like pour vivre. En prime, quand on est bien dans sa tête, les idées affluent. Quand elles affluent, elles flottent. Les vieux ont moins l'impression de devoir en permanence nager à contre-courant.

Hercule a ouvert une école de cuisine émotionnelle. Il considère que les anciens doivent être nourris avec ce qu'ils aiment et pas

avec ce qui est bon pour eux. Il préconise des plats qui réchauffent le cœur autant que l'estomac. Sa spécialité est bien entendu la daurade royale, celle qui change de sexe au fil de sa vie.

UberFlic a explosé en plein vol après l'affaire des drones-insectes infiltrés dans le lit du Président. Un matin, j'avais un job, le soir, du temps. Le lendemain matin, on me propose de coordonner toutes les initiatives des anciens.

— Tu sais assembler les pièces et tu n'as peur des vieux, m'a dit Vadim.

J'ai dit oui avant d'avoir peur.

Je me suis vite souvenue de la phrase qu'il m'avait dite lorsque je l'ai rencontré : « Les pensées de vieux, ça ne vend pas toujours du rêve. ». Mais, ça vend de l'espoir, de l'expérience et de la sagesse. Surtout, elles racontent que vieillir n'est pas une maladie à guérir, mais un privilège à célébrer.

Bon, j'ai craqué : j'ai redemandé l'aide de Schopenhauer. Il m'aide pour faire des plannings, organiser les déplacements, synthétiser les solutions envisagées.

Je l'ai aussi programmé pour lancer une alerte à chaque fois qu'on utilisait un mot pour faire semblant de prendre en charge un problème. Grand âge, intergénérationnel, silver économie,... Il serait temps que la novlangue du secteur du vieillissement arrête de masquer les réalités sociales et économiques du grand âge.

Fouinette est contente.

— Nous n'avons pas gagné la guerre, mais une bataille, dit-elle. Celle de la visibilité des vieux. On les invite sur tous les médias. On ne leur parle plus comme à des enfants. Surtout, ils ne parlent plus seulement de leur passé, mais aussi de leur avenir. Le monde n'étant pas devenu rose en un jour, les problèmes de financement demeurent. Gérer des structures pour personnes âgées reste du grand art. L'âgisme n'a pas disparu. Dans cer-

taines villes, les heures seniors dans les transports en commun persistent. Des entreprises continuent à discriminer à l'embauche les anciens.

Boule, avec sa lucidité de gamin, apporte encore un peu au moulin de la réflexion :

— Mam's, on a juste appris aux gens à être polis avec les vieux quand ils sont devant les caméras. Dans la vraie vie, ils continuent à penser qu'un vieux c'est un jeune en version dégradée.

— Oui, mais nous avons prouvé qu'il n'y a pas d'âge pour révolutionner le monde, répond Fouinette. Cela fait du bien de savoir que les vrais changements ne viennent pas nécessairement des jeunes loups aux dents longues. Ils peuvent aussi être provoqués par vieux sages aux dents cariées qui n'ont plus rien à perdre.

Post-scriptum de Fouinette :

« Dans dix ou cinquante ans, quand vous lirez ce livre dans vos maisons de retraite connectées, souvenez-vous que nous nous sommes battus pour que vous puissiez vieillir debout. Ne nous décevez pas. Soyez vivants et emmerdeurs jusqu'à votre dernier souffle. »